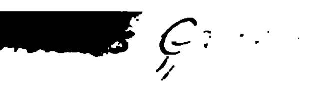



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES




Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid



TES

AMUSANTES

N AMYOT

PARIS

, ÉDITEU DE LA PAIX

M

interdite

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9

Jean Hyacinthe Adonis Galopp

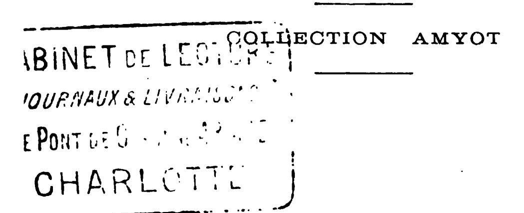
GALOPPE D'ONQUAIRE

HOMMES ET BÊTES

PHYSIOLOGIES

ANTHROPOZOOLOGIQUES MAIS AMUSANTES

COLLECTION AMYOT



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXII

A MON AMI

PAUL BERNARD

Souvenir très-affectueux

GALOPPE D'ONQUAIRE

AVANT-PROPOS.

Je ne méprise pas Buffon : c'est une attitude qui n'irait ni à mon infimité, ni au respect que je professe pour les manchettes brodées de cet élégant naturaliste ; toutefois, ma vénération ne m'a pas rendu aveugle, et je suis forcé d'avouer que j'ai découvert une grande lacune dans l'immortel ouvrage de l'illustre Bourguignon : j'y trouve bien une irréprochable description des animaux, une admirable étude de leurs mœurs, de leurs instincts, et tout cela est rendu avec une telle sûreté de pinceau, que l'Europe entière nous envie l'éloquent tableau, dont nul n'égalera jamais la vigueur. Mais j'ai vainement cherché, dans ces toiles vivantes, les rapports, les similitudes et les rapprochements qui, — personne ne le niera, — existent incontestablement entre l'homme et les animaux. Ce point intéressant de la science a été complétement négligé par le prince de la nature, et je m'en étonne moins, lorsque je viens à me dire qu'ayant peint les bêtes, il a pu se figurer qu'il avait peint les hommes.

Aristote, le véritable fondateur de la zoologie, a été sans doute de l'avis de Buffon ; car il s'est contenté de tracer des portraits, dont personne n'a surpassé le fini, soit dans l'antiquité, soit dans le moyen âge. Galien, qui est le seul qui sut édifier sur les bases qu'avait posées l'immortel précepteur d'Alexandre, se montra grand physiologiste, et non moins habile anatomiste; Gesner, Aldrovandre et Johnston, Clusius, Hernandès, Marcgrave et Yontius, vulgarisèrent les découvertes faites dans la mer des Indes et en Amérique, par les Portugais, les Espagnols et les Hollandais; — aucun d'eux ne songea à signaler les rapports physiques et moraux que la main mystérieuse du Créateur a mise entre l'homme et ses compagnons zoologiques. Cuvier, Blainville, Muller, Meckel et Wagner sont d'admirables auteurs d'anatomie et de physiologie comparées, mais encore une fois, tous ces savants n'ont rien vu autre chose dans les animaux, que des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des poissons, des annélides, des mollusques, des zoophytes et des insectes. Et cependant il y a là autre chose que tout cela : il y a une telle parité de forme et de fond, une telle ressemblance de traits et de caractère, avec nous autres, qu'il est impossible de ne pas se demander si tous les animaux, — y compris le roi de la création,— ne sont pas sortis de la même ménagerie?..... Je voudrais qu'il existât, en zoologie, ce que Ménage a fait pour la langue française, et qu'on travaillât à un dictionnaire des origines; peut-être arriverait-on à découvrir le grand secret du berceau des races humaines.

Serait-il bien irrationnel de croire que l'âme, échappée des mains du Créateur, commence par passer par des filières successives, en se perfectionnant, pour arriver, à travers ses différentes mutations, dans le corps de l'homme, qui serait le dernier degré des progressions terrestres?... Ce système, tout absurbe qu'il paraisse d'abord, n'en est pas moins toute la philosophie des pythagoriciens, depuis le sage de Samos, jusqu'à Anaxagore. Réaumur, Condillac, Leroy et Dupont de Nemours, contrairement à Descartes, reconnaissent, dans les animaux, une véritable intelligence; dans la seule classe des mammifères, ces facultés intellectuelles croissent et montent à mesure qu'on s'élève dans l'échelle de l'animalité. Il est facile de s'en convaincre, si l'on passe des rongeurs aux ruminants, des ruminants aux pachydermes, aux carnassiers, puis aux singes, dont certaines espèces se montrent au moins aussi intelligentes que l'homme. Notre orgueil a inventé un mot pour rabaisser ce qui n'était pas lui, et il a nommé *instinct*, ce que chez lui, il appelle *raison*. Je ne m'en rapporte point à de pareilles distinctions, et, à mes yeux, certains chiens ont dix fois plus d'intelligence que certains rustres de la basse Bretagne. Je suis, du reste, de l'avis de Zénon, qui disait : — « Quand je vois passer un singe, je suis toujours tenté de saluer, me figurant que c'est un animal prêt à devenir homme. »

Cette étude des origines nous amènerait sans doute à découvrir la cause de ces ressemblances étranges, — mais incontestables, — qu'on remarque entre certains

animaux et certains hommes. Cette ressemblance saute aux yeux, nous la rencontrons à chaque instant, et il n'est pas impossible d'admettre qu'elle est un reste des mœurs, comme des traits d'une existence antérieure, qui a conservé les formes principales du moule primitif. Horace l'a dit :

Quo semel est imbuta recens
Servabit odorem testa diu.

Du moment qu'un vase neuf a été imbu d'un parfum, il en conserve longtemps l'odeur... C'est du paradoxe, dira-t-on!... Eh! mon Dieu! toute philosophie est basée sur des suppositions, et celle-ci n'est pas plus illogique qu'une autre... au contraire!

Le vulgaire, — qui a plus de bon sens naturel que les prétendus savants, — a fort bien compris ce que nous avançons : c'est lui qui, d'un mot, a peint le caractère,— vices ou vertus, — d'un homme en le montrant au doigt et en s'écriant : — C'est un chien!... ou bien : — C'est un aigle!... — tous les défauts, et toutes les qualités sociales, il les a caractérisés par une seule appellation, et jamais il ne s'est trompé dans l'application, et toujours cette appellation fut juste : c'est ainsi que la maligne clairvoyance populaire a fini par créer un nouveau vocabulaire dont tous les termes sont passés en usage. Ce sont ces mots, que nous recueillons aujourd'hui, pour la plus grande édification de ceux qui n'en connaissent ni l'usage ni l'étymologie ; nous croyons faire une chose aussi neuve qu'utile; neuve, en ce que nous sommes le premier qui l'en-

treprenons ; utile, parce que bien de nos lecteurs ignorent très-probablement d'où viennent la plupart des applications, dont ils se servent eux-mêmes. Quant à la forme paradoxale dont nous avons dû revêtir notre œuvre, on nous en absoudra, en réfléchissant que rien n'eût été pédantesque et ennuyeux comme un livre philosophique habillé de la robe scholastique ; c'est bien assez que nous l'intitulions : — DICTIONNAIRE, et nous supplions ceux qui l'ouvriront de nous pardonner l'étiquette, en faveur de ce qu'ils trouveront dans la bouteille.

Comme il est infiniment rare qu'on lise les avant-propos, nous faisons preuve de sagesse en abrégeant celui-ci, qui pourtant pourrait fournir matière à vingt volumes in-folio : on nous saura gré de notre réserve, et on remarquera, du reste, que dans l'ouvrage lui-même, nous nous sommes montré bref dans nos définitions, et que chaque mot n'occupe que juste la place nécessaire pour se faire comprendre. C'est là notre seul mérite, et nous tenions à le constater ; car c'est celui de bien peu de nos confrères, qui en ont tant d'autres.



HOMMES

ET BÊTES.

A

AGNEAU.

Le mot Agneau, qui vient du grec ἁγνός (chaste, pur), n'est pas seulement cet assez disgracieux animal toujours crotté, dont Mme Deshoulières et tous les poëtes plus ou moins bucoliques ont chanté la douceur ; ce n'est pas nécessairement le vulgaire principe de ces fades gigots que l'assaisonnement seul fait manger avec quelque plaisir, et qui, parents fort éloignés des hôtes des bois, se donnent fréquemment des airs de chevreuil ; le mot s'emploie fort souvent au figuré et s'applique, bien ou mal, à toute personne disposée à se laisser manger la laine sur le dos... La femme qui supporte patiemment les mauvais traitements de son mari est un agneau, en vertu de cet axiome culinaire qui prescrit de battre le gigot pour l'attendrir; et la plupart des jeunes filles sont de timides agnelles attendant assez impatiemment que le loup les croque.

Comme en zoologie, il n'existe guère d'agneau sans tache au figuré : je tiens du berger de mon village que, dans un troupeau de deux mille bêtes, il est impossible de trouver un mouton parfaitement blanc. J'ai consulté trois moralistes, onze maîtresses de pension et deux ou trois cents femmes de chambre, qui, unanimement, ont été de l'avis du berger. Les jolis troupeaux en robe d'organdi à ceinture rose, ne sont pas, — à leur dire, — invariablement d'une entière blancheur; et, en cherchant bien, on trouvera toujours quelque poil noir au milieu de la neige de leur virginale toison. — *Doux comme un agneau*, est un mot tout fait qui s'applique généralement aux jeunes filles à marier : il appartient essentiellement au dictionnaire de poche des mamans en travail de gendres : Mme Lafarge était douce comme un mouton; c'est le changement d'air qui lui a fait prendre des habitudes dont la justice a cru devoir s'occuper.

Agnès, qui dérive d'*agneau*, est une jeune fille simple, naïve, ingénue, dont Molière et Destouches ont célébré la candeur; à les en croire, il y a énormément de *fausses Agnès*, et, comme l'a dit François Ier : *Bien fol qui s'y fye !..* — « Une rouée, s'écrie Montaigne, a souventefois trois ou quatre amants ensemble : une Agnès n'en a jamais qu'un, rarement deux ! » — Rabelais ajoute dans son rude langage : « Le sot qui boute une Agnès dans ses draps, oncques n'éprouve grand dommage à la bataille : il n'est pas malaisé de moissonner lauriers jà tout coupés. » Ce sont là évidemment des métaphores usitées au quinzième siècle, et nous ne les répétons que pour établir la différence des mœurs de chaque époque. Une Agnès aujourd'hui est une gracieuse jeune fille, élevée aux Oiseaux ou au Sacré-

Cœur : elle porte une robe blanche, un tablier vert, un chapeau de paille d'Italie, comme les ingénues de M. Scribe au Gymnase; elle baisse les yeux à propos, rougit à temps, et ne lit de romans qu'en cachette : elle a un petit cousin dont personne ne se méfie, parce qu'il a une raie au milieu de la tête et qu'il lui lit Estelle et Némorin ; elle va aux eaux avec sa maman, à Chantilly avec son papa, et finit par épouser, à vingt ans, un affreux richard de quarante-sept printemps, qui a beaucoup d'amis, et autant d'enfants.

AIGLE.

L'AIGLE est le roi des oiseaux, et M. de Buffon en trace un énergique portrait qui ne le cède en rien à celui du lion : Rome et la France en firent le signe auguste de leur puissance ; la Prusse, la Sicile, la Sardaigne et la Pologne placent des aigles dans leurs armoiries; et lorsqu'on veut désigner le prince de l'éloquence sacrée, on dit : *l'aigle de Meaux*..... Cette appellation a sans doute beaucoup perdu de sa primitive signification ; car elle exprime aujourd'hui précisément le contraire de ce qu'elle disait autrefois; lorsque vous entendrez quelqu'un s'écrier, en parlant d'un homme : — C'est un aigle !... tenez pour certain que cela peut se traduire par : — C'est un imbécile!

L'aigle pourtant n'est pas toujours cela : il peut être mieux encore, et généralement c'est un sot.... un sot qui se croit prêt à passer grand homme. Il y a des aigles en littérature, en politique, en administration ; s'ils ont le vol du dindon et le cri de l'oie, ce n'est pas une raison pour leur refuser leur titre : le dindon a des ailes, l'oie possède un bec, et l'aigle n'a rien de

plus.... des serres peut-être!... mais le chapon n'a-t-il pas des pattes?

La première partie du dix-neuvième siècle a couvé énormément d'aigles : elle a vu éclore bien des Mirabeaux à la tribune; bien des Colberts dans l'administration; bien des Molières au théâtre, et bien des Aristides dans la société française : Hélas! tribune, politique, administration et morale publique ont fait comme le théâtre qui, jadis éleva des Corneilles, mais n'arrive plus aujourd'hui à apprivoiser les aigles. Mirabeau, dont nous parlons, disait : — « Quand on sait les quatre règles; qu'on peut conjuguer la verbe *avoir*, on est un aigle en finances; » et Gresset a ajouté :

> L'aigle d'une maison
> N'est qu'un sot dans une autre.

Chaque famille, chaque société a son aigle : Agen a eu le sien dans la personne d'un brave député qui prit l'épithète au sérieux : quoi d'étonnant? Demandez au premier canard de votre basse-cour s'il veut accepter la survivance de l'aigle de Jupiter; il répondra oui, sans hésiter; et il trouvera que la foudre n'est pas plus mal placée dans ses pattes palmées, que dans les serres puissantes de son prédécesseur.

AIGREFIN.

L'AIGREFIN est une sorte de poisson tenant le milieu entre la morue et le merlan; sa chair n'est pas très-estimée, et pourtant les pauvres gens sont bien obligés d'en manger. — Chez nous, c'est une sorte de chevalier d'industrie, un escroc adroit, souple, malin, rusé et cauteleux qui n'est pas du goût de

tout le monde; mais que beaucoup sont forcés d'avaler sans le digérer. Il tient de Tartuffe et de Mascarille, se fait dévot ou athée selon les circonstances, et n'hésitera pas à vous pousser à l'eau, pour avoir le mérite de vous sauver; votre reconnaissance et la prime de sauvetage sont une garantie de son dévouement; si vous avez une fille, il vous la demandera en mariage pour le sauveur de son père; et il ne sera pas sans exemple que le prix Montyon rémunère ses vertus. C'est un mélange d'huile d'olive et de vinaigre des quatre voleurs; Molière, qui s'y connaissait, en a fait un huissier à verge natif de Normandie et lui a donné le nom de *Loyal;* en effet, c'est un loyal garçon qui vous sucera jusqu'au dernier rouge liard de votre avoir, tout en vous prodiguant les plus touchantes assurances de son respect et de son attachement. L'aigrefin pourtant a certains scrupules qui l'arrêteront toujours sur la pente du mal. Il n'est pas homme à vous poignarder... oh! non!... Il a horreur du sang; mais il vous aurait volontiers donné de l'arsenic.... avant que M. Orfila et l'appareil de Marsh eussent indiqué la manière infaillible de retrouver le poison dans les cadavres.... Bonhomme au demeurant, et ne désirant qu'une chose....
— Votre bien.

Je ne sais pas pourquoi on lui a donné le nom d'un poisson.... c'est probablement parce qu'il nage entre deux eaux.

AMAZONE.

Nom du bruant d'Europe et du perroquet du Brésil. Les anciens appelaient ainsi une sorte de république de femmes habitant sur les rives du Thermodon, et qui subjuguèrent les Numides et les Éthiopiens; il ne fallut pas moins que la force d'Hercule pour les vaincre. Leur dénomination vient du grec ὰ privatif et μαζὸσ mamelle, parce qu'on rapporte que, pour tirer l'arc plus facilement, elles se coupaient la mamelle droite. L'Amérique eut aussi ses Amazones, et c'est à leur séjour sur ses bords que le grand fleuve doit son nom.—Les amazones d'aujourd'hui se gardent bien de retrancher quoi que ce soit de leurs charmes. Dans le violent exercice d'équitation qu'elles pratiquent, ce n'est pas positivement leur mamelle droite qui peut être froissée, et la sellerie du reste a fait de grands progrès dans l'art de rembourrer les arçons. L'amazone porte éperons et cravache; si elle ne porte pas moustache, c'est que ses fournisseurs ordinaires n'en tiennent pas; mais elle se dédommage en portant les culottes dans son intérieur. Elle passe sa vie au Bois, à la Marche, à Chantilly; elle est de toutes les chasses à courre; elle boit du kirsch et fume des panatellas. Bien qu'elle soit restée propriétaire de ses deux mamelles, elle dédaigne de nourrir ses enfants; c'est une occupation trop féminine et qui, du reste, dérangerait ses autres exercices. Elle n'a d'enfants, après tout, que lorsque la nature le veut absolument; et, généralement, un temps de galop, ou un saut de fossé détruisent ce que neuf mois de gestation auraient de trop assujettissant. Elle parle une langue anglo-

germanique, confère avec ses palefreniers, en remontre aux maquignons, et vit dans les écuries : le crottin est pour quelque chose dans les parfums de sa cassolette. L'histoire néanmoins cite quelques amazones qui furent utiles à leur pays : — Jeanne d'Arc tua pas mal d'Anglais, Jeanne Hachette un certain nombre de Bourguignons ; Charlotte Corday tua Marat, Judith tua Holopherne, et Dalila tua Samson ; l'amazone moderne ne tue que le temps au petit trot, et ses enfants à fond de train. (*Voy.* Lionne.)

ANE.

J'ai vainement et longtemps cherché le motif logique qui a fait de ce nom l'emblème de la bêtise. Les ânes, outre qu'ils sont plus utiles que la plupart des quadrupèdes domestiques, sont incontestablement les moins bêtes de tous. Ils sont sobres et se contentent de peu... N'est-ce pas là l'idéal de la raison ?... et combien de gens d'esprit se montrent moins sensés !... Quoi qu'il en soit, voici l'un des plus estimables membres de la création qui est marqué à perpétuité du sceau indélébile de la calomnie, et l'homme à qui l'on applique son nom, le mérite cent fois plus que lui.

L'âne humain est un mortel à petites passions, à idées rétrécies, à vues courtes ; comme il n'a jamais rien appris, il n'estime personne à sa valeur intellectuelle ; s'il est méchant, c'est par bêtise ; et s'il fait le mal, c'est parce qu'il le discerne rarement du bien. Ignorant à l'excès, il n'a aucune notion des choses les plus élémentaires ; il est lourd, lent, paresseux et têtu. Tout ce qu'il touche, il le casse, et il a la passion des

raccommodages : c'est lui qui, ayant brisé un buste, recolle la tête à l'envers, le nez du côté du dos; remet l'objet en place, se frotte les mains, et dit : — Il n'y paraîtra pas!... Les petites villes de province sont les pâturages naturels de ces bipèdes moins rares qu'on ne pense; là, ils sont dans leur élément. La médisance est un chardon qu'on peut tondre à tout repas, et qui repousse toujours. Aussi, l'âne ne s'en fait pas faute: Il s'y engraisse, il y prend du ventre et devient obèse au physique et au moral, il y meurt de gras-fondu, et l'on inscrit sur sa tombe : — Ci-gît un âne qui fut bon père, bon époux, et bon citoyen. (*Voy.* BUSE et BÉCASSE.)

ARAIGNÉE.

L'ARAIGNÉE, — *araneus*, — insecte très-commun, dont on trouve un très-grand nombre d'espèces, différentes en figure, en grandeur, en couleur, et qui habitent différents lieux : sa spécialité est de tendre des toiles habilement ourdies, dans lesquelles viennent infailliblement se prendre toutes les mouches qui ont l'imprudence de s'y jeter. — La société humaine est pleine d'araignées : tout mortel tend plus ou moins ses toiles; et il est parfaitement prouvé que la moitié du genre humain s'occupe instinctivement à duper l'autre. Mais on a donné plus particulièrement ce nom à une certaine classe de femmes dont l'horrible métier consiste à s'embusquer, le soir, au coin d'un ignoble carrefour, et à saisir leur proie au passage. Elles sont presque toutes venimeuses et communiquent leur virus à tout ce qu'elles touchent. On a fait une remarque singulière : c'est qu'à la plupart des coins de rue où se cantonnent ces chasseresses nocturnes, il y

a une pharmacie ; c'est le remède près du mal, l'antidote à côté du poison, et Azaïs n'eût pas manqué d'en faire un intéressant chapitre de son système des compensations. Les victimes les plus ordinaires des araignées sont les mouches et les papillons ; ces derniers, volages et inconstants par nature, échappent rarement au piége, et plus d'un y perd ses ailes. On a souvent demandé à quoi servent les araignées?... Je pense que Dieu les créa pour diminuer le trop grand nombre de mouches.... Il en est de même de l'araignée humaine : la police la tolère, afin de restreindre et de calmer l'exubérance des passions naturelles. Après Londres, il n'est point de ville où les araignées soient plus communes qu'à Paris ; et il est parfaitement prouvé que nulle part il n'y a moins de mauvais ménages et moins d'épouses infidèles.... relativement. Otez les araignées, les mouches dévoreront vos fruits, et les papillons détruiront vos fleurs.... Dieu fait bien ce qu'il fait.

AVOCAT.

L'AVOCAT ou avocette est un oiseau de l'ordre des échassiers, très-commun en Europe et en Amérique. Il vit sur le bord de l'océan et à l'embouchure des fleuves. Il n'y en a qu'une espèce en ornithologie ; mais en anthropologie, on en compte un grand nombre de variétés : — l'*avocat consultant*, qui allume le feu, souffle la braise, et est toujours d'avis que celui qui paye est dans son droit ; l'*avocat général*, sorte de commandant en chef sur lequel je n'ai rien à dire ; l'*avocat impérial*, qui trouve qu'on a toujours tort, et l'*avocat en cour de cassation*, qui soutient qu'on a toujours raison. Il en existe mille autres espèces qu'il

serait trop long d'énumérer; mais la plus répandue est celle de l'*avocat plaidant*. En France, tous les citoyens sont avocats : c'est une position sociale, comme celle de garde national, d'abonné du *Constitutionnel*, ou de membre d'une société philharmonique. Un père de famille est affligé d'un enfant mâle; il se demande à quoi il pourra l'appliquer... A l'industrie?... Il est trop paresseux... Aux arts?... Il n'a pas d'imagination.... Aux sciences?... Il n'a aucune intelligence... En fera-t-il un soldat?.. Diable! c'est qu'il n'est pas brave... Un prêtre?.. Dame! c'est qu'il est bien vicieux!... Bah! on va toujours lui faire faire son droit, et on verra après... Voilà donc notre Cujas en herbe qui ne fait pas son droit, mais qui prend ses inscriptions; quand il en a un certain nombre, il apprend par cœur deux ou trois lieux communs sur lesquels il est prévenu qu'on l'interrogera; on appelle cela: passer sa thèse; et le voilà proclamé avocat: *dignus est intrare*... Il coupe ses moustaches, s'affuble d'un horrible costume, et a le droit de prouver que le crime est le cousin germain de la vertu.... Beaucoup font le contraire, et n'en ont que plus de mérite : ils portent dignement leur titre.

Quelque paradoxal que nous soyons, il faut bien déclarer que la France doit beaucoup de ses gloires au barreau : c'est l'ordre des avocats qui fournit les plus intègres illustrations de la magistrature; il est la féconde pépinière où croissent et grandissent ces magnifiques talents qui honorent la robe, en alliant l'éloquence à la probité. Si l'avocat, en certains cas, tente, par tous les efforts possibles, d'arracher le criminel anx légitimes vengeances de la justice, il imite en cela le maître nageur qui use de tous les moyens pour ar-

river à sauver l'imprudent qui se noie Peut-on lui faire un crime de briser, en se jetant à l'eau, quelques arbustes plantés sur le rivage?... Si l'avocat, sous prétexte des nécessités de la cause, renverse et détruit certains principes sociaux, c'est qu'il a l'honneur ou la vie d'un homme à sauvegarder, et je pardonne volontiers aux ruses de sa faconde, puisque la simple philanthropie justifie les subterfuges qu'il emploie.

Mais il est une autre classe, à laquelle on a donné le nom d'*avocats*, par extension : ce sont les *bavards*, comme les nommait Napoléon Ier; sorte de gens qui se mêlent de tout, parlent de tout, touchent à tout, et se constituent les défenseurs ou les détracteurs de tout ce qu'ils devraient laisser à d'autres le soin de soutenir ou de renverser. En matière politique, ce sont les avocats — c'est-à-dire les parleurs, je n'entends point les membres du barreau, — qui, depuis soixante-quinze ans, ont précipité la France dans tous les abîmes où elle a brisé ses vieilles institutions : les régicides de 93 étaient des avocats; les tribuns du Directoire étaient des avocats; les révolutionnaires de 1830, les émeutiers de 1848 étaient des avocats, et soyez sûr qu'au premier bouleversement social vous les retrouverez, non pas sur la brèche, mais derrière la barricade, où, abrités des balles, ils continueront à pousser les masses, jusqu'au moment où il sera temps de grimper par-dessus, pour palper le pouvoir. — Il y a un vieux proverbe qui dit : « Les maisons d'avocats sont faites de têtes de fous. » Il faut être bien fou en effet, pour laisser subsister une classe qui a fait tant de mal aux particuliers et aux gouvernements, tout en admettant les plus honorables exceptions.... même parmi les bavards.

B

BABILLARD.

Buffon a donné ce nom à un gobe-mouches vert de la Caroline, à cause de son gazouillement perpétuel. Par une déviation des lois ordinaires de la nature, ce sont les femelles qui ont, dans cette espèce, le monopole du chant. Monopole n'est pas le vrai mot; car on a remarqué qu'en ceci, bien des mâles étaient femelles. Toutefois, leurs épouses ont dans le gosier des cordes plus sonores, dont les anatomistes ont constaté la merveilleuse élasticité. Rassemblés sur les arbres et à l'angle des carrefours de la forêt, ces bruyants oiseaux jacassent, du matin au soir, et jettent véritablement le trouble dans la paisible existence de tous les hôtes des bois. Les *babillards* sont toujours méchants, mais ils sont lâches, et leur bec n'est bon qu'à siffler et non à mordre. Leur voisinage est cependant fréquemment dangereux pour les autres, car à force de crier, de siffler et de faire tapage, ils exaspèrent tous ceux qui les entourent, et finissent par les faire battre entre eux. Ils ont la rage de se mêler à toutes les troupes d'oiseaux qui passent, de paraître s'informer d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent, et ils les forcent véritablement à aller chercher le repos à une étape plus éloignée. Un coup de vent a-t-il brisé quelque branche au fond d'une clairière; une fourmi est-elle tombée dans le ruisseau, ou même une feuille de peuplier s'est-elle envolée au souffle du zéphyr; vite, la bande se rassemble et disserte, des matinées entières, sur cet incident, qui, dans

leur bec, devient une horrible catastrophe. Il n'est pas rare, qu'après le conseil, le bruit se répande, dans la contrée, qu'un ouragan a déraciné toute la forêt. — Les philosophes prétendent qu'on trouve beaucoup de ces oiseaux dans les petites villes... Possible !... Et dans les grandes donc !

BARBE.

C'est le nom d'un cheval de la Barbarie sur les côtes d'Afrique, et il est très-estimé pour sa vigueur. — Chez nous, ce mot est, dit-on, l'emblème de la puissance virile, et Sébastien Tillemont dit dans son Histoire ecclésiastique : — « Une longue barbe devint une bienséance essentielle à la philosophie. »

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Ce vers de Molière, — on le sait, — est une antiphrase : il y a beau jour que les femmes se moquent de cette parasite végétation qui ne prouve rien, sinon que chez certains peuples anciens, les esclaves seuls la laissaient croître. Les femmes, du reste, qui depuis la mère Ève, portent culottes, après le péché, n'hésiteraient pas à porter la barbiche, si la nature, — on ne sait pourquoi, — ne persistait à leur refuser ce mâle appendice. L'usage de porter la barbe est nécessairement aussi ancien que le monde, puisqu'il est prouvé que le rasoir ne date pas de la création; et pourtant, dans aucun tableau, Adam n'est représenté barbu : il est toujours fraîchement rasé, ce qui montre que les peintres ne sont pas naturalistes.... La mode de se

couper la barbe est absurde : coupe-t-on la queue aux chiens et les oreilles aux chevaux? Les mutilations sont contre nature; et, si j'étais femme, je serais de l'avis de cette reine de France, qui voyant que son royal époux s'était fait raser, demanda le divorce, en disant qu'elle avait épousé un homme et non un eunuque. Il est vrai que le costume moderne est peu en harmonie avec la barbe; la cravate lui est antipathique, et nul ne peut répudier le rasoir sans s'exposer à passer pour un sapeur en semestre. Les beaux esprits de l'infanterie disent : — « Un sapeur sans barbe est un dîner sans fromage. » Je ne sais si l'odeur y est pour quelque chose, comme chez les pères Capucins.... François Ier demandait à Triboulet pourquoi il ne se rasait pas le menton : — « Pour pouvoir rire dans ma barbe, quand je contemple toutes vos billevesées, » répondit le fou qui l'était moins que son maître. — Les avocats ne portent point la barbe : on prétend que, la faisant à leurs clients, il ne serait pas bienséant qu'ils laissassent pousser la leur. — Les artilleurs, qui sont les seuls militaires aujourd'hui qui se rasent le menton, ont choisi sainte Barbe pour leur patronne.... On n'a jamais su pourquoi. Après cela, les femmes ont agi de même, et les hommes les ont laissé faire.... On montre quelquefois à la foire des femmes barbues : j'estime qu'on ferait mieux de les cacher.

BARBET.

Le barbet est un chien à poils longs et frisés, ayant la spécialité de se crotter comme.... un barbet. Ce dernier mot s'applique à l'homme divorcé avec la brosse et le vernis, et qui ne fait usage de la ver-

gette que dans les plus solennelles occasions de la vie : Diogène était le roi des barbets; les chiffonniers et les clercs d'huissier sont, à ce point de vue, de la secte de ce philosophe, qui justement était un cynique, mot qui vient de κυων chien, barbet. Ce nom s'adapte encore à certaines gens obséquieuses qui ne vous quittent pas plus que votre ombre, veulent être dans tous vos secrets, sous prétexte qu'un ami doit partager la peine et le plaisir; ils vous obsèdent de leur présence, se mettent en travers de tous vos projets, et vous imposent le fardeau de leur intimité. C'est d'eux que Rabelais disait, dans son franc langage : — « Vous allez aux privés; vous retroussez jaquette, et vous le voyez là, à votre derrière, qui vous offre le coton. » Le barbet dîne toujours à la table de son ami; il vante son vin, fête ses entremets, brûle son bois et prend place au feu et à la chandelle; comme celui-là n'est pas toujours crotté, il advient, souvente fois, que la maîtresse du logis le caresse, et qu'il le lui rend bien. En amour, comme en amitié, c'est l'emblème de la fidélité : il passe sa vie à vous suivre. Mourez... il suivra encore votre convoi, comme un barbet. (*Voy.* Parasites.)

BATARD.

Les pêcheurs donnent ce nom à une sorte d'annélides, petits vers rougeâtres qui se trouvent dans le creux des rochers, et dont ils se servent pour amorcer leurs lignes. Lorsqu'ils les découvrent, ils les recueillent avec le plus grand soin, et se font ainsi les saint Vincent de Paule de ces pauvres petits délaissés. — Chez nous, les bâtards sont moins bien traités; par une inconséquence inexplicable, la société fait un

crime à l'enfant, de la faute de ses auteurs, comme s'il en était la cause, tandis qu'il n'en est que l'effet.... La nature connaît-elle des bâtards ?... Non : M. le maire et M. le curé sont bien évidemment des conventions sociales; et encore varient-elles suivant les pays. Chez nous l'absence du maire fait le bâtard ; en Italie et en Espagne, c'est le manque de prêtre qui constitue la bâtardise : la légitimité est donc une question de géographie. C'est un préjugé injuste, c'est vrai; mais il est la sauve garde de la société. Si le concubinage était toléré, l'institution du mariage tomberait, et le mariage est la base de toute civilisation. Seulement, je demande : — Qu'est-ce qu'un bâtard ?... La société me répond : — C'est un enfant né d'un père et d'une mère dont l'union n'est pas sanctionnée par la loi.... Dès lors, je dis qu'au train dont vont les choses, nul ne peut jurer qu'il est vraiment légitime, et je renvoie au mot *coucou*.

BÉCASSE.

Ce passereau longirostre est le plus stupide et le plus obtus des oiseaux : l'oie et le dindon sont des phénix en comparaison. Son vol n'est ni élevé ni soutenu : il bat des ailes comme s'il allait s'élever jusqu'au soleil, fait un crochet et tombe lourdement, ainsi qu'une masse abandonnée à son propre poids. Cet animal est répandu sur toute la surface du continent, et le monde en fourmille : Il s'en trouve beaucoup dans nos salons; on les reconnaît facilement à un certain air d'importance que pas un ne manque de se donner; ils portent la tête haute, le nez au vent, entament de longues phrases qu'ils ne peuvent

achever, et retombent lourdement dans un silence qu'ils ne devaient jamais quitter. La tribune a ses bécasses : il s'en trouve toujours qui parviennent à mêler leur cri au chant des rossignols et à la trompette de l'aigle. Elles sont généralement huées par la partie saine du congrès; mais il n'est pas sans exemple qu'une bécasse soit parvenue aux emplois, aux honneurs et même au pouvoir.... Comme elle aime les lieux sombres et humides, c'est dans les marais de l'administration qu'elle se cantonne le plus ordinairement : Le cabinet des chefs et des sous-chefs des différents ministères est un asile qui paraît leur être favorable, et les fauteuils de maroquin vert semblent affecter une configuration qui convient à l'encastrement de leur nid. Le chant de ces oiseaux a pris le nom de style administratif; c'est un jargon particulier qui n'est compris que par les bécasses.... quand elles le comprennent. Cette espèce est la terreur des rédacteurs, des commis, des expéditionnaires et des surnuméraires, qui sont les victimes permanentes de leur sottise et de leurs bévues.

Les bécasses femelles sont cent fois pires encore : elles ont hérité de la bêtise de leurs parents, et y ajoutent celle de leurs maîtresses de pension. Sottes en naissant, elles deviennent intolérables par l'éducation. La toilette est toute leur science, et encore n'ont-elles pas le goût indispensable à ce genre de futilité. La bécasse se marie sans savoir pourquoi; parce que c'est l'usage, et pour faire comme les autres; elle a un amant, comme elle a un perroquet et un kings charle, par imitation et parce que sa voisine agit ainsi; seulement, elle est si bête et si maladroite qu'elle est le seul animal connu, dont le mari découvre les infidéli-

tés. Après bien des inepties qui la rendent la fable de la société, elle finit par se faire dévote, toujours pour faire comme ses devancières. Elle se compose une religion de petites chapelles, de gros chapelets, d'*Agnus Dei* et de reliquaires où elle entasse et collectionne des os de saints inconnus au calendrier; elle fait enrager son mari, damner son confesseur et jurer ses domestiques... et elle meurt couverte d'indulgences et de vésicatoires, laissant après elle une nombreuse couvée de bécasseaux et de bécassines qui continuent son commerce et perpétueront sa race.

BÉCASSEAU.

Le bécasseau, qu'on nomme encore *cul-blanc*, *pied-vert*, *pivette* et *sifflasson*, a toutes les qualités nécessaires pour faire, plus tard, une parfaite bécasse : il porte généralement un costume bleu à boutons doré, au chiffre de quelque collége universitaire; il est fort en thème, vise au baccalauréat, et se fourre les doigts dans le nez. Sa culotte se ressent de son assiduité au travail, et les rugosités des bancs de sa classe légitiment la dénomination de *cul-blanc* dont nous venons de parler. C'est un grand dadai à qui son papa fait cinq sous de prêt par dimanche, et qui se promène avec ardeur dans le jardin des racines grecques. A quinze ans, il est en sixième; à vingt ans, il est chauffé à point pour le diplôme; il fait son droit chez sa maman, devient juge suppléant, et l'exemple de sa petite ville, épouse une bécassine, par respect pour la morale, et a énormément d'enfants, comme ses pères.

BÉCASSINE.

C'est une jeune demoiselle attendant un bécasseau pour passer bécasse. Elle a un long nez, un long corps, de longs bras et de longs pieds ; on la met, de bonne heure, au couvent des oiseaux, c'est-à-dire dans une de ces volières grillées, où d'expertes bécasses lui enseignent tout ce que sa future liberté s'empressera de lui faire oublier. On lui peint le séduisant tableau des dangers qui l'attendent lorsqu'elle fera son premier vol dans ces verdoyants bocages qu'on aperçoit à travers les barreaux : on a bien soin de lui dire que les oiseleurs ont de charmants moyens pour l'attirer dans leurs filets ; et l'on s'y prend de telle sorte, que la plupart de ces impatientes captives rêvent à la façon de tomber, le plus vite possible, dans le piége. Il advient souvent que les plus pressées s'échappent de la cage et vont donner, tout droit, dans les panneaux. — Les bécassines sont des oiseaux qui paraissent surtout à la fin de l'automne, et disparaissent au printemps. Leurs mères les conduisent, la nuit, dans certains endroits fréquentés par les bécasseaux en quête de compagnes : c'est là qu'elles oublient complétement les principes de la volière ; on déguise la longueur de leur bec, de leurs pattes, et on leur fait une taille que les artistes de l'espèce savent rendre gracieuse, en en déguisant les imperfections. Leur grand moyen de séduction consiste à sauter alternativement sur une patte, puis sur une autre, et c'est dans ces réunions assez tumultueuses, que se nouent les petites intrigues qui mènent au mariage, ou à son équivalent. — Lorsque les plaisirs de l'hiver n'ont pas

abouti, les bécassines, au printemps, s'envolent vers le bord des eaux, ou dans les herbages : là, elles se livrent à toute l'excentricité d'une villégiature, où la surveillance des mères est souvent en défaut. Il en résulte des unions plus ou moins bien assorties : les vieux renards sont friands de ce gibier; le lion le dédaigne, et il arrive fréquemment que le loup le croque.

BERGERETTE.

C'est la bergère et la bergeronnette, charmant petit oiseau de la famille des passereaux, qui a gagné son joli nom à glaner continuellement autour des troupeaux et des bergeries.... Celle qui fait partie de la famille humaine a eu le privilége de servir de thème et de variation à tous les poëtes qui, depuis le commencement du monde, ont pincé la lyre ou embouché les pipeaux. Hésiode, Longin, Anacréon, Ovide, Virgile, Horace et Catulle, Homère même, ont célébré la bergerette, et la France n'a pas cinquante vers où il ne soit question, plus ou moins, des charmes de cette gracieuse individualité; la peinture et la sculpture lui ont rendu les plus fervents hommages; elle a immortalisé Boucher et Watteau; Mme Deshoulières lui doit ses plus touchantes idylles, Delille ses plus naïves églogues, et Saint-Lambert son plus candide poëme; Florian l'immortalisa, Racan la divinisa, et tout le dix-huitième siècle particulièrement s'habilla en bergère, et fit, des bergeries, une verdoyante branche de sa littérature mignarde. Eh bien! voyez la contradiction; malgré son joli petit nom, rien n'est moins poétique que la bergère et la berge-

ronnette. Les poëtes ont fait comme les directeurs du grand et du petit Opéra : ils ont mis des paniers, du rouge et des mouches à leurs Phyllis et à leurs Galatées; ils ont poudré leurs Chloés, enrubanné les houlettes, les agneaux et les chaperons; ils ont fait une campagne de carton avec collines de Cicéri, vallées de Philastre, arbres de Cambon; leurs ornières sont devenues des ruisseaux murmurants, leurs pâtres des incroyables ou des abbés régence, et, dans tout ceci, ils n'ont oublié qu'une chose : la nature, qui oppose la vérité nue, à la fiction couverte d'oripeaux.... La réalité est, que rien n'est plus crotté que les moutons, si ce n'est celle qui les garde. Les amours de la bergerette commencent par des taloches, et se concluent par de fréquentes anticipations matrimoniales; ses escarpins sont des sabots, sa houlette, un parement de cornouiller, et son chaperon, une affreuse cornette qu'aucun cristal de fontaine n'a jamais, ni réfléchi, ni purifié. Son langage pastoral est un monstrueux patois qu'elle-même ne comprend pas toujours; elle jure, comme le charretier qu'elle aime, et qu'elle attrape avec le vacher; elle bat son chien maigre, vole les œufs de la ferme, les pommes du verger et les verges du pommier; elle naît dans le fumier, vit dans la crotte, et meurt dans la crasse baptismale. Et voilà pourquoi Boileau, — le moins enthousiaste de ses laudateurs, — a dit :

Telle qu'une bergère, aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements.

Et voilà aussi comme on écrit l'histoire!

BÊTE.

L'ACADÉMIE dit que c'est un animal privé de raison.... Pas toujours; et il y a beaucoup plus de bêtes chez les hommes, que chez les bêtes proprement dites. Un homme d'esprit, un homme de talent peuvent être très-bêtes, s'ils ne savent pas se servir de leur talent ou de leur esprit; de même qu'un hercule peut être très-faible s'il ne sait pas manier sa massue. Rien n'est plus dangereux qu'une bête : avec le plus grand désir de vous être utile, elle vous deviendra atrocement nuisible. C'est elle qui voulant vous délivrer d'une mouche posée sur votre nez, vous l'écrasera à coups de pavé, sans réfléchir que vous y serez tué. On dit parfois : — C'est une bonne bête!... Ce n'est pas vrai : il n'y en a que de mauvaises; la bêtise est la mère de tous les maux qui affligent l'humanité. En politique, en morale et en socialisme, c'est la cause première de toutes les bévues, et par conséquent de toutes les calamités.... Il y a des professions où la bêtise revêt des nuances différentes : les poëtes sont vains; les savants sont sots; les danseurs et les chanteuses sont radicalement bêtes... Pourquoi?... On n'a jamais su.... Du reste, il y a des exceptions.... rares; mais on trouve, en cherchant.

On demandait à quelqu'un son opinion sur un célèbre chanteur qui possède une charmante voix, mais ne brille que par son défaut d'intelligence : il la formula ainsi :

Il est énormément bête.
Il est énorme, et m'embête.
Il est ténor, mais m'embête.

Il y en a de très-maigres, auxquels la formule s'applique également. (*Voy.* BÉCASSE.)

BICHE.

C'EST un charmant petit animal qui vit en troupe et qui est doué d'une curiosité telle que, malgré son excessive timidité, il s'approche sans trop de frayeur de ceux qui lui font la chasse. La biche n'a pas de cornes ; mais son mari, — le cerf, — en a toujours. Je ne sais si, dans ces divers rapprochements, on a trouvé assez de similitude pour justifier le nom de *biche* qui a été octroyé à une certaine fraction du beau sexe : les biches humaines aiment en effet à se réunir par petites troupes, et elles courent volontiers au-devant de qui les poursuit. Elles adorent ce qui reluit, et, comme les alouettes, elles sont faciles à prendre au miroir. La pelouse de Chantilly, les allées du bois de Boulogne sont les pâturages naturels où s'ébat ce gracieux gibier pendant l'été; lorsque vient l'hiver, c'est à Paris, dans les baignoires de nos théâtres ou dans certains bals publics assez bien tenus, qu'il faut aller les dépister. Elles sont friandes au possible, digèrent merveilleusement la truffe, pourvu qu'elle soit arrosée de vin de Champagne ; leur pelage varie suivant la zone où le hasard les place : la laine ou la soie poussent sur leur dos, selon les vicissitudes de l'atmosphère amoureuse, et c'est toujours le chasseur qui les fait changer de peau. Leurs repas ne sont pas plus réglés que leurs mœurs : il y a des jours et des nuits où la biche ne quitte pas la provende ; elle déjeune, elle dîne, elle soupe, et tout cela avec une merveilleuse facilité et sans que sa santé ait l'air de

s'en apercevoir. Elle est alors d'une gaieté, d'un entrain dont rien n'approche : elle fait son gras, et c'est le moment de la prendre : elle est tendre, bien à point et délicieuse à croquer.... D'autres fois, quand manque la pâture, vous la voyez errer, de quatre à six heures, le long des trottoirs les plus fréquentés : sa mise modeste, sa tournure décente et timide vous indiquent un faon aux abois ; son œil en coulisse suit tous vos mouvements : elle épie vos impressions, interprète vos désirs, et d'après les impressions du chasseur, elle peut juger si elle dînera ou ne dînera pas. Tant qu'elle est jeune, l'élasticité de son estomac s'arrange de ce régime précaire ; mais quand les printemps s'accumulent et que la crinoline se drape moins gracieusement sur des charmes dont l'absence se devine, alors la biche a recours à de tristes extrémités : elle renonce à la liberté de ses allures et va se parquer dans un de ces sombres repaires où son individualité cesse de lui appartenir.... la police l'inscrit sur son registre infâme, et, quand sonne l'halali, elle va mourir à la Salpêtrière. Les carabins la dissèquent, et on trouve dans son cœur une matière cartilagineuse qui se durcit en très-peu de temps et devient une substance osseuse : c'est ce qu'on nomme Os DE COEUR DE CERF (*os de corde cervi*). Lemery, Buffon et Valmont-Bomare l'attestent.... et voilà tout ce qui reste de ce joli petit animal.

BICHON.

PROVENANT du croisement du barbet et de l'épagneul, ce charmant petit animal est un chien d'origine maltaise, dont le nom est un diminutif de *barbichon*. Les dames en raffolent; elles le pomponnent, l'attiffent et le gorgent de bonbons et de caresses. Aussi, lorsqu'elles veulent prodiguer à quelqu'un les marques de leur tendresse, ne trouvent-elles pas d'expression plus tendre que celle de : *Mon bichon chéri!...* Bichon est beaucoup plus passionné que *mon chat* ou *ma poule;* ces deux termes sont les placides sourires de l'amitié; l'autre est une brûlante aspiration de l'amour : une femme ne l'adresse qu'à son enfant ou à son amant; jamais à son mari, après le premier trimestre de la lune de miel. Pour être bichon, il faut certaines qualités indispensables, sans lesquelles on tombe dans le ridicule et la caricature : un gros ventre, une grosse tête et de gros yeux ne peuvent jamais supporter cette mignonne appellation; et pourtant, je défie qu'on trouve un seul mortel qui n'ait pas été *bichonné* par toutes les lèvres roses qui l'ont baptisé dans un sourire compliqué de baisers. Plus vous êtes facile dans le desserrement des cordons de la bourse, plus vous êtes bichon; un cachemire vous enrôle immédiatement dans les rangs fortunés de ces intéressantes petites bêtes; poussez jusqu'à l'équipage, et vous voici le roi des bichons, jusqu'à ce qu'un usurpateur vous détrône, en attendant qu'un autre le débichonne à son tour. Les bichons devraient toujours être de la race du chérubin de Beaumarchais; ceux-là sont créés pour se blottir sous les coussins de toutes les comtesses d'Al-

maviva, et l'on comprendrait que Rosine passât de folles journées à leur mettre des coiffes enrubannées et à s'étonner de la blancheur de leurs épaules. Être bichon pourtant n'est pas mince affaire : avec toutes les apparences d'une sinécure, c'est une fonction qui a ses exigences et ses devoirs ; les femmes sont comme les contadines romaines, qui battent leurs madones, lorsqu'après les avoir parées et adorées, elles s'aperçoivent qu'elles n'accordent rien à leurs désirs ; et Saint-Simon disait, en parlant de Lauzun : « Mademoiselle l'aima plus que son bichon, tant qu'il fut captif loin d'elle ; qui sait si, rendu à la liberté, il n'eût pas immédiatement perdu cet amour qui se nourrissoit d'espérances gigantesques et qu'eussent tué les minces réalités de la possession ! » Toutes les femmes libres ont un bichon, et, depuis quelques années, elles s'en sont fait une sorte de prospectus et d'enseigne qui indiquent leur profession : on les voit sillonner nos boulevards, escortées d'un charmant petit chien qui les guide comme des aveugles à travers les hasards du cœur humain, elles les tiennent en laisse, et si le bichon les conduit, ce sont elles qui le mènent.

BISET.

Le biset est le plus commun de nos pigeons domestiques : son plumage n'est pas brillant ; et pourtant cet assez disgracieux oiseau a la manie de parader sur tous les toits et de roucouler au soleil. Il vole par bandes, sans ordre, et cherche vainement à s'aligner, comme font les oies et les canards sauvages ; tout est confusion dans le pigeonnier des bisets ; ils y rentrent pêle-mêle, y font beaucoup de tapage et peu de

besogne; c'est un corps de garde sans factionnaire et un régiment sans colonel. — Paris a eu ses bisets, du temps que la bourgeoisie jouait au soldat et que les épiciers français naissaient sergent-major de la garde nationale. Les plus zélés citoyens s'affublaient alors assez volontiers du bonnet d'ourson et du briquet patriotique : tous les jours, de onze heures à midi, on les voyait, à la grande joie publique, traverser les rues de la capitale pour se rendre au Carrousel : ils avaient leur drapeau, leurs tambours, leurs cantinières et leurs moustaches ; leur spécialité était de défendre l'ordre, et il se trouva toujours que pas une révolution ne s'accomplit sans leur coopération ; c'était une armée d'autant plus utile, que son premier principe stratégique était de tirer sur celui qui commandait le feu; et le dernier mouvement de sa charge en douze temps se résolvait infailliblement en fraternisation bachique avec l'ennemi. Elle faisait vivre les tailleurs, les bottiers, les passementiers, les armuriers et les émeutiers, qui comptaient sur son fidèle concours.... Il y eut toutefois des récalcitrants qui osèrent braver les lois de l'ordonnance et les prescriptions de la tenue : ceux-là, on les vit arriver tardivement à l'appel, en pantalon de nankin, en redingote marron et en chapeau gris ; la poignée de leur briquet se mêlait sans vergogne à leurs breloques de montre, et, plus d'une fois, ce fut le commissionnaire du coin qui porta leur fusil de munition à la parade. On les nomma *bisets :* pourquoi ?... Demandez aux chefs de légion, dont ils firent le désespoir, et aux camarades du peloton, dont ils firent la joie. Ce fut une désopilante spécialité de 1830, et l'histoire n'aura certainement point de pages plus gaies que celles où sera retracée la monographie de cette milice bourgeoise. L'Empire a

eu, du moins, le bon sens de se montrer très-tolérant à l'endroit du service urbain ; et il en est résulté que les citoyens qui figurent à la parade sont tous parfaitement uniformés et ne portent pas trop mal leur déguisement guerrier. — On nommait autrefois *toile de biset*, une grosse étoffe bise dont se servaient les gens du peuple, et Fleury raconte que Gérard Ségarelle laissa croître ses cheveux et sa barbe, et se fit faire *un habit de biset*, avec un manteau blanc de grosse étamine, et puis prit une corde pour ceinture. Peut-être est-ce là la véritable étymologie de ce nom appliqué au garde national non habillé ; mais alors, pourquoi aurait-on octroyé au citoyen costumé à l'ordonnance, la flatteuse dénomination de PIGEON ?.... (*Voy. ce mot.*)

BOSSU.

Poisson du genre acanthoptérygien qui habite la mer des Indes ; on le nomme aussi le *Diacope :* il a la réputation d'être très-malin et de se laisser difficilement prendre soit au filet, soit à l'hameçon.— Les bossus humains jouissent de la même renommée, et ils la méritent. Ils ont généralement de l'esprit et la répartie vive ; en butte, dès l'enfance, aux sarcasmes de leurs camarades, ils ont été dans la nécessité de se défendre et ils ont acquis une grande dextérité au combat. Je crois que c'est Rivarol qui prétendait que les bossus avaient toujours leur provision d'esprit sur leur dos. Possible !... mais toujours est-il que beaucoup de bossus ont été de grands hommes : Ésope et Socrate étaient bossus, et l'on soupçonne Alexandre le Grand d'avoir eu une défectuosité dans la taille :

Magnus Alexander corpore parvus erat.

Quelqu'un rapportant au maréchal de Luxembourg, que les ennemis disaient qu'il était bossu, — ce qui était vrai; — il répondit : — « Comment le savent-ils?... Ils ne m'ont jamais vu par derrière. » — Et c'était encore vrai.

BOUC.

Une singulière, mais très-commode coutume existait chez les Juifs : une fois par an, on introduisait deux boucs dans le sanctuaire; là, le prêtre jetait un sort pour savoir lequel des deux devait être sacrifié; alors, il posait la main sur la tête de celui qui devait être mis en liberté, confessait tout haut ses fautes et celles du peuple, et priait le Seigneur de les faire retomber sur le bouc réservé à l'immolation; après quoi, on laissait partir librement le premier. Quant au second, on le conduisait dans un lieu désert, et on le chassait vers les précipices. Il prenait alors le nom de Bouc émissaire ou en hébreu *Azazel*, et le peuple, innocenté, pouvait dormir sur les deux oreilles. — Nous sommes forcé d'ajouter que cette coutume existe toujours, et que chez les modernes, comme chez les anciens, chez les chrétiens, comme chez les juifs, Azazel est un animal expiatoire qu'on se plaît à employer le plus souvent possible. Qu'un roi fasse une sottise, il est de principe qu'il n'est pas responsable, et que c'est sur son ministre qu'il fera retomber sa faute; celui-ci la reportera à son directeur général, qui la déversera sur ses chefs de division, lesquels s'en prendront à leurs chefs de bureaux; ceux-ci accuseront leurs sous-chefs, qui ne manqueront pas de se décharger sur la tête de tous les boucs.... je veux dire de

tous les employés subalternes, qui deviennent autant de victimes expiatoires. Dans une division militaire, il est prouvé que c'est rarement le général ou les colonels qui subissent les arrêts forcés. On fait toujours dégringoler la responsabilité, des chefs de bataillons aux capitaines, aux lieutenants, puis aux sous-lieutenants ; elle passe par le sergent-major qui l'éparpille sur les sergents, lesquels ne manquent jamais de la passer aux caporaux, qui sont les boucs émissaires qu'on précipite dans les sombres abîmes de la salle de police et du cachot. — Le monde est plein de sacrificateurs qui ne se font pas faute d'holocaustes. Dans les relations sociales, chacun devient bouc à son tour; l'amitié, le plus saint des sentiments humains, n'est pas exempte de victimes propitiatoires, et, dans les grandes crises, les particuliers comme les peuples savent toujours trouver leur Curtius. L'amour, qui n'est que de l'égoïsme à deux, devient très-fréquemment de l'égoïsme à soi seul, et, l'inconstance s'en mêlant, l'infidélité arrive qui, au lieu d'un bouc, en fait deux qui se sacrifient mutuellement.... Quoi qu'en dise Boileau, Dieu aura donc fort à faire,

> Quand il viendra juger les vivants et les morts,
> Et,des humbles agneaux objets de sa tendresse
> Séparera des boucs la troupe pécheresse.

On raconte que Mme la marquise de P., aussi célèbre par sa richesse que par son défaut d'éducation première, disait un jour : — « Je suis allée visiter le Jardin des Plantes; là, on m'a montré toutes sortes d'animaux : l'éléphant, la girafe, les singes, les serpents et mille autres.... et jamais on n'a pu me dire où était *le bouc* ÉMISPHÈRE.

BRAQUE.

Nom qui vient du celtique *bracco* et qui signifie : chien qui poursuit et fait lever le gibier; c'est évidemment de la même source que nous est venu *braconnier*. — Ce genre de chien est fort étourdi : il va, vient, court, jappe et, la plupart du temps, fait envoler les perdreaux sans les arrêter; c'est ce qui a fait donner son nom à l'homme léger, dont les distractions sont continuelles. Le braque est même plus qu'étourdi et distrait; il a des absences d'esprit qui mettent ses actions en désaccord avec sa volonté; et, dans les départements méridionaux, le mot *braque* est absolument le synonyme de *fou*.... Il peut néanmoins être un homme d'infiniment d'esprit et même de génie : il est en effet prouvé que la plus grande partie des savants sont braques; la Bruyère est de cet avis, et l'expérience prouve qu'il n'a pas tort. Les distractions sont le résultat d'une surabondance de pensées qui se croisent dans l'imagination et l'égarent : or, l'imbécile et surtout le fou, n'ayant ni pensées abondantes, ni imagination développée, ne sont pas sujets à ces aberrations momentanées. Tout le monde, du reste, est braque plus ou moins. Les uns cherchent leurs lunettes, et ils les ont sur le nez; les autres trempent leur plume dans le sablier et versent l'écritoire sur leur papier; celui-ci, pressé d'allumer sa bougie, la présente au robinet de la fontaine; il tourne, l'eau jaillit et il ne découvre son erreur que lorsque le froid du liquide le rappelle à la réalité. Celui-là est en visite; on annonce que madame est servie; il offre son bras à la maîtresse de la maison, passe avec elle à la salle à

manger, se met à table, s'empare des plats qu'il découpe, fait les honneurs, avale une caraffe d'eau à sa portée croyant boire du vin, et ne s'aperçoit qu'il n'est pas chez lui, que lorsque la dame, riant de cette excentricité, lui demande s'il a l'habitude de prendre du café.

Un fou n'est jamais braque; mais un braque peut devenir fou. (*Voy. ce mot.*)

BRUNETTE.

C'EST un petit oiseau du genre bécasseau, mais qui ne participe en rien de la lourdeur et de la bêtise de ce dernier. — Chez nous, c'est une charmante et agaçante jeune fille qui fait damner tous ses adorateurs, et il n'existe pas un poëte, depuis Anacréon jusqu'au comte de Lonlay, qui n'ait chanté les beaux yeux de la brunette. On donnait même son nom, jadis, à une chanson, dont l'air simple, galant et enjoué, était toujours dédié à une jeune fille nommée *Brunette.* Depuis le commencement du monde, on discute les mérites de la brune et de la blonde : qui des deux a le plus d'attraits? Entre les deux mon cœur balance! On agitera longtemps cette question qui n'a pas à mon sens, une grande importance. Il est si facile d'aimer l'une et l'autre!... C'est dans ce cas que le *Non bis in idem* n'est pas applicable.

BUFFLE.

IL vit, à l'état sauvage, en Afrique et en Asie, et on est parvenu à le domestiquer en Italie, où les *bifolci* s'en rendent à peine maîtres, au moyen d'un anneau de fer qu'ils lui passent dans les narines. De là

vient le proverbe appliqué à l'homme brutal que sa femme trouve moyen de soumettre au joug conjugal : *Se laisser mener, comme un buffle, par le nez.* Le buffle humain est le plus commun des animaux réduits à la domesticité. Il existe, dans le Code civil, un fameux article qui lui attribue tout pouvoir; cet article est son grand cheval de bataille; mais les maris sont, généralement, de braves combattants qui ont, chaque jour, plusieurs chevaux tués sous eux à la bataille. Le buffle est une terrible bête à cornes qui beugle, mugit et creuse du pied la terre, en se battant les flancs de sa queue redoutable; il écume de fureur; il menace des pieds, des dents et du front; mais il y a toujours une adroite *bifolca* qui sait l'attaquer par les cornes, et lui passer un anneau aux narines; c'est tout le secret de la faiblesse contre la force brutale, de la ruse contre la colère aveugle, et ce secret, c'est celui de toutes les filles d'Ève.... Holopherne et Samson étaient d'horribles buffles ; ce qui n'empêcha pas Judith et Dalila de leur passer, autre chose que l'anneau, sur le crâne ou autour du cou. L'une coupa des cheveux, l'autre, pour en finir plus vite, coupa une tête; c'était la manière ancienne d'apprivoiser les buffles. On a changé tout cela aujourd'hui : en guise de ciseaux ou de grand sabre, en guise d'anneau de fer, toute femme a son sourire ou ses larmes, ses câlineries ou sa colère; elle sait tour à tour exciter l'amour ou la jalousie, élever l'homme dans les radieuses hauteurs de la sécurité, ou le précipiter soudain vers les béants et sombres abîmes du désespoir. A un moment donné, elle adoucit son regard, elle sourit, tend la main; l'homme accourt tout meurtri ; il baisse la tête, tend le museau; l'anneau est passé, et voilà mon capitaine Fracasse classé

parmi les buffles de la plus belle espèce.... On dit aussi, en parlant d'un imbécile très-borné : — « C'est un vrai buffle! » Il n'est pas besoin d'être marié pour cela. — On donne encore ce nom aux vieux troupiers à quatre chevrons, qui ne comprennent autre chose que leur service. — « Qui vive! criait un factionnaire en voyant passer un troupeau de moutons.... Comme les paisibles animaux s'obstinaient à brouter en répondant seulement par leurs bêlements, il ajusta, fit feu, et tua trois pauvres petits agneaux qut semblaient protester, en criant : *Mais!!* Le factionnaire prétendit que la consigne était de ne laisser passer personne sans le mot d'ordre.... C'était un buffle, qui eût également tiré sur son père, en pareil cas.... Ce nom vient de ce que les soldats portent des buffleteries qui font partie de leur équipement. (*Voy.* CHAMOIS, et BUTOR.)

BUSE.

LA buse est de la famille des faucons, comme un imbécile est de la race de Voltaire et de Montesquieu; c'est le plus stupide des oiseaux de proie; rien n'égale sa sottise et sa nullité; aussi, n'a-t-on pas manqué de trouver ses analogues parmi les nombreuses buses humaines. Celles-ci sont dignes de la comparaison : ce sont des gens à passions mesquines, à courte vue, à crâne obtus, qui s'entêtent, se butent et se cramponnent sur une idée, et qui s'y attachent en raison directe des efforts tentés pour leur faire entendre raison; ils joignent l'opiniâtreté du MULET à la lourdeur de la BÉCASSE et à la vanité du DINDON (*Voy. ces mots*); converser avec eux est chose radicalement impossible; leur langue n'a pas plus de mots que leur

tête d'idées. La nature de la buse est modifiée suivant les lieux et les climats qu'elle habite : l'air des provinces semble lui convenir mieux que celui des capitales; et en effet, on conçoit qu'à un esprit rétréci il faille un milieu étroit. Toutes les buses d'une localité se réunissent, à certaines heures du jour, dans des endroits qu'elles affectionnent : c'est ordinairement le mail, le cours, les remparts de la ville; et là, pendant des heures entières, elles se chauffent au soleil, sans penser à rien ; ou bien si, parfois, elles font entendre les gloussements de leur patois indigène, c'est pour déchirer le prochain, ou pour critiquer les plus importantes décisions de la politique européenne. Une buse au collége n'y a même pas le prix de thème ; dans le monde, elle n'arrive même pas à être marguillier ; le mariage l'engraisse comme le coucou; et lorsqu'elle meurt, sa femelle inconsolable se remarie, juste au bout du terme légal. Les buses sont du reste *bons époux*, dans toute l'extension de l'acception conjugale : aussi, le grave-t-on toujours sur leur épitaphe.

BUTOR.

Il n'y en a pas que dans les marais; c'est un gros oiseau qui se rencontre trop fréquemment dans le monde, et dont la brutalité est devenue proverbiale; le butor, — comme dit Perrault,

> Croit avoir fait du bien, s'il n'a pas fait de mal,

et il a si peu la conscience de sa rudesse, qu'il s'étonne toujours qu'on lui reproche l'âpreté de son caractère; il tient de la bourrique et du sanglier, et procède par ruades et à coups de boutoir. Si vous lui demandez,

en le saluant : — « Comment vous portez-vous? » Il vous répondra brusquement et de sa plus grosse voix : — « Qu'est-ce que ça vous fait? » S'il est célibataire, il rudoie son chien; s'il est marié, il bat consciencieusement sa femme, quand il ne taloche pas ses enfants; je dis *consciencieusement*, parce que vous ne lui ôterez pas de la tête que la loi civile et religieuse confère au mari le droit imprescriptible de cravacher son épouse. Il prétend que la loi Grammont ne protége que les animaux... S'il est chef d'administration, sa présence jette la terreur dans ses bureaux; il n'hésitera pas à vous lancer à la tête le dossier complet que vous lui présenterez à signer, et, un instant après, il sera très-surpris si vous paraissez le trouver mauvais. Il est impertinent sans le savoir, méchant sans s'en douter, et détesté sans s'en apercevoir : sa brusquerie est une affaire de tempérament, et il ne lui est pas plus possible d'être doux, affable et poli, que d'être gras ou maigre, grand ou petit. Si ses formes sont rudes, cela tient presque toujours à sa constitution : le physique a déteint sur le moral. L'étymologie de butor vient de *boatus* beuglement, et de *taurinus* taureau... Le butor, en effet, a toujours une grosse voix, une grosse canne et une grosse bêtise.

C

CAILLETTE.

Autrement nommé *pétrel*, est un oiseau qui bavarde sans cesse et trouble tous les autres par son caquet continuel. C'est pour cela sans doute qu'on nomme vulgairement *caillette* une femme futile, constamment occupée de tout ce qui se passe, de tout ce qui se dit et se fait, qui colporte les nouvelles, propage les médisances et emploie son oisiveté à faire, comme dit le peuple, des cancans sur le tiers et le quart. Babillarde, frivole et inconsidérée, il faut qu'elle jase sur tout et sur tous ; Mme de Sévigné, a dit Suard, était la première caillette de son siècle. Cet oiseau étourdissant ne se trouve guère qu'en province où la stérilité de l'esprit féminin laisse de grandes places aux plantes parasites de l'imagination : la médisance des petites villes est devenue proverbiale : elle y pousse comme orties ou mourron ; et l'on sait que les *oies* et les *serins* en vivent. (*Voy. ces mots.*)

CAMÉLÉON.

Ce lézard, qui possède la faculté de changer de couleur, suivant la réflexion des rayons du soleil, est l'emblème de la versatilité, de la bassesse et de l'hypocrisie, et l'on a donné son nom à l'homme changeant d'opinion et faussant ses serments, au gré de son intérêt. C'est aussi la personnification de l'égoïsme, et il peut résumer tous les vices, puisque le besoin de tromper fait adopter tous les moyens,

dont aucun ne semble mauvais. La France a vu, depuis cinquante ans, bien des caméléons politiques : à chaque nouveau soleil, ils ont arboré de nouvelles couleurs; leur cocarde a passé par toutes les nuances du prisme, et la liste de leurs serments faussés formerait un assez curieux volume. La morale et la religion ont aussi leurs caméléons, tartuffes adroits faisant servir Dieu et la société à tous les changeants caprices de leur insatiable ambition.... Constants dans leur inconstance, ils ont le cynisme de l'audace, et l'expérience de l'impunité : les grands en ont peur et les petits les méprisent; c'est sur cette double base qu'ils posent le marchepied de leur élévation. (*Voy.* PROTÉE.)

CANARD.

GENRE de palmipède de la famille des *anas;* il a un horrible cri, mais il fait du bruit. Lorsque le chasseur veut l'attirer à sa portée, il prend un canard dressé à appeler, — une chanterelle, — le cache dans les roseaux, et peut-être sûr que, tôt ou tard, la bande de canards sauvages viendra donner, tête baissée, dans le piége. — La presse parisienne s'est bien gardée de mépriser un si salutaire exemple, et, à l'instar du braconnier, elle s'est mise à l'affût des canards,... je veux dire des abonnés. Le moyen de les prendre est aussi simple que certain, il réussit toujours; la réclame et le fait-Paris ne reposent pas sur d'autres bases... Exemple : — Une feuille sans abonnés éprouve le besoin de couvrir ses frais d'impression; elle insère ceci : — « Un fait extraordinaire vient de « jeter l'épouvante dans un des quartiers les plus fré- « quentés de Paris : cette nuit, à minuit, Mme la ba-

« ronne X... vit sa porte lentement s'ouvrir; un « homme, ou plutôt un spectre, s'approcha du lit où « elle reposait, écarta les rideaux et la baisa au front; « après quoi il se retira en disant : — Je reviendrai de- « main! Ce qu'il y a d'inexplicable dans cette appari- « tion, c'est que Mme la baronne reconnut parfaite- « ment son mari, que le *Moniteur* officiel a enregistré « parmi les glorieuses victimes de Solférino, et dont le « ministère de la guerre a envoyé l'extrait mortuaire. « On soupçonne des projets coupables; la police veille, « et nous nous estimons heureux d'être les premiers à « annoncer ce fait, dont seuls nous pourrons expliquer « la suite. Nos relations nous permettront, demain, « nous l'espérons, de satisfaire pleinement la légitime « curiosité du public. » — On s'arrache la feuille; le lendemain, recrudescence de lecteurs; on suspend l'intérêt une huitaine de jours, et comme les lecteurs de journaux sont des bêtes d'habitude, la plupart s'a-bonnent pour ne pas se séparer, à toujours, d'une feuille qui les a émus pendant toute une semaine. En renouvelant l'emploi de ce moyen tout élémentaire une ou deux fois par an, on a une grande chance de prendre des canards.

Nous disons que la réclame profite également de cette méthode cynégétique; c'est en effet la grande ressource de ceux qui n'en ont plus, et on en a fait un incroyable usage depuis quinze ans. La formule la plus usitée, et en même temps la plus immanquable, est celle-ci, qui est fort simple : — Un médecin sans malades attend vainement sa première victime; rien ne vient : pas une bronchite, pas la moindre fluxion de poitrine! Le vide se fait dans sa caisse.... c'est le cas de frapper dessus : une caisse ne résonne jamais mieux

que lorsqu'elle est en cet état... Vite, il va trouver un journaliste qui, moyennant finance, insère ceci dans son premier numéro : — « IL N'EST BRUIT dans Paris « que de la PRODIGIEUSE découverte du FAMEUX « docteur RIGODON. Après quinze années de recher-« ches, de veilles pénibles et d'études véritablement « surhumaines, il est enfin parvenu à trouver l'infail-« lible moyen de guérir radicalement les cors aux « pieds!... ou la phthisie, ou la goutte, ou,... ou... » A ce cri du canard convaincu, tous les canards accourent; et c'est ainsi qu'on arrive à la fortune : *Sic itur ad astra!*... La littérature, la peinture, la statuaire et la science ne vivent que de canard. La pommade du lion, l'eau régénératrice, l'amandine, l'odontine, la mixture brésilienne, sont autant de palmipèdes qui ont voltigé à la surface de tous les journaux de France et de Navarre. Le *fameux serpent de mer* a défrayé, pendant vingt ans, la presse parisienne, et il y a cent à parier que ce reptile-canard gagnera encore des abonnés dans cinq cents ans d'ici. Plus le canard est gros, et plus il fait de dupes; je mets en fait qu'un journal courageux qui aura l'idée d'imprimer un beau matin, que l'obélisque de Louqsor a été emporté par un coup de vent sur les tours Notre-Dame, vendra en une demi-heure vingt mille exemplaires de son numéro. La prise d'Abdel-Kader et celle de Schamyl, — qui n'ont été pris qu'une fois, — furent bien longtemps de fructueux canards engraissés par la presse parisienne, et l'abonné est si friand de ce gibier, qu'il ne se fâche jamais, même quand il s'aperçoit qu'on s'est moqué de lui, en le lui servant. Voltaire, — qui s'y connaissait, — a dit : « Plus une sottise est sotte, et plus il se trouve de sots pour s'en assoter. »

Le canard ne vit pas longtemps; mais, comme le Phénix, il renaît périodiquement de ses cendres.... et, ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce sont précisément les oies et les dindons qui les recherchent.

CANCRE.

Les cancres sont des crustacés de la famille des brachioures, qui se cachent dans les anfractuosités des roches, ou passent des journées entières à se chauffer au soleil, étendus sur le sable. Rien n'égale leur inertie, et il est très-facile de les prendre, lorsque la marée se retirant les laisse à sec sur la plage. — C'est sans doute à cette espèce d'engourdissement et d'inactivité, que le cancre doit l'honneur d'avoir donné son nom à la multitude d'élèves paresseux qui pullulent dans nos colléges; on dit, en parlant d'un de ces réfractaires d'Apollon, qui dorment sur le thème et bâillent sur la version : — « C'est un cancre!... » et chacun sait ce que cela veut dire.... Mais je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi on nommait ainsi l'homme qui met tout son bonheur à amasser de l'or, et qui, pour s'autoriser, — comme dit Bescherelle, — à tout refuser aux autres, commence par se refuser tout à lui-même. Cancre, en ce cas, est synonyme d'avare, et rien ne justifie ce rapprochement. L'avarice est un amour de la propriété poussé à l'excès; cet attachement repose presque toujours sur un faux calcul; car l'avare qui enfouit son or, n'a jamais réfléchi qu'au bout d'un certain temps de sommeil, son capital aurait été doublé par les intérêts, s'il eût été jeté dans la circulation. Et pourtant l'avarice, à bien voir, n'est pas positivement l'amour de l'or ou de l'argent, et la preuve,

c'est que si, par une de ces révolutions impossibles, leur valeur figurative venait à être remplacée par d'autres signes conventionnels, l'avare ne ferait plus aucun cas de son trésor. Ce qu'il aime, c'est ce que ce trésor représente; c'est le sous-entendu, et non le mot, et il n'amasse qu'avec le dessein bien arrêté de dépenser plus tard. L'avare dans le présent est toujours un prodigue dans l'avenir; seulement cet avenir n'arrive jamais; et vécût-il cent ans, l'homme thésauriseur meurt dans l'impénitence de son économie, dont il s'est fait une seconde nature. Le cancre peut, en certaines occurrences, se montrer passagèrement et follement prodigue : il jettera alors son or par les fenêtres, et c'est le propre de toutes les qualités comme de tous les vices, de se ruer parfois dans les excès contraires; il y a certainement des avares fastueux. Tous, du reste, ont une logique appropriée à leur passion. On raconte qu'un avare se pendit pour avoir rêvé qu'il faisait de la dépense, et qu'un autre cancre ne se décida jamais à se pendre, parce qu'on voulait lui vendre trop cher la corde qu'il marchandait. La vie de ces hommes est donc un supplice continuel, et leur mort la plus vive espérance de leurs héritiers; aussi, Dubay dit-il très-justement : — « La vie du cancre est une comédie dont on n'applaudit jamais que la scène qui la termine.... » Encore une fois, je ne vois là rien de commun avec le crustacé dont nous parlons.

CANUT.

Le canut des naturalistes est un oiseau qui se trouve communément dans le nord de l'Europe, et le nôtre habite exclusivement les bords du Rhône; le premier est bon à manger, quand il est gras, et le second n'engraisse jamais, et pour cause. Le canut se fixe dans les faubourgs et les centres manufacturiers de la ville de Lyon; il s'y est tellement multiplié que, sur cent soixante mille habitants, il y forme la proportion de cent mille. Ce sont ces cent mille travailleurs qui filent, tissent et travaillent toute la soie qui habille et meuble l'Europe; leur vie est donc une existence de bombix à l'état chronique. Le canut se lève de bonne heure, se couche tard, et dort, un instant, au milieu du jour; sa nourriture est frugale; il boit de l'eau claire et rarement il se permet la bouteille de vin à six sous; il vit au jour le jour, ignorant les moindres jouissances du superflu, et pensant peu ou prou aux besoins de l'avenir. Été comme hiver, il reste en manches de chemise et il paraît avoir horreur de l'habit ou de la redingote. Il a un type tout particulier qui le fait reconnaître de tout ce qui l'entoure. Son costume est un véritable uniforme, dont jamais, de père en fils, on ne change la coupe, la couleur et l'étoffe. Son habitation offre l'aspect de la misère; il vit entre quatre murs blanchis à la chaux et sous un plafond toujours très-élevé, surtout quand il emploie le métier à la Jacquart : son lit est ordinairement jeté sous une soupente, et jamais son chétif mobilier ne s'augmente de la moinde superfluité.... Et pourtant, ce sont ces pauvres et inoffensifs travailleurs qui, naguère, faillirent bouleverser la

France : un jour, ils se fatiguèrent de leur obscure impuissance, prirent les armes, et écrivirent sur leur drapeau : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant!* et la seconde cité du royaume fut en proie à toutes les sanglantes horreurs de l'anarchie : le canut remplaça la navette par le fusil ; la guerre civile éclata dans Lyon, et les insurrections de 1831 et 1834 furent la protestation que la colère des compagnons opposa à l'avarice des patrons ; ce fut une guerre d'ouvriers contre les maîtres, et la prudence du gouvernement eut bien du mal à calmer cet ouragan qui pouvait se terminer par un naufrage. Maintenant que le canut a compris que l'ordre et le travail sont les deux grands leviers de la civilisation, il s'est remis patiemment au labeur, qu'il n'interrompt que le dimanche et souvent le lundi : le jeu de boules, la pêche à la ligne, le spectacle des marionnettes et les aigres mélodies de l'orgue de Barbarie, tels sont les modestes plaisirs qui suffisent à son ambition ; à trente ans, il se marie et unit sa misère à celle de quelque compagnonne qui devient alors aussi sage qu'elle a été légère ; la canuse, tant qu'elle est fille, vit dans la promiscuité des ateliers, où la réunion des deux sexes entraîne infailliblement des désordres inévitables: une fois mariée, elle travaille sous les yeux de son mari, et il est rare qu'elle s'écarte de ses devoirs. Le canut, de son côté, subit la même métamorphose : il devient le modèle des époux, et, en peu de temps, il a tout ce qu'il faut pour être le modèle des pères ; car, tous les neuf mois régulièrement, sa moitié lui donne un nouveau petit canut, qui travaillera dès qu'il pourra remuer.

Son nom de canut dérive de *cannette*, sorte de bobine sur laquelle se dévide la soie.

CARDINAL.

Fort bel oiseau d'Amérique, du genre du tangara, et dont le plumage est d'un rouge éclatant, garni derrière la tête d'un petit capuchon qui n'imite pas mal celui d'un camail. Le cardinal siffle d'un ton haut, perçant, et il affecte des manières insolentes sous un faux air de bonhomie pateline. Il suit les autres oiseaux qui mangent les fruits à noyaux, et il les force à lui en abandonner les amandes : Lepage du Pratz affirme que le cardinal est très-prévoyant; qu'il amasse l'été pour l'hiver, et que, pour arriver à son but, il sait prélever un impôt forcé sur la faiblesse des petits oiseaux qui vivent dans les forêts qu'il fréquente. Les cardinaux se rassemblent, en certaines saisons, et semblent délibérer entre eux sur ce qu'ils doivent faire; ils ont cela de commun avec les hirondelles qui tiennent conseil pour les départs. Dans ces réunions, qui ont lieu, ordinairement dans un endroit secret de la forêt, ils se livrent à des discussions animées qui dégénèrent parfois en combats, car rien n'est plus irritable que les cardinaux, lorsqu'ils sont réunis. Presque toujours, il résulte de ces batailles, où le bec fait plus de bruit que de blessures, une sorte de traité par lequel un de ces oiseaux rouges devient le chef de la troupe; et alors la paix renaît en apparence, tandis que la guerre couve sourdement. Les cardinaux d'Angola— *Loxia erithrocephala*,— sont doués, dit Linnée, d'un instinct très-remarquable au point de vue de la nidification : rien de charmant et de commode comme les nids qu'ils savent se construire, et où leur sorte de sybaritisme fait entrer les tissus les plus moelleux ; on peut dire qu'ils habitent des palais

aériens. Il y a différentes espèces de cardinaux : le soudi, le commandeur, le gros bec de Coromandel ; mais tous sont revêtus de la couleur pourpre et ont les pieds d'un cendré violet ; Mauduyt les classe dans les tangaras ; et Brisson en fait une variété d'oiseaux de paradis, comme les *évêques* de Cayenne et les *papes* de la Louisiane (*Voy. ces mots*).

CARLIN.

Cette sorte de chien au nez écrasé, au poil ras, aux oreilles et à la queue coupées, était fort en vogue au siècle dernier et au commencement de celui-ci : il n'était pas de marquise, pas d'abbé musqué qui n'eût son carlin, et ne s'en fît suivre à la ville, à la cour et jusqu'à l'église. Cet horrible animal à qui on avait coupé tout ce qu'on pouvait lui retrancher, afin sans doute de diminuer ses monstruosités, était paresseux, gourmand, voleur, sale et non inodore ; il jappait désagréablement, n'avait aucune des qualités aimables qui distinguent quelques espèces de chien.... Dieu, qui fait bien ce qu'il fait, permit que les portières obèses de la grand'ville s'éprissent d'une tendresse illimitée pour ces horribles créatures hybrides; toute loge eut son carlin qui aboya aux passants et mordit les jambes des locataires : l'irritation s'en mêla, on médita des vengeances, et les pharmaciens de la capitale n'eurent plus assez de morphine et d'arsenic pour confectionner les boisseaux de boulettes qui leur furent unanimement demandées. Grâce à cette officieuse collaboration de la chimie, des hécatombes de carlins furent immolées secrètement ; les rares survivants au massacre universel se réfugièrent sous les

soupentes des *cloportes* protecteurs (*voy. ce mot*); et là, tous moururent de gras-fondu, arrosés des cataractes lacrymatoires de toute une génération de portières désespérées. La race est donc disparue, et elle serait complétement effacée du grand-livre même de nos souvenirs, si quelques cœurs moins oublieux, et passés concierges, n'en conservaient le spécimen précieusement embaumé dans le bocal, dont l'esprit-de-vin servira plus tard à faire des cerises à l'eau-de-vie pour les générations futures... Vous me demanderez d'où vient cet engouement général pour un animal classé avec raison parmi les monstres?... Mon Dieu! Les bêtes sont comme les hommes: on les aime, parce qu'on les aime ; et il est à remarquer que plus ils sont laids, plus la passion qu'ils inspirent est violente. Mais là n'est pas l'étymologie dont s'agit: — Il y eut, en 1760, un acteur célèbre nommé Carlo Bertinazzi, qui, sous le nom de *Carlin*, remplit au Théâtre italien les rôles d'Arlequin avec une verve et un entrain qui firent courir tout Paris ; il fut adoré du public, qui applaudissait son jeu naturel, vrai, comique, et assaisonné de saillies heureuses, qu'il improvisait et ajoutait au libretto; il n'en fallut pas davantage; on ne pouvait lui élever des statues, on lui éleva.... des chiens qui portèrent son nom, comme on l'avait fait pour le plus grand orateur de la tribune anglaise, qui légua son nom de *Fox* à tous les caniches du continent. Telle est l'origine, peu flatteuse pour l'acteur, de cette appellation qui, sans doute alors, fut un honneur. Du reste, on a donné, depuis, le nom de *Talma* à une sorte de manteau; celui de la reine *Berthe* à un tour de col ; et *Titus* lui-même n'a point échappé aux rigueurs de la mode, puisqu'il est tombé dans le domaine

des coiffeurs. Alexandre le Grand et Napoléon n'ont qu'à bien se tenir, ils y passeront comme tous les grands hommes, et comme tous les chiens célèbres.

CASTOR.

D'après M. Georges de la Landelle, juge fort compétent, on qualifie de castor l'officier de marine qui, une fois parvenu à saisir un poste sédentaire, s'y cramponne de toutes ses forces, et renonce, pour jamais, à l'océan, à ses pompes et à ses œuvres. Quelle est l'origine de cette expression?... Serait-ce un goût assez prononcé pour la truelle, goût fort commun aux marins à terre; ou doit-on plutôt la considérer comme une antiphrase, puisque l'homme de mer qui *castorise* cesse d'appartenir au genre amphibie?... Un savant archéologue de nos amis prétend que c'est par allusion au compagnon de Pollux, qui abandonna la mer après l'expédition des Argonautes; un docte naturaliste de mon voisinage affirme que c'est par similitude avec les castors du lac Ontario qui se retirent sur le rivage pour s'accoupler, comme le marin qui prend sa retraite pour se marier. Mon chapelier, qui ne va pas chercher midi à quatorze heures, dit que cette dénomination vient, tout bonnement, de ce que l'officier de marine, en rentrant dans la vie civile, n'éprouve pas de plus grande jouissance que de se coiffer immédiatement du castor bourgeois.... C'est probablement mon Gibus qui a raison.

CERF.

Son nom vient du grec κεραὸς, cornu. Les cornes sont en effet le signe distinctif des cerfs ; reste à savoir pourquoi on dit, en parlant d'un mari trompé : c'est un cerf !... et quelle analogie y a-t-il entre les appendices frontaux d'une bête et la tête de l'époux si souvent peint par Molière ?... Guillaume de Lorris, dans son *Roman de la Rose*, nous dit qu'autrefois tout mari convaincu de s'être laissé jouer par sa moitié, était promené sur un âne, la face tournée vers la queue, et coiffé d'une *cornette* de femme : de corne à cornette il n'y a qu'un pas, et je penche vers cette étymologie qui a quelque apparence de raison. Toujours est-il que, depuis un temps immémorial, la dénomination de *cerf* est une grave atteinte portée à la considération maritale. Pourquoi ?.... Par un de ces motifs absurdes qui, renversant l'ordre du raisonnement, font prendre l'effet pour la cause, et condamnent la victime en absolvant le bourreau. N'est-il pas évident que, en pareille matière, tout le blâme incombe à la femme, et que ridiculiser le mari est aussi bien un contre-sens qu'une injustice ?... Molière, qu'il faut toujours citer dans l'espèce, fait dire à un de ses personnages :

Je ne veux point porter de cornes, si je puis !

et c'est le vœu que forment tous les jeunes fiancés prêts à monter à l'autel ; la plupart font consister tout l'honheur conjugal dans la conservation intacte du trésor que vous savez, et, du moment qu'ils ne sont que *serfs*

avec une S, ils se consolent de leur esclavage, en se moquant de ceux de leurs confrères qui le sont avec un C.... La Fontaine était plus philosophe, et il disait, avec son bon sens ordinaire :

> . . . . Mieux vaut, tout prisé,
> Cornes gagner, que perdre ses oreilles !

A l'enterrement du marquis de B..., et comme la fosse allait être comblée par les fossoyeurs, un des assistants voyant, sur le bord du trou, une corne de bœuf qui se trouvait mêlée à la terre fraîchement remuée, la poussa avec sa canne, en disant : « Vous oubliez un os du défunt. » Ce fut son oraison funèbre ; et ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que, contrairement à l'usage, il y avait du vrai dans cet adieu à un mort, dont la femme avait augmenté l'ossature.

Le *Parc-aux-Cerfs* était une petite maison où Louis XV chassait les tourterelles et les biches : le nom fut mal appliqué, puisque les maris n'en étaient pas.... Dangeville, qui a écrit la vie privée de ce prince, affirme que son sérail n'était pas si bien gardé, que beaucoup de braconniers ne s'y pussent introduire; et, à ce compte, Louis XV fut certainement le premier cerf de son parc. (*Voy.* Biche et Coucou.)

CHACAL.

Espèce du genre *chien* qui vit à l'état sauvage dans les plaines de l'Afrique ; il est très-féroce et s'est rendu la terreur des tribus arabes dont il attaque les troupeaux pendant la nuit. Le nom de *chacal* ne pouvait être mieux appliqué qu'aux intrépides et aventureux soldats dont la bravoure et la témérité ont fait

une sorte d'épouvantail auquel les Kabyles et tous les peuples du Sahara n'ont encore pu s'habituer. Ce nom, c'est le zouave qui l'a conquis à la pointe de la baïonnette; et, depuis Alger jusqu'aux crêtes de Malakoff et aux plaines d'Italie, il a glorieusement porté ce titre que nul régiment ne peut lui disputer. Tous les zouaves sont de vieux soldats ayant déjà fait un ou plusieurs congés; ils sont rompus à la vie militaire, habitués aux mille privations des camps, aux fatigues de la campagne, aux périls des combats. C'est en chantant qu'ils se ruent à travers la mitraille, et nous donnons ici le chant de guerre qu'ils ne manquent jamais d'entonner lorsqu'ils marchent à l'ennemi; à défaut de poésie, on y trouvera la vraie expression de leur entrain guerrier, formulé par le poëte de la compagnie.

1.

D'abord, montrons-le dans la plaine;
Dans la marche à lui le pompon!
S'il faut courir à perdre haleine,
Il ne vous dira jamais non :
Il n'a pas appris au gymnase
L'art de fatiguer un cheval....
Qui ne craint pas qu'on le ramasse?
C'est le chacal!

2.

Courant, ou fumant la bouffarde,
Il faut le voir en razzia;
A tout prix, il faut qu'il chaparde :
Oui, malgré vous, il pillera.
En vrai corsaire, au crépuscule,
De l'Arabe au pied matinal
Tentes, villages, qui tout brûle?
C'est le chacal!

3.

Au pied de l'Atlas, à l'armée,
France, tu dois un monument
A la figure basanée :
Place au zouave à l'œil ardent !...
Qu'il exprime bien nos misères,
Et grave sur son piédestal :
« Il vaut ce que valaient nos pères :
« C'est un chacal ! »

CHAFOUIN.

Nom que l'on donne au furet et à la fouine ; seulement, en physiologie humaine, le mot s'applique plus au physique qu'au moral ; ainsi, un homme maigre, petit, rabougri, aux traits contractés et à l'apparence grêle, est un chafouin : il peut être un excellent mortel, tandis que la *fouine* et le *furet* sont des animaux fort dangereux. (*Voy. ces mots.*)

CHAMEAU.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau.

Et il n'y avait vraiment pas de quoi s'effrayer ; cet animal, doué d'une grande douceur et d'une patience inaltérable, est le plus précieux auxiliaire des peuples de l'Orient : il nourrit les Arabes de son lait, de sa viande, les habille de sa dépouille ; et sans lui, le désert serait inhabitable, puisque les peuples, séparés par des océans de sable, ne pourraient entretenir les moindres relations de commerce. Pourquoi donc a-t-on fait, du nom de cet utile animal, une des plus grossières

injures qu'on puisse adresser à une femme?... Et notez que, cette femme, on a été la choisir parmi celles qui croupissent dans les plus fangeux bas-fonds du cloaque humain, et que cette malheureuse, qui vit de l'insulte, se regarde comme fort méprisée, lorsqu'un passant l'appelle *chameau!*.. Quoi qu'il en soit, le chameau humain existe; il constitue une classe de femmes que la police catalogue soigneusement sur son grand-livre, et qui payent patente, comme les plus probes négociants de la rue du Sentier.... Comme tout se corrompt ici-bas, ce ne fut que par extension qu'on appliqua plus tard ce terme de mépris à des femmes laides, sales ou bossues, mais dont la moralité n'avait rien de commun avec le chameau de nos carrefours. C'est là que commence véritablement l'injure, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle n'a cours que chez les gens du peuple. Toutefois, dans un procès célèbre, la femme d'un général invoquant la séparation, était allé trouver son avocat; l'homme de loi ne découvrait pas, dans la conduite du mari, de quoi justifier une rupture légale : il y avait bien eu quelques manques de procédés, oubli d'égards, et la plaignante affirmait que la cravache conjugale révélerait de touchants mystères, si elle était douée du don des langues; mais hélas! tout cela s'était discrètement passé à huis clos, et le Code, peu crédule de sa nature, exige la preuve testimoniale. — « Quoi! madame, disait l'avocat, pas la moindre injure publique; pas la plus petite offense devant vos gens! — Hélas! non. — Il suffirait d'un mot qui deviendrait un point de départ pour l'accusation, et qui permettrait au tribunal de juger par induction.... Cherchez bien! — Oh! mon mari est très-prudent : il sait se contenir devant le monde, et, quand il a murmuré le mot *chameau*

entre ses longues moustaches, il s'arrête. — Chameau!, dites-vous?... Il vous a appelée chameau devant témoins!... Mais, madame, c'est là qu'est toute la cause; ce chameau vaut son pesant d'or, et c'est sur lui que je vais charger tout le bagage de mes conclusions! Chameau! ah! chameau! Bénissez le ciel d'avoir été appelée chameau!! » En effet, pour le *chameau*[1] ou pour autre chose, la séparation fut prononcée.... Il est vrai que la femme était jeune et jolie.

Je demandais à un trompette de chasseurs d'Afrique s'il savait pourquoi on appelait certaines femmes des chameaux? — « Rien de plus simple! me répondit-il, en frisant sa barbiche : c'est parce que la femme nous aide à traverser le désert de la vie!... »

Au moins, voilà une raison.

CHAMOIS.

CETTE sorte de chèvre sauvage, du genre antilope, vit dans les rochers et les montagnes. Rien n'est plus ennemi de la civilisation que le chamois : l'approche de l'homme le met en fuite, et le moindre bruit le jette dans des terreurs paniques, que rien ne peut calmer. — C'est cette horreur du monde et de ses tumultueuses agitations qui a fait donner le nom de *chamois* aux officiers du dix-septième siècle qui refusèrent de quitter leur régiment, pour venir faire leur cour ; ils *résidaient* d'une façon absolue et faisaient strictement leur métier, s'inquiétant peu des faveurs ordinairement accordées aux coureurs d'antichambre.

1. C'est consigné dans la *Gazette des tribunaux*, et je ne fais que copier.

Jean Bart était le plus grand chamois de la marine de Louis XIV, et ce prince eut beaucoup de peine à l'attirer à Versailles, pour le complimenter de toutes les victoires remportées sur les Anglais. L'intrépide chef d'escadre, qui, malgré le blocus, était parvenu à sortir de Dunkerque avec sept frégates; lui qui avait brûlé près de cent vaisseaux ennemis, attaqué à l'abordage une flotte bien supérieure à la sienne et tué de sa propre main un contre amiral-anglais; le brave Jean Bart tremblait devant La Majesté de Louis XIV, et redoutait les sarcasmes de ses courtisans : le loup de mer était passé chamois, c'est-à-dire le plus timide des animaux.... Nos armées de terre et de mer sont encore peuplées aujourd'hui de ces serviteurs zélés et obscurs que l'appât de l'avancement ne viendra jamais à bout de faire sortir de leur réserve et de leur modestie. Ce sont eux qui gagnent les batailles, sans que jamais l'histoire fasse mention de leur mérite ignoré. — Au dix-septième siècle, ce nom tenait aussi à ce que les vieux officiers de cavalerie qui ne quittaient jamais leurs troupes, portaient d'ordinaire un surtout et des hauts de chausses en peau de chamois; on leur avait donné le nom du tout pour la partie, et la même application se fait encore aujourd'hui lorsqu'on dit en parlant d'un vieux soldat qui a gardé la rudesse de ses manières militaires. — C'est une *culotte de peau!*

CHANTEUR.

On a donné ce nom au seul des oiseaux de proie qui ait une voix harmonieuse; c'est une sorte de faucon ou d'épervier qui n'en est pas moins un carnivore très-rapace. – Chez nous, autrefois, on nommait *chanteurs* des musiciens guerriers qui modulaient des airs nationaux, en marchant à la tête des troupes allant au combat : c'étaient des Bardes comme ceux dont Ossian célébra les mélodieux exploits, et qui, partis des brumes de l'Écosse, vinrent en Angleterre, se répandirent sur tout le continent et se retrouvent encore aujourd'hui dans les chanteurs populaires que la vieille Armorique a légués à la Basse-Bretagne.

Que les temps sont changés!...

Un chanteur maintenant est un petit-maître en habit noir, en cravate blanche, frisé, papilloté et affectant des manières de femme enceinte; il ne boit que de l'eau d'Arcueil pour ménager son larynx, porte de la flanelle pour protéger ses bronches et met des bas de laine sous ses bas de soie pour ne pas gagner de refroidissement. Il mange des pastilles de gomme, fume des cigarettes de camphre, avale des jaunes d'œufs et prend des lavements pour s'éclaircir la voix (par un x.) Pendant longtemps le roi des chanteurs était celui qui montait à l'*ut*; un homme s'est trouvé, — comme dit Bossuet, — qui grimpa au *ré*, et voilà mon roi détrôné. On parle en ce moment d'un conquérant qui est parvenu à se hisser au *ré dièze;* et du train dont vont les choses, le talent et la célébrité ne seront plus bientôt qu'une question de castration ou de bistournage. Les

chanteurs de la chapelle sixtine ont tranché la difficulté, et ils montent très-facilement au *si* de l'octave : cela regarde le chirurgien qui fait comme le bûcheron, lequel coupe les branches par le bas pour les faire monter par le haut.... Quand Dieu donna la voix à l'homme il avait certainement ses intentions. Il voulut sans doute qu'il la consacrât à chanter les grandeurs du ciel, les bonnes choses de la terre et toutes les splendeurs de la création universelle. Qu'ont de commun, je vous prie, toutes ces afféteries de pose, de geste, de modulations mignardes, tous ces gargarismes de trilles et de cadences vieillotes, tous ces ridicules tours de force de la glotte qui ne sont que les grossiers artifices d'une impuissance mal déguisée? qu'ont de commun toutes ces stupides rossignolades avec la grande et majestueuse poésie de Dieu?... Quand vous aurez roucoulé, les bras arrondis, la bouche en cœur et l'œil louchant vers le ciel :

Oh ! oui je t'aime
D'amour extrême,
Mon bien suprême !

Quand vous aurez débité à la clef de sol toutes les fadeurs de Quinault compliqué de Dorat, est-ce que vous aurez chanté autre chose que les [illegible] inepties du cœur humain?... Voyons, la main sur la conscience, chanteur que vous êtes, est-ce qu'à la sortie d'une soirée où vous avez affiché votre voix d'eunuque, vos minauderies de femme vaporeuse et votre chevelure de coiffeur, vous ne vous prenez pas à rougir de votre dégénérescence physique et morale? et lorsque votre femme vous voit rentrer dans votre douillette et que vous demandez votre lait de poule, ne lui est-il jamais

arrivé de douter des réalités de votre sexe hermaphrodite?... Il y a pourtant des femmes du monde qui se sont éprises de chanteurs! On raconte que Garat fit tourner toutes les têtes de nos grand'mères; qui sait si ce n'est pas pour cela que la révolution en a tant coupé?... — Nous avons dit, en commençant, que l'épervier chanteur était très-rapace. C'est là seulement ce que notre chanteur a de commun avec lui. Son diapason c'est l'argent, et c'est le drin drin de l'or qui lui donne le *la*.

CHANTRE.

Un tout petit roitelet doué d'un fort joli ramage a conquis ce nom qu'on lui donne pour le distinguer de tous ceux de son espèce. Notre *chantre* à nous, brille par les qualités contraires; il a un gros corps, une grosse voix et un gros appétit; il y a même un proverbe qui n'a jamais vieilli et qui dit : — « Boire comme un chantre! » C'est un genre d'oiseau fort répandu dans la catholicité, et il niche dans les cathédrales, dans les églises et jusque dans les chapelles. Il y a une fraction de l'espèce qui les résume tous, c'est le *magister;* le magister a la voix, l'obésité, le pédantisme et le culte de Bacchus. En en peignant un nous les peindrons tous, et comme il existe un autre proverbe qui dit : — « A chantre, chantre et demi, » nous ne croyons pas outre-passer nos fonctions d'historien en embouchant la trompette pour célébrer ses grandeurs.... Une fois n'est pas coutume.

Avez-vous vu parfois, le matin d'un dimanche,
Un homme traverser gravement le hameau?...
Il a la tête haute et le poing sur la hanche,
Et daigne rarement soulever son chapeau.

Le livre un peu crasseux qu'il tient comme un bréviaire.
N'est point livre d'église, ou recueil de plain-chant :
C'est Pope, c'est Jean-Jacque, ou tout au moins Voltaire
Qu'en attendant la messe, il s'en va méditant....
Cet homme est le savant, l'oracle du village ;
Il sait, à point nommé, le lever du soleil,
Et si, dans les beaux jours, apparaît un orage,
C'est qu'il l'avait prédit par quelque bon conseil.
C'est lui qui, tous les jours, chez l'adjoint ou le maire,
Commente, à haute voix l'article du journal,
Et décide, d'un mot, s'il faut que l'Angleterre
Aux rives de la Chine envoie un amiral.
Lorsqu'en dix-huit cent trente, il lut les Ordonnances,
Il prévit tous les maux de l'autre royauté,
Et le salut du trône aurait eu quelques chances
Si la Chambre, moins fière, alors l'eût consulté;
Lorsque la République essaya de paraître,
Vite, il prophétisa sa future grandeur;
Et, quand, au deux décembre, il la vit disparaître,
Il fut un des premiers à prévoir l'Empereur.
Il juge les procès, arpente, est géomètre,
Fait les sous-seing privés, et, sans l'avoir compris,
Cite et lit le latin.... et même, avec un maître,
Il aurait su, dit-il, le grec.... s'il l'eût appris.

Mais la cloche, à l'église appelle le village ;
C'est là que, sur son banc, il règne en potentat :
Le chœur, c'est son Potsdam, son trône sans partage ;
C'est là qu'il se revêt de son plus noble éclat !...
Voyez comme, au lutrin, sa tête se redresse,
Comme sa voix commande alors aux assistants !
Comme il sait ralentir la mesure qu'on presse,
Et gourmander celui qui chante à contre-temps :
Car, pour lui, du plain-chant la grave mélodie
Vaut mieux que tous les airs qu'on file à l'Opéra,
Et, de Guillaume Tell la sauvage harmonie
N'est que du remplissage auprès d'un *Libera!*...

Mais les chants ont cessé : le curé fait le prône
Et lit à ses enfants la sainte instruction,

Naïf enseignement, que toujours il couronne,
Du signe qui répand la bénédiction.
Lui, l'homme du lutrin, sourit à sa parole;
Car, mieux que son pasteur, il ferait un discours,
Et, de tous ses sermons l'éloquence frivole
Par le même refrain se termine toujours.
Hélas!... que ne peut-il remplacer dans la chaire
Cet orateur usé qui leur parle français?...
Oh! lui, s'il eût daigné tâter du séminaire,
Il parlerait latin, mais français?... fi! jamais!

Son bras vient de s'armer du long bâton de chantre;
Sous la chappe dorée il arpente le chœur;
Son pas devient plus grave, et sa voix se concentre;
Elle s'étend, éclate et tonne avec fureur:
Le *Domine salvum*, sous les voûtes du temple
S'élève, en mugissant, vers le trône éternel,
Et celui qui l'entonne, en souriant contemple
Le prêtre qui gémit en priant à l'autel....
C'est que le bon curé, qui lit la *Quotidienne*,
Sait que son magister lit le *National*,
Et, qu'en dépit du Code, il réprouve l'antienne
Que hurle avec bonheur son chantre libéral....
Aussi, quand du hameau le grand propriétaire
Revient, tous les étés, respirer la fraîcheur,
(Lui qui voyait, jadis, quand vivait son grand-père,
Les braves paysans l'appeler monseigneur),
Hélas! il ne voit plus le *maître* du village,
Ni même le baillif accourir sur ses pas,
Pour déclamer tous deux le compliment d'usage
Orné de mots ronflants, qu'ils ne comprenaient pas....
Alors, c'était toujours une grande journée
Pour les vassaux heureux qui, venus des hameaux,
Regardaient, ébahis, la page fortunée
Où la plume du maître avait mis tant de mots.
Aujourd'hui, le château n'est plus qu'un *domicile*,
Le seigneur, à leurs yeux, n'est plus qu'un *citoyen*,
Et, comme un magister est citoyen utile,
Il est tout au village, et le reste n'est rien....
Chaque jour, à l'école, au lieu du catéchisme,

Il enseigne aux enfants ce qu'est la liberté :
Admirable leçon contre le despotisme,
Qui forme des héros pour la postérité.
Il regarde en pitié le livre des cantiques,
Il pourrait les chanter.... s'ils étaient en latin,
Mais il a composé des chants patriotiques
Qui, sans présomption, valent bien leur refrain.

Voilà tel qu'on l'a fait, au siècle des lumières,
L'antique magister, type du bon vieux temps;
Les docteurs d'aujourd'hui en savent moins que leurs pères.
Ils n'étaient que pédants.... Eux, se sont faits savants!

CHAPON.

Tous les chapons ne sont pas du pays de Caux, et il n'est pas toujours besoin d'opération chirurgicale pour créer cet animal imparfait; sans aller à Constantinople, on trouve d'heureux mortels qui, s'engraissant dans une sainte inactivité, renoncent, par tempérament ou par scrupule, à des plaisirs qu'ils regardent comme trop grossiers. Chez les uns, c'est vice de constitution, chez les autres, c'est article de foi. La tradition affirme que l'homme primitif était affranchi des instincts charnels, et que l'amour lui fut infligé comme une punition du péché. Je ne m'explique point dès lors qu'on cherche à se dérober au châtiment, et Dieu n'aura-t-il pas un compte sévère à demander à tous ceux qui n'auront pas accompli la pénitence terrestre?... C'est une question que j'abandonne aux casuistes.

Le troisième siècle a vu de fanatiques sectaires qui, se méfiant de leur propre faiblesse, se mutilaient eux-mêmes, et chaponnaient tous ceux qui leur tombaient sous la main; cette secte, établie dans l'Arabie-Pétrée,

aux environs de Philadelphie, poussait l'exagération de la chasteté jusqu'à tarir les sources des désirs naturels; un célèbre docteur de l'Église, Origène, trouva très-agréable à Dieu l'horrible mutilation qu'il s'infligea lui-même; mais l'histoire ne dit pas que les origénistes ses partisans aient jamais strictement imité leur maître, qui, du reste, fut décrété d'hérésie et condamné par le saint-siége. — Le mariage lui-même a ses chapons. La nature, pleine de bizarres contradictions, a voulu rapprocher les contrastes, et il se trouve toujours que la *poule* du chapon est précisément celle qui s'arrange le mieux avec le *coq*. (*Voy. ces mots.*)

CHASSEUR.

C'EST une épithète que les entomologistes ajoutent au nom de certains insectes qui tendent des piéges pour y prendre leur proie : il en est qui usent des moyens les plus ingénieux, et il est très-probable que l'homme n'a fait que copier ou imiter, en ceci, les animaux. Le formica-leo par exemple, met en œuvre une véritable artillerie pour tuer son gibier, et, s'il se sert de sable au lieu de plomb pour démonter les mouches qu'il vise, c'est qu'il n'a pas encore inventé la poudre. — Consultez tous les dictionnaires, ils vous diront que la chasse *est exercice noble....* Je ne vois pas où est la noblesse d'une action qui consiste à tuer, avec un fusil, dans les champs, un animal que mon cuisinier égorge tous les jours, dans ma basse-cour, avec son grand couteau. Si vous me parlez de la chasse aux animaux malfaisants, tels que loups, sangliers, renards et autres, passe ! je dirai, non pas que c'est noble, mais que c'est utile. Quant aux innocents perdreaux

et lièvres qui se promènent paisiblement dans nos sillons, j'avoue que je ne comprends pas pourquoi vous leur faites la guerre. Est-ce pour les manger?... Non; car le chasseur, les trois quarts du temps, dédaigne le gibier, et il le donne à ses chiens ou à ses amis; et c'est pour cela qu'il ne respecte ni le champ qui nourrit le pauvre, ni le jardin qui charme les loisirs du riche : il foule les moissons, brise les clôtures, brave gardes et messiers, ravage, détruit et tue!... Les grandes chasses à courre, je les comprends : il y a là une certaine image de la guerre, qui a bien sa noblesse, si vous voulez; mais qu'est-ce que ce bourgeois, en guêtres de cuir et en casquette de crin, qui passe son automne à poursuivre un perdreau, une grive, un moineau, et qui, après avoir usé deux fusils, dix kilos de poudre, un quintal de plomb et quatre paires de souliers, se frottera les mains, en disant : — J'ai tué.... le temps!... Eh! imbécile, quand on est réduit là, on se tue soi-même.... Du moins on n'a pas perdu sa poudre : on ne manque pas la bête. — C'est pourtant ce *noble* exercice qui jette la discorde dans la plupart de nos provinces : on ne se figurera jamais les basses jalousies que la chasse allume dans le cœur de ses sectateurs : elle brouille les amis, les frères, les familles, et je pourrais citer telles localités où des citoyens vraiment estimables, se sont tout à coup changés en bêtes féroces, dès qu'il s'est agi de leurs priviléges de chasse; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, presque toujours, ce sont ceux qui possèdent le moins de terroir qui se montrent le plus chatouilleux sur l'article des permis et des tolérances. La chasse est devenue un des plus désopilants ridicules de la bourgeoisie française; autrefois, les grands seigneurs chassaient sur

leurs terres ; c'était leur droit; aujourd'hui, la plupart des chasseurs ne possèdent pas dix arpents de bruyères: mais ils ont trouvé moyen de jouer au propriétaire : ils louent le droit d'user de la poudre et des semelles; ils louent les lièvres, les lapins, les perdreaux, les cailles et les alouettes; ils louent tout.... Je regrette de faire tout le contraire, en parlant d'eux.

CHAT.

C'est le plus cruel et le plus hypocrite des animaux domestiques ; et il est au moins singulier que nous ayons fait de son nom le terme qui rend le mieux les élans de notre affection : — *Mon chat !... mon petit chat!...* sont des expressions qui traduisent les plus douces pensées, et il n'est pas un soupirant qui ne soit heureux de se les entendre adresser par une jolie bouche. « Mon chat » se dit indistinctement à l'homme et à la femme; appeler cette dernière *une chatte*, ne serait pas la même chose : cette qualification devient une injure qui attribue des instincts érotiques qu'on peut bien posséder, mais qu'on n'avoue jamais. La passion dit souvent vrai sans y penser. N'est-ce pas au moment où le chat vous caresse le plus vivement qu'il est le plus disposé à vous griffer, et, à ce compte, quels sont les amants qui peuvent jurer qu'un baiser n'est pas le prélude d'une rupture ?... Tous font patte de velours pour commencer; les premières amours ont un doux pelage, un mielleux ron-ron ; rien n'est souple comme leur frôlement timide et voluptueux.... Un beau jour, vous attrapez un coup d'ongle, ou un coup de dent, et vous vous apercevez que votre cœur a

fait de la bouillie pour les chats; vous criez *au chat!...* on vous le jette aux jambes; vous demeurez convaincu que vous aviez acheté *chat en poche*, et, comme *chat échaudé craint l'eau froide*, vous vous sauvez sans éveiller *le chat qui dort*, et vous finissez par avouer qu'en amour il n'y a jamais *de quoi fouetter un chat....* c'est le chat!... Au reste, en affaires de cœur aussi bien qu'en toute autre, il est prouvé que c'est toujours le chat qui retire les marrons du feu.... Que de choses dans le chat!

CHENILLE.

L'ESPÈCE la plus commune est la chenille humaine : humble, laide, impure, venimeuse, vorace et toujours rampante, elle ronge ou salit tout ce qu'elle touche. Elle est douée d'une telle ténacité, qu'il n'est pas rare de la voir se traîner patiemment dans la boue, pendant plusieurs années; puis grimper lentement à l'arbre du pouvoir, s'y hisser avec les plus grands efforts et arriver sourdement à la cime, dont elle se met alors à dévorer tout le feuillage jusqu'au tronc. Il y en a d'autres qui, vivant sur les feuilles.... publiques, passent leur vie à baver leur venin sur toutes les fleurs qui naissent : on appelait jadis ces chenilles des zoïles, et c'est en parlant d'elles que Voltaire a dit : — « Il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les rossignols, dit-on, les mangent pour mieux chanter. » Aujourd'hui, ce sont elles qui mangent les rossignols, et plus d'un a perdu la voix au contact impur de ces ignobles bêtes qui, ne pouvant créer, se sont mises à détruire. — En politique, on nomme chenilles, cette bande d'affamés qui se ruent sur le budget, en sucent les bourgeons jusqu'à la moelle, et sont

tout prêts à abandonner l'arbre, quand il est dépouillé, pour aller en exploiter un autre. Les bureaux, les ministères et même la Cour sont infestés de ces insectes qui pullulent d'une façon désespérante. Ils ont l'instinct de la multiplication, et s'arrangent toujours de façon à déposer leurs œufs dans les bons endroits. Lorsque les chenilles meurent, leur innombrable postérité éclôt toute seule au soleil, et exploite l'arbre dont vivaient les aïeux ; c'est ce qui fait que, depuis le commencement des monarchies, on retrouve toujours les mêmes noms et les mêmes chenilles à la curée : elles ont toutes les pattes gluantes, et, où elles naissent, elles se collent.

CHEVALIER.

Oiseau échassier du genre bécasseau ; il y en a de blancs, de rouges, de verts, de toutes couleurs, et on en rencontre dans presque toutes les contrées du globe.... Dans l'espèce humaine, c'est un peu de même : tous les chevaliers ne sont pas des bécasseaux ; mais on en voit également de toutes les nuances : en France, c'est le rouge qui les distingue ; en Sardaigne, c'est le vert ; en Espagne, c'est le bleu et à Malte, c'est le noir. Ils sont si amoureux de la nuance de cette petite tache qui pousse à leur flanc gauche, qu'on en voit fréquemment un grand nombre qui s'exposent à la mort pour la conquérir. Autrefois, un chevalier était un noble guerrier, ayant titre de baron ou de roi, et qui se mettait sur le corps un poids de cent kilos, sous forme de heaume, de brassarts, de cuissarts et d'éperons massifs ; ils combattaient tous pour leur belle qui en épousait un autre pendant leur

absence ; ou pour leur roi, qui confisquait leurs propriétés pour peu qu'ils fussent vaincus. Aujourd'hui un chevalier est, les trois quarts du temps, un homme obscur sorti de la plus basse classe du peuple ; il se bat, la poitrine nue et le visage découvert, pour la gloire et l'honneur de sa patrie ; son titre l'anoblit et l'ennoblit, et cette chevalerie moderne a, sur l'ancienne, cet avantage, qu'elle est accessible à tous. Celui qui l'institua, il y a un demi-siècle, connaissait le cœur humain ; et il a plus fait ce jour-là, pour la défense et l'illustration de la France, que toute la longue série des rois qui l'ont précédé.—Il se trouve une foule de gens qui rient de ce qu'ils appellent le hochet de la vanité ; ils imitent ces savants vexés qui se moquent de l'Académie, et qui, ne pouvant arriver aux branches de l'arbre, tâchent de scier le tronc pour en cueillir les fruits. Tout homme qui médit des femmes est un impuissant; tout Français qui calomnie la croix d'honneur est un envieux qui ne peut l'obtenir.... Donnez-la-lui : le *hochet* passera *étoile.*

CHIEN.

Le chien est le plus doux et le plus fidèle des animaux ; il vit à l'état de domesticité, partage toutes les privations de son maître, se fait l'auxiliaire de ses plaisirs, le consolateur de ses peines, et ne manque jamais de lécher la main qui le frappe. C'est un modèle de patience, de dévouement qui ne se dément pas, et, dans la prospérité, comme dans le malheur, il n'est qu'un ami sur le désintéressement duquel l'homme puisse compter : cet ami, c'est le chien. — Je demande par quel renversement de logique tous les

peuples se sont accordés à faire une injure de l'application du nom de ce bon et inoffensif animal?... Les mahométans appellent les chrétiens des chiens; je vois dans Homère que les Grecs traitaient les Troyens de κύνες; dans Plaute, que l'on décernait cette méprisante épithète aux portefaix de Rome; et nous-mêmes, quand nous voulons peindre d'un trait un homme difficile à vivre, ne disons-nous pas : —C'est un chien!... Les dévotes, en parlant d'un citoyen qui meurt, comme sont morts Socrate et Platon, ne s'écrient-elles pas : — « Il est mort comme un chien!... » Les écoliers eux-mêmes, — cet âge est sans pitié, — ont surnommé leurs patients maîtres d'étude : chiens de cour.... Si j'avais l'honneur d'être chien, je confesse que je serais aussi humilié de la comparaison, que révolté de l'injustice : qu'on trouve parmi nous des chiens couchants, des chiens savants et des chiens enragés, je le veux bien; mais s'il est constant, — et c'est incontestable, — que le vrai chien est fidèle, dévoué, désintéressé, courageux, doux et incorruptible; s'il est prouvé qu'il n'y a pas d'exemple, depuis le commencement du monde, qu'un chien ait trahi, ou même ait eu la velléité de trahir son maître, je demande ce qu'il y a de commun entre lui et l'homme, et qui des deux doit, dans l'échange du nom, se regarder comme insulté?

Que diable! un peu de justice.

CHOUAN.

Les frères Cottereau, contrebandiers de la Mayenne, avaient adopté pour signal de ralliement pendant leurs expéditions nocturnes, le cri d'un oiseau de nuit, nommé *chouan*, qui est une espèce de moyen-duc; en 93, ils se réunirent à des bandes de vagabonds, et parcoururent la Bretagne où ils commirent toutes sortes d'excès au nom de Louis XVIII. Ce fut l'origine des guerres de la Vendée et du nom donné aux paysans qui y prirent part. Charette, Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Stofflet, Cathelineau, la Rochejaquelein furent des chouans qui prenaient pour devise: *Dieu et le Roi!...* Je crois que, depuis le commencement de la monarchie chrétienne, rien n'a jamais fait plus de tort à Dieu et aux rois, que cette insurrection qui tendait à sanctifier le dogme impie de la guerre civile. Hoche et Lamarque y mirent bon ordre, mais le sentiment de l'opposition est si vif en France, que la chouannerie compte encore des partisans : c'est absolument comme si l'on félicitait des enfants d'avoir déchiré le sein de leur mère, parce que, veuve de son premier mari, elle en a épousé un second, pour donner un tuteur à sa jeune famille, que pillaient les collatéraux. Du reste, il y eut des héros parmi les chouans, et la plupart combattaient avec leur cœur, persuadés qu'ils étaient que la bonne foi suffit pour absoudre ce que le patriotisme condamne.

CHOUETTE.

C'est un affreux oiseau de nuit de la race des hiboux, des effraies, des chouans et des chats-huants; Eugène Sue, dans ses *Mystères de Paris*, a donné ce nom à une vieille femme horrible de laideur physique et morale, et il a parfaitement caractérisé celle à qui le peuple a décerné cette injure il y a longtemps ; la *chouette* est une de ces immondes créatures qui, après avoir traîné leur jeunesse et leur beauté dans tous les égoûts du vice, vont cacher leur décrépitude et leur hideur dans le creux de quelque cloaque plus impur encore; les *araignées*, qui ne meurent pas à la Salpêtrière, deviennent des chouettes, à qui l'obscurité des nuits d'hiver permet parfois d'attraper encore quelques *papillons;* leur souffle est un poison ; leurs baisers ont l'odeur cadavérique ; et si un reflet de lune vient à éclairer l'antre de leurs infâmes amours, celui qui s'y est laissé prendre s'enfuit bien vite, en croyant voir la plus dégoûtante des sorcières de Macbeth. Les chouettes habitent, toutes, les rues Mouffetard de la capitale.

CLOPORTE.

Il y a une foule de naturalistes qui se figurent que le *cloporte* est cet insecte aptère qui se met en boule, quand on le poursuit, ou en infusion pour guérir la pituite et l'hydropisie ; c'est une erreur qu'il importe de rectifier : le vrai cloporte, — celui qui *clôt* les *portes*, — est un animal du genre portier, famille des grièches et des rongeurs; il vit et meurt commu-

nément sous les soupentes d'escalier, redoute la lumière et les propriétaires, fraternise avec les araignées, aboie après le locataire, et s'apprivoise subitement du 15 décembre au 2 janvier ; ils possède une fem lle qui élève des chats et des prétentions, tire les cartes et le cordon, compose des cafés impossibles, fait les ménages et les brouilles, reçoit les termes, et en emploie de très-extraordinaires pour rendre sa pensée. C'est elle qui, — selon sa propre expression, — est la *chenille* ouvrière de la maison, et elle se regarde comme la reine de la loge où elle se livre à la chimification de ratatouilles inconnues ; elle s'y trouve heureuse, et elle n'hésite pas à avouer que le bonheur n'est pas toujours sous les *nombrils* dorés.... Nul ne peut sortir sans lui demander si la chose lui plaît, et celui qui ne rentre pas à l'heure fixée par la pendule du cloporte, est exposé à coucher à la belle étoile, ou à capituler à la façon judaïque. Les cloportes rendent néanmoins de grands services : ils enlèvent la bande de nos journaux, pour nous éviter un travail inutile ; entr'ouvrent nos lettres, pour nous épargner les émotions tristes ou joyeuses inséparables d'une première lecture ; exercent la dîme sur nos bûches et nos charbons, pour diminuer d'autant la peine du transport ; renvoient la plupart de nos visiteurs, afin de nous affranchir des importunités, et se montrent très-sobres du balayage d'escalier, pour nous garantir de la poussière. Bref, l'institution a du bon. — Le cloporte a généralement deux petits : un mâle et une femelle ; le mâle va à la mutuelle et à l'Ambigu ; la femelle balaye la porte, prend des leçons de piano, cire les bottes, suit le cours de chorégraphie de M. Petitpas, fait des commissions et des entrechats, va au marché et au Conservatoire.

On la nomme invariablement Paméla ou Arthémise. (*Voy.* RAT.)

COCHON.

CETTE dénomination, fort usitée dans le langage populacier, peint plutôt un vice moral qu'une défectuosité physique : c'est généralement un bipède chargé d'embonpoint, et chez qui l'âme et le cœur, enveloppés d'une épaisse couche de lard, ne peuvent recevoir les impressions extérieures. *Porc* et *pourceau* sont des épithètes qui lui sont également applicables; il est presque toujours insolent, grossier et bas, et c'est dans cette acception que Voltaire fait dire à Candide : — « Quel est ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir?... » En philosophie, il est matérialiste, et en pratique, il est pour le positif, préférant toujours le fond à la forme. Il peut être très-propre dans sa mise et dans sa tournure, et se conduire très-salement; c'est un mortel passant sa vie à boire, manger, dormir, et à se vautrer dans la débauche la plus crapuleuse. Il pousse la liberté de langage jusqu'à la licence, et affiche le cynisme le plus effronté. En amour, il procède à la façon des brutes, et se figure qu'on n'arrive au succès que par les sens : sa théorie est souvent une affaire de tempérament; mais elle est toujours une conséquence de dépravation morale. Une femme qui aime le cochon est comme ces mangeurs qui digèrent le porc : le cœur et l'estomac s'y exposent à de rudes indigestions. Les anciens ne méprisaient pas les cochons : ils en avaient fait une secte qui avait sa philosophie, et qui s'intitulait

« *Epicuri de grege porcos.* » On affirme qu'Épicure n'est pas mort, et qu'il compte encore de nombreux disciples. (*Voy.* SAGOUIN.)

COLOMBE.

La société française est un vaste colombier peuplé de blanches légions toutes parfumées d'innocence et de candeur; ces jeunes oiseaux, invariablement vêtus de leur robe virginale, n'attendent qu'un rayon du soleil printanier, pour s'envoler et roucouler voluptueusement à l'ombre des mystérieux bocages. Simples, douces, craintives et timides, elles voilent leurs beaux yeux sous la dentelle de leurs modestes paupières, et leurs pieds roses sous les soyeux falbalas de leurs plumes chatoyantes. Pas une ne murmure; pas une ne maudit la captivité du colombier maternel. Toutes jurent de ne jamais quitter le berceau natal, le nid qui les voit grandir, et les tendres caresses qui suffisent à leur petit cœur.... Un pigeon vient à passer; toutes s'envolent; la mère reste seule; au bout du champ voisin elle est oubliée pour un inconnu; ses filles font ce qu'elle fit jadis, et on leur fera de même. Voilà les colombes de tout temps et de tout pays. (*Voy.* TOURTERELLE.)

COQ.

C'est le frère du chapon, lequel ne peut jamais être que l'oncle des poussins. Le coq est le roi, le sultan de la basse-cour; il fait un signe, la poule obéit, et il n'a même pas la peine de s'arrêter aux préliminaires. Son sérail est nombreux, et pour lui le

temps est chose précieuse : *times is money*, comme disent les Yankees.— Notre société est pleine de coqs, et c'est sur eux que le bon Dieu compte pour l'aider dans l'acte immense de la création périodique. La cour, la ville ont leurs coqs ; mais c'est aux champs qu'ils aiment surtout à transporter le théâtre de leurs exploits. *Le coq de village* est le prototype du genre ; il y brille, il y règne, et l'on voit qu'il y est sur son fumier. Il n'est pas une fille du hameau qui ne rougisse en le voyant passer le long des haies, un dimanche matin, quand sonne le premier coup de la messe. C'est qu'il est superbe en vérité !... Il porte le chapeau de soie sur le coin de l'oreille, se dandine en marchant et frise sa moustache ; car il a des moustaches, et c'est le maréchal ferrant qui lui compose ses pommades. Il possède un joyeux répertoire de chansons grivoises, et il ne cache pas qu'il en a composé quelques-unes ; mais celles-là, il ne les chante aux jeunes filles qu'en particulier.... Tout le village les sait. Il est la terreur des maris, la coqueluche des femmes et le désespoir de M. le curé. C'est lui qui organise les danses sous l'ormeau, le piquenique au cabaret et les farces à la mariée ; il n'est pas rare qu'il donne trois rendez-vous à la fois : un sur le sommet de la meule, le second au pied, et le troisième dans l'intérieur du foin ; le garde champêtre protége ses amours, et jamais il ne verbalisera contre les nids dans les blés ; il sait que son autorité n'y ferait rien, il ferme les yeux, lui laisse le champ libre, et se garde bien d'imposer au coq le vol du chapon. Fier et heureux comme son modèle, le coq du village règne en pacha sur tous les cœurs qui ont touché leurs seize printemps ; pas un ne lui échappe ; il a des moyens infaillibles de succès ; plus puissant que le sultan lui-même, il cligne

l'œil, on le suit, et il ne s'abaisse jamais à jeter le mouchoir à ses odalisques.... pour une bonne raison : c'est qu'il se mouche avec les doigts. — Il meurt généralement poitrinaire à vingt-huit ans; s'il survit à ses exploits, il devient marguillier, engraisse et passe chapon.

CORBEAU.

J'ENTENDAIS, un jour, des hommes du peuple qui, voyant passer un prêtre, se mirent à crier : *couac, couac !* et à l'appeler *corbeau....* Je leur demandai pourquoi?... Ils me répondirent : « C'est son vrai nom : nous appelons corbeau le prêtre qui enterre les morts. » — Vous êtes des imbéciles, leur répliquai-je; attendu que l'oiseau ainsi nommé n'a jamais *enterré* personne, et que, bien au contraire, il déterre pour se nourrir. De plus, vous commettez une mauvaise et sotte action; car vous faites un crime à cet homme de vous rendre le dernier devoir, et de prier Dieu sur votre tombe.»

La race humaine est ainsi faite : elle distribue l'injure et la haine, sans savoir pourquoi. Aussi, de tout temps, n'a-t-on pas attribué toutes sortes d'horribles influences à ce malheureux oiseau, qui en est bien innocent? les Romains redoutaient sa présence et le regardaient comme un signe certain de mauvais augure :

Sæpe sinistra cavâ predixit ab ilice cornix!

s'est écrié Virgile; et depuis lors, on a peur des corbeaux qui volent à gauche. On a, par le même principe, donné le nom de cet oiseau aux femmes chargées d'ensevelir les morts, et aux hommes qui, en temps de peste, portaient les cadavres au cimetière et les y en-

terraient. Un vieil auteur, Ghérardi, s'écrie à ce propos : « Ah ! ces diables de corbeaux-là rançonnent si exorbitamment un pauvre mari, que, souvent, il aimerait presque autant que sa femme ne mourût pas ! » Il y a un proverbe qui dit : « Nourris un corbeau, il te crèvera l'œil. » Rien n'est plus injuste que toutes ces accusations : le corbeau est un brave animal qui vient nous avertir de faire nos provisions de bois ; qui nettoie nos campagnes des immondices dont elles sont encombrées ; et, quand la neige couvre la terre, il est le seul oiseau qui ne nous abandonne pas dans nos solitudes d'hiver.

CORNEILLE.

C'est le nom de celui de nos oiseaux qui chante le plus mal, et de celui de nos poëtes qui chante le mieux ; le premier présagea toujours les mauvais augures ; le second vint annoncer la naissance de l'art dramatique en France. En ornithologie, il existe deux sortes de corneilles : l'une noire et l'autre blanche ; dans l'histoire, il y a aussi deux Corneille, qui tous deux ont pincé le luth et embouché la trompette ; l'un s'appelait Pierre, il jouait parfaitement de son instrument ; l'autre se nommait Thomas, et il n'était pas fort. — Ceci me rappelle qu'un jour Adolphe Dumas rencontre Alexandre idem : — « Eh ! troun de l'air ! s'écrie le premier, qui a dû sucer la bouille-à-baisse en naissant, voici Pierre et Thomas Corneille qui se rencontrent ! — Eh ! bonjour Thomas ! » répondit Alexandre, en serrant le pouce d'Adolphe.

Et la réplique était juste.

COUCOU.

C'est un oiseau de passage que les naturalistes nomment encore *cocou* et *coqu*, son cri et son plumage ne sont pas plus gracieux que son nom, et sa femelle a une habitude assez étrange : c'est de ne point construire de nid, et d'aller pondre dans celui des autres oiseaux ; de sorte que le coucou n'est jamais bien certain que ses petits sont à lui ou à d'autres. — Dans la famille humaine, c'est tout le contraire : la compagne du coucou accomplit dans son domicile tous les travaux de la maternité, et la loi civile force l'époux à élever

Les petits citoyens dont il croit être père.

Le code romain, qui s'est beaucoup occupé des coucous, avait prévu le cas, et Justinien a dit : *Is est pater, quem nuptiæ demonstrant;* axiome peu rassurant, qui peut se traduire par : « Qui touche, mouille.... » Molière a largement usé de ce mot et de sa chose dans ses comédies, et il a fait rire tout son siècle et le nôtre avec ces deux syllabes onomatopiques. La postérité fera de même, et ce ne sont pas les coucous qui riront le moins ; car une autre singularité de cet oiseau, c'est de ne voir presque pas en plein jour, et de croire que tous les coups de fusil qu'on tire sur lui s'adressent à ses voisins. C'est le plus insoucieux des animaux; sa sécurité est telle, que Voltaire lui fait dire : « Je me mariai, je fus coucou, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie. » En effet, rien n'égale la complaisance et les petits soins conjugaux de la femelle de cet heureux oiseau : l'idée que sa moitié couche dans un autre nid que

le sien, n'a pas l'air de troubler sa béatitude; il fait comme les spectateurs de Molière, et c'est pour lui que la Fontaine a scandé ces trois vers :

> Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
> Le coucou qui s'afflige y passe pour un sot,
> Et le coucou qui rit pour un fort honnête homme.

Il est de fait que la plupart des coucous humains sont d'excellents pères de famille, d'honnêtes citoyens, payant régulièrement leurs contributions et montant exactement leur garde.... et c'est fort heureux ! Car si tous les oiseaux de cette catégorie se mettaient à conspirer contre la morale et contre l'autorité, il n'y aurait pas d'armée assez nombreuse pour combattre leurs légions; pas de voix assez puissante pour se faire entendre dans tous les coins du globe où pullulent les coucous.

Le *coucou cornu*, que les Brésiliens nomment *Atingacu-camucu*, est une variété du genre : il a sur la tête de longues plumes qu'il relève à volonté et qui ressemblent à des cornes; son bec est jaune.... Cette couleur est un peu celle des coucous de France, quant aux cornes. (*Voy.* CERF.)

COUSIN.

GENRE d'insectes de la division des némocères, dont la piqûre et le bourdonement sont fort importuns; aussi l'homme prudent s'empresse-t-il de les chasser, lorsqu'ils s'avisent de vouloir s'impatroniser chez lui. — C'est évidemment par analogie qu'on a donné ce nom à cette foule de parasites qui arrivent toujours à l'heure du dîner, et se faufilent dans votre intimité, sous prétexte de parenté. Un cousin,

s'il est jeune, est un hôte d'autant plus dangereux qu'il a des droits naturels sur les prédilections de votre femme ou de votre fille. Les familiarités sont trop légitimes pour qu'un père ou un mari s'en offensent; c'est une sorte de frère qui s'implante dans la famille, et c'est toujours quand il a monté d'un gros degré dans la parenté, qu'on s'aperçoit qu'il est trop tard pour le faire descendre. — Si le cousin est vieux, c'est un parfait égoïste qui, sans la moindre cérémonie, s'installe dans votre domicile, prend votre place et votre fauteuil au coin de votre feu, mange vos poulardes, boit votre meilleur vin, puise dans votre caisse, tombe malade, vous force à le soigner, meurt dans vos draps, et vous laisse la consolation de payer le médecin, l'apothicaire et les funérailles. S'il vous lègue quelque chose, c'est généralement le plaisir de payer ses dettes. — On dit : *Nous ne sommes pas cousins*, pour exprimer l'idée qu'on n'est pas bien ensemble : je crois que c'est précisément le contraire qui rendrait mieux cette pensée.— Les rois, surtout depuis François Ier, se traitent de cousins; ce qui ne les empêche pas de se déclarer la guerre; Charles-Quint fit prisonnier son cousin, et Henri IV fit décapiter le maréchal de Biron, en lui donnant ce gracieux titre; ce qui prouve que cousin est fortement synonyme d'ennemi.... et d'ennemi au premier degré.

CRAPAUD.

C'EST un animal hideux, visqueux et venimeux, qu'on trouve sous son pied au moment où l'on y pense le moins, et dont on s'éloigne avec le plus légitime empressement. On a donné son vilain nom à l'enfant, au môme, au moutard qui, toujours importun,

se jette constamment, tête baissée, dans vos jambes. Il se trouve partout, du rez-de-chaussée au cinquième étage, et vous ne pouvez faire un pas sans le rencontrer, un carton d'école sous le bras, la casquette déchirée, et les doigts dans le nez. On parle de *pluies de crapauds* : je ne sais si les météorologistes les admettent unanimement dans l'ordre naturel; mais je déclare qu'elles existent dans l'ordre social. C'est la plaie de l'humanité, et cette plaie ne se cicatrisera que lorsqu'on aura trouvé le secret de faire des hommes sans faire des enfants.

CRIQUET.

Sauterelle jouissant de la faculté de sauter et de voler longtemps : elles pullulent sur toute la surface du globe, et vous grimpent aux jambes au moment où vous vous y attendez le moins.—Le même nom a été donné à un petit homme sautillant, sémillant, bavardant et babillant, qui vous tombe sur le dos sans que vous sachiez d'où il sort. Petit et faible au moral et au physique, le *criquet* est toujours prêt à conquérir le monde. Avez-vous besoin d'un général pour commander cent mille colosses?... vite, le criquet monte à cheval et crie un Garde à vos! que personne n'entend. Faut-il renverser un gouvernement?... palsambleu! il grimpe à la tribune, et.... il disparaît derrière les rostres. Faut-il écrire l'histoire d'un grand peuple?... sac à papier! il taille sa plume, et.... ne s'en tire pas trop mal. En somme, comme a dit le maréchal Soult, un criquet peut tenter de grandes choses; mais c'est toujours un criquet.

CROCODILE.

Tous les crocodiles ne sont pas dans les fleuves de la haute et basse Égypte : La société française a ses caïmans voraces qui guettent leur proie, et s'arrangent de façon qu'elle ne leur échappe jamais. Les fils de famille à qui les générosités paternelles ne suffisent pas; ceux dont les passions sont plus vastes que le porte-monnaie, toutes les jeunes organisations pressées de jouir du présent et d'escompter l'avenir, ne peuvent manquer, un jour ou l'autre, d'aller tomber dans la gueule béante qui s'ouvre complaisamment sur leur passage. Là, le crocodile leur ménage toutes sortes de félicités : Voulez-vous de l'or? voici d'excellents billets à quatre vingt-dix jours : il va vous les escompter avec un léger droit qui ne montera pas plus haut qu'à 70 pour 100; le reste va vous être soldé comptant, en souricières, en cercueils et en chameaux, que vous pouvez revendre à 30 pour 100 de perte, ce qui fait juste le capital emprunté. De quoi vous plaignez-vous?... Vous n'avez rien déboursé, et le crocodile ne vous demande qu'une lettre de change, qu'il se gardera sévèrement de présenter avant l'échéance. Il est parfaitement prouvé qu'il ne veut que votre bien, ce cher homme.... — Le crocodile, à ce compte, serait un usurier?... Qui? lui! allons donc! c'est un ami qui, pour vous obliger, risque de gagner beaucoup sans s'exposer à jamais rien perdre; il est prudent, voilà tout; mais il ne va point jusqu'à vous empêcher de cueillir, étant jeune, des fleurs qui seraient fanées quand vous serez vieux. Il compatit aux misères de votre inexpérience, et s'il en profite, c'est parce qu'il

sait que d'autres pourraient en abuser. Il est d'une grande sensibilité : Les voyageurs affirment qu'il pleure parfois, et il y a même un proverbe qui parle de *larmes de crocodile*. Le jour de la mort de votre père, ou d'un oncle à héritage, il est le premier à l'enterrement; plus le défunt est riche et plus son cœur se dilate, tant il s'intéresse à vos bonheurs! et, si, la cérémonie faite, — comme dans la complainte, — il est encore le premier à vous serrer la main, et le dernier à quitter la maison mortuaire, c'est qu'homme d'ordre avant tout, il n'est pas fâché de vous dire très-franchement que, par suite de vos arrangements mutuels, il se trouve que c'est lui qui a hérité :

La maison m'appartient; je le ferai bien voir!

Juste comme ce bon M. Tartufe, au dernier acte! — Le crocodile est surtout très-friand du *lion* et du *lionceau ;* les *rats* sont pour lui de précieux auxiliaires, et si le crocodile mange les gros morceaux, on peut dire que ce sont ces derniers qui les grignotent. (*Voy. ces mots.*)

CULOT.

Les enfants qui dénichent les oiseaux trouvent toujours au fond du nid, un petit plus frêle, plus maigre et moins emplumé que le reste de la couvée ; ce pauvre oisillon rachitique, rabougri et mal venu est le dernier né de la famille, et on lui a donné le nom significatif de CULOT, c'est-à-dire *fond de nid*, et chose à peu près inutile. C'est du reste le terme dont se servent les fondeurs, pour désigner le résidu des chaudières ; et les fumeurs pour exprimer le reliquat qu'on expulse de la pipe. Donc le culot est quelque chose ou

quelqu'un dont on n'a que faire ; c'est une superfétation, un objet parfaitement méprisable. Mais la nature, qui se plaît à renverser toutes nos combinaisons grammaticales, a voulu que précisément ce petit être faible et maladif fût le plus privilégié de la couvée ; et les oiseliers affirment que le culot devient toujours le plus brillant chanteur de la nichée. Il commence d'abord par être le souffre-douleur de la famille ; les parents, ne comptant pas l'élever, négligent un peu son éducation physique et morale ; c'est un estomac qui est bien près de s'oblitérer par défaut de nourriture ; mais la plume pousse, le bec se durcit, et, un beau jour, le culot s'élance, et grossit d'autant plus vite qu'il est forcé de manger davantage pour rattraper le temps perdu. — Dans toute couvée humaine il y a un culot, et le nom même est adopté pour désigner le dernier né, le cadet d'une famille. Joseph et Benjamin furent les culots de la nichée de Jacob, ce qui ne les empêcha pas de régner sur l'Égypte et de régénérer Israël. Dans la grande famille sociale et politique c'est le peuple qui est le culot ; on néglige bien un peu son éducation physique et morale, comme chez les oiseaux ; et l'on a vu de ces pauvres rachitiques attendre dix ou quinze siècles avant que la plume et le bec leur poussassent. Mais Dieu qui veille sur les plus petits oiseaux, lui

> Dont la bonté s'étend sur toute la nature,

Dieu permet qu'à certaines époques l'équilibre se fasse dans la couvée universelle ; le soleil de la liberté vient luire sur tous ces fonds de nid bien près d'être abandonnés ; à ses rayons vivificateurs le frêle oiseau sent pousser son aile, et lorsqu'un beau jour il s'élance, on est surpris de le voir voler plus haut que les autres.

C'est l'histoire de tous les culots, qu'ils soient peuples ou individus. La féodalité avait surtout beaucoup fait contre eux : elle avait promulgué le droit d'aînesse, non-seulement contre les particuliers, mais contre la nation tout entière ; elle avait tenté de créer l'autocratie dans le gouvernement et l'autocratie dans la famille: Le soleil de 89, qui plus tard devint une sanglante comète, éveilla les culots dans l'obscurité de leur nid, et l'on a vu depuis que, chez les hommes comme chez les oiseaux, le plus faible peut devenir le plus fort.

CYGNE.

C'est un très-bel oiseau, mais il est fort bête ; je m'étonne donc qu'on ait donné son nom à une foule de grands hommes qu'on voulait honorer: Nous avons le cygne de Mantoue, le cygne de Cambrai, celui de Pesaro, et c'est absolument comme si l'on comparait Virgile, Fénelon et Rossini à une oie ou à un canard. Le chant du cygne est une mauvaise plaisanterie de la Grèce, et personne n'a jamais vu que

> Le cygne, à la fin de sa vie,
> Fît entendre un touchant accord,
> Et, d'une voix affaiblie,
> Chantât lui-même sa mort.

Il est peut-être, au contraire, le seul des palmipèdes qui soit à peu près muet, et je doute que Pindare ait été bien flatté de s'entendre appeler par Guinguené : *le cygne de Dircé* Le cygne n'est bon à rien, pas même à la broche ; il est méchant, brutal, et sans cesse occupé de sa toilette, comme les imbéciles. Je blâme beaucoup Léda de s'être laissée séduire par lui, et j'ai peu d'estime pour Jupiter qui n'avait qu'un signe à faire, sans

descendre à de si basses métamorphoses.... On dit que Vénus les attelait à son char; ça ne m'étonne pas : les cygnes sont bons nageurs, et, en amour, il n'est pas mal de se ménager la ressource de se sauver par eau comme par terre.... On dit aussi que c'est l'oiseau favori d'Apollon.... Parbleu! puisque Phèdre en a fait l'emblème de la vanité!...

D

DADA.

C'est le terme onomatopique dont se servent les enfants pour désigner un cheval : tous aiment à aller *à dada* sur un bâton; ils se figurent qu'ils montent un coursier fougueux, et plus d'un, caressant cette belliqueuse idée, a rêvé qu'il était Alexandre domptant le fringant Bucéphale. — Les hommes, qui sont de vieux enfants, n'ont eu garde de renoncer aux premiers jeux de leur printemps; tous ont leur dada, qui est une idée ou une passion favorite à laquelle ils reviennent sans cesse. — « Chacun, dit Ourry, a son dada; car il a toujours un projet qu'il caresse et auquel il sourit avec amour; don Quichotte en avait un qui n'était pas Rossinante, quand, raisonnant au mieux sur tout autre sujet, il se mettait à divaguer, et s'enflammait dès qu'il s'agissait de la chevalerie errante.» Le dada est un tic moral tout aussi impérieux que le tic physique : tel homme met tout son bonheur à cultiver des tulipes; tel autre collectionne de la vieille vaisselle qu'il étiquette : poterie romaine; celui-ci adore

les chevaux; celui-là, les femmes; ici, c'est un brave bourgeois qui a la manie de diriger les affaires politiques de l'Europe au coin de son feu; là, c'est un honnête marchand retiré qui, s'imaginant qu'on achète l'esprit comme les denrées coloniales, rêve chaque matin que sa tragédie va être jouée, le soir, au Théâtre-Français, ou chez Bobino; et nul ne se couche sans être bercé par le galop de ce charmant coursier dont parlait déjà le poëte romain, quand il disait :

. . . . *Equitare sub arundine longa.*

Aussi le dada est-il plus que l'espoir, plus que la jouissance elle-même : l'espoir s'évanouit au souffle des désillusions; la jouissance est un éclair, et

Le moment où j'*éprouve* est déjà loin de moi,

tandis que le dada est un rêve perpétuel qui dure d'autant plus longtemps, que, n'étant jamais réalisé, il est de ceux qu'on croit toujours réalisables et qu'on nourrit sans cesse. Ce n'est certainement pas l'espérance qui fut laissée au fond de la boîte de Pandore : elle s'y serait évaporée comme s'évaporent tous les parfums. Non! ce qu'Épiméthée y renferma, ce fut précisément la seule chose qui se puisse perpétuellement garder toujours jeune, toujours vivace et toujours nouvelle : ce fut le dada, qui se conserva si bien, qu'il est venu jusqu'à nous sans avoir vieilli. Heureux donc qui sait nourrir cet hippogriffe familier et qui, assez sage pour le maîtriser, ne se laisse jamais désarçonner par sa monture; le difficile est de savoir la retenir à temps et de ne lui jamais laisser la bride sur le cou.

DAUPHIN.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu faire cette sotte question : — « Quelle différence il y a-t-il entre une chatte et une reine de France?... C'est que la chatte fait le gros dos et que la reine fait le dauphin.... » C'est bête, mais c'est vrai. En France, depuis 1349, les reines accouchent de poissons. Les dauphins sont des majestés en herbes qui naissent avec le grand cordon de Saint-Louis en guise de cordon ombilical; ils ont une couronne pour bourrelet et un sceptre pour hochet. Leurs nourrices les appellent monseigneur, leur donnent le sein à genoux, et ne leur lavent le derrière qu'après leur avoir fait la révérence. Avant de savoir parler, les dauphins font des bons mots que le *Moniteur* ne manque jamais d'enregistrer; à six mois, ils annoncent les plus hautes aptitudes gouvernementales, et l'on en cite énormément qui, à deux ans, ont étonné le monde par l'incroyable précocité de leur génie. A cinq ans, ils sont nubiles; la plupart se marient avec des princesses qui sont encore dans le sein maternel, et qui, par le fait, sont reines de France avant d'être viables. Quand le dauphin a fait ses dents, on le nomme colonel de cavalerie, et on l'attache à un grand sabre que porte un valet de pied; s'il annonce des dispositions pour la marine, en ne manifestant pas trop d'horreur pour le lavabo, on l'exerce à faire des barques et des cocottes en papier, et le jour où il est parvenu à diriger son escadre sur le grand bassin des Tuileries, ou sur l'eau parfumée de la baignoire de sa maman, on le nomme grand amiral de France. Il grandit en taille et en sagesse : à quinze ans, il pourchasse les

filles d'honneur; à seize ans, il braconne sur toutes les terres conjugales de ses seigneurs, et à vingt ans, il est le père de tous ses futurs sujets. Pour peu qu'il atteigne ses vingt-cinq printemps, il commence à trouver que son auguste papa le laisse bien longtemps poisson; il se souvient que son précepteur lui a fait apprendre l'histoire d'un de ses aïeux nommé Louis XI; et il se dit qu'il n'est pas défendu de hâter la chute d'un fruit quand il est mûr.... Le jour où il monte sur le trône, il fait dire une messe solennelle pour son prédécesseur, met ses anciens amis à la porte et fait des dauphins, tant qu'il peut, parce que c'est l'État qui les nourrit....

Voilà le dauphin tel qu'il existait autrefois; les tempêtes révolutionnaires ont chassé ce pacifique poisson vers des océans inconnus, et, aujourd'hui, nos reines mettent tout bonnement au monde de simples enfants dont elles ont le bon sens de faire des hommes.

DEMOISELLE.

VOILÀ un charmant nom!... Aussi l'a-t-on appliqué à une foule de choses bien différentes. Les entomologistes nomment *demoiselle* toute la famille des libellules, sorte de mouches aquatiques, dont certaines proviennent de la larve héxapode du *formicaleo*. — Les paveurs appellent ainsi une pièce de bois cylindrique à l'aide de laquelle ils enfoncent les grès. — En économie domestique, c'est une bouteille remplie d'eau chaude et destinée à chauffer le lit. — Pourquoi demoiselle? Probablement parce qu'elle sort intacte de ce lit comme elle y était entrée. — En métallurgie, c'est une verge de fer; — en technologie,

c'est une brosse à marquer les cachets. — Dans les sucreries, c'est une lucarne pour éclairer les chaudières. — En histoire, c'est le nom donné à des bandes de paysans de l'Ariége et de la Haute-Garonne, qui se soulevèrent en 1829 : on les nommait ainsi, parce qu'ils portaient une chemise blanche par-dessus leurs vêtements. En 1830, il y eut des troupes de réfractaires qui prirent également cette gracieuse dénomination. — En ichthyologie, plusieurs poissons sont appelés demoiselles; ainsi que beaucoup d'oiseaux en ornithologie. — La demoiselle du genre *homo* n'a rien de commun avec ces nombreux homonynes. Au douzième siècle, ce titre appartenait aux femmes d'écuyers qui le conservaient même étant mariées et lorsqu'elles étaient mères : ce dernier privilége appartient encore aujourd'hui à pas mal de vertus légères, qui ont prélevé un secret avant-goût sur les joies de l'hymen. Mais, en thèse générale, une demoiselle, au dix-neuvième siècle, est une fille à marier : il y en a de brunes, de blondes, de châtain clair et foncé; on en voit même des rousses, à qui les lois d'une bonne génésie sociale n'ont pas encore interdit la reproduction de leur couleur. Essayer de faire le portrait de la demoiselle, ce serait tenter de peindre le zéphyr qui passe, le chant de l'oiseau qui fuit, ou les mille nuances qui changent dans la nature. Chaque demoiselle a sa petite politique, son petit rêve et ses petites hypocrisies. Devant le monde, elles sont toutes gracieuses, prévenantes, soumises... Quelles bonnes épouses elles feront!... Tournez le dos, la plupart sont des démons roses qui font enrager leurs mamans et leurs femmes de chambre. Leur pensée constante, c'est la chasse aux maris : ce sont des braconniers en permanence; est-ce

leur faute?... Non! c'est celle de l'éducation qui, dès leur enfance, leur a inculqué ce principe : à savoir que la vie, pour une jeune fille, c'est une battue générale, dont le but est la capture d'un gibier quelconque sous forme de mari. On leur a peint le célibat comme une sorte d'opprobre; et, dès qu'elles ont dépassé l'heure fatale de leur majorité, loin de bénir la Providence qui leur octroie la liberté, elles se regardent comme ridicules et déshonorées. — Toutes heureusement ne sont pas ainsi : beaucoup de familles montrent avec joie et orgueil de charmantes filles qui portent leur couronne de demoiselle, avec cette grâce que donnent la candeur et l'innocence. Jeunes, elles dorent les songes de leurs petits-cousins; et quand elles vieillissent, elles savent trouver un reflet de maternité dans les caresses de leurs neveux et nièces. Une tante, n'est-elle pas une mère, moins les douleurs de l'enfantement?... Beaucoup de vieilles demoiselles sont acariâtres, médisantes et complétement insupportables; il ne faut pas trop leur en vouloir : le lait s'aigrit avec le temps; lorsqu'elles ne se font pas dévotes, il y a néanmoins de la ressource, et alors elles sont comme le vin, qui n'est jamais meilleur que lorsqu'il est vieux. (*Voy.* AGNEAU.)

DEVIN.

LINNÉE et Grovonius disent que c'est un grand serpent nommé *boa constrictor;* les Pères de l'Église affirment que ce sont des hommes inspirés de Dieu, qui ont le don de prédire l'avenir; Voltaire prétend que ce sont des charlatans qui abusent de la crédule ignorance des peuples; Rousseau en fait un personnage d'opéra-comique, et Condorcet soutient

qu'il n'a jamais existé de devins. Il a tort : le monde est plein de prophètes et de voyants qui savent, à point nommé, ce qui doit, et même ne doit pas arriver ; ce sont ordinairement de bons bourgeois, assis au coin de leur feu, devisant avec leurs voisins, et tirant des conjectures plus ou moins logiques sur les causes et les effets ; ils font et défont les mariages, prédisent les ruines et les fortunes, parlent pour et contre dans toutes les questions, et sont en droit, quel que soit le résultat, de s'écrier : — « Je vous l'avais bien dit ! » Ces hommes sont les devins classiques. D'autres prophétisent la guerre, quand on est en paix, et la paix, quand on est en guerre ; s'il fait beau, ils annoncent la pluie ; s'il pleut, ils pronostiquent le soleil ; et, en politique, comme en météorologie, il est rare qu'ils se soient trompés, à quelque chose près. — Il est pourtant un don divinatoire plus sérieux, et, bien qu'on en dise, il existe : c'est celui qui inspire les mystérieux pressentiments de l'âme et du cœur. Il n'est personne à qui il ne soit arrivé d'ouïr une voix intérieure qui l'avertissait vaguement que telle ou telle autre chose allait advenir. On raconte, à ce sujet, des histoires vraiment terrifiantes, et, il est prouvé que, sur cent mères, il y en a quatre-vingt-dix qui pressentent la maladie ou la mort de leur enfant. Quand le facteur nous remet une lettre, nous savons, très-souvent, avant d'avoir vu l'écriture, d'où elle vient et qui nous l'écrit. On m'objectera que, dans tout cela, il y a un effet très-naturel résultant des pensées qui nous occupent, et qui sont en relations avec les événements qui nous arrivent.... Peut-être bien ! Mais dans le plus grand nombre des cas, c'est précisément le contraire. Tout le monde connaît l'histoire de Fessy, organiste

de Saint-Roch : Il tombe dangereusement malade ; au bout de deux jours, son état empirant, on parle de prévenir sa femme qui est partie quelques semaines auparavant pour Marseille : — « Ma femme ! s'écrie le moribond, elle vient de mourir ! » et il rend lui-même le dernier soupir.... Deux heures après, une dépêche télégraphique de Marseille annonçait que Mme Fessy venait de mourir subitement. — Nul, je suppose, ne niera la prédiction faite par lady Stanhope à M. de Lamartine, il y a trente ans : elle lui annonça qu'il serait presque roi d'une grande nation, et cela, quand le poëte n'était rien, pas même ambassadeur. C'est en 1848 que la prédiction s'est accomplie, et j'ai, depuis vingt ans, dans ma bibliothèque, le volume où elle est imprimée. Je pourrais citer cent exemples aussi concluants, et même des faits qui me sont personnels.... D'où j'infère qu'il y a vraiment des devins. — Comment cela peut-il se faire ? — Ah ! dame !... savoir !

DIABLE.

Nom vulgaire d'un poisson nommé *Baudroie*, d'un sapajou des Indes occidentales, d'un lézard de Java, d'un insecte de Saint-Domingue et d'un oiseau de nuit fort laid qui vit aux Antilles, et que Buffon classe dans les pétrels.... Le *diable* se trouve donc dans pas mal d'endroits à la fois. Nos traditions religieuses nous enseignent qu'il en existe un autre dont les naturalistes, — qui ne parlent que de ce qu'ils voient, — ne font aucune mention ... Et d'abord, ce diable existe t-il ? Je réponds hardiment oui, et il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur ce qui nous entoure pour en être persuadé. Que signifie le mot grec Διάβολος ?... Il veut

dire *méchant* et *calomniateur*, capable de tout le mal possible... Or, faites-moi l'amitié de me prouver que le diable n'est pas sur la terre depuis le jour du premier péché...., Je ne soutiens pas qu'il ait des cornes : presque tous ceux qui en portent sont bons diables pourtant ; mais on peut l'être sans avoir le front autrement qu'un autre. Il n'est pas un homme qui n'ait envoyé au diable une multitude de fâcheux : donc, vous croyez vous même qu'il existe, et il est si souvent au fond de la bourse de la majorité des mortels, qu'il faut bien admettre sa présence là où tant de gens le tirent par la queue.... On dit vulgairement : laid comme le diable !... C'est une erreur ou une injustice : une jeune fille, avec ses dix-sept printemps, est toujours sûre de plaire, précisément parce qu'elle a la beauté du diable, et ceux qu'elle aura endiablés feront le diable, si elle donne leur amour au diable. Tout le monde a plus ou moins le diable au corps : sous le frac comme sous la robe, sous le baudrier comme sous la guimpe, on trouve des traces de sa griffe ; l'âge même n'y fait rien, et la sagesse des nations nous apprend que lorsque le diable devient vieux, il se fait ermite.... C'est là le diable !



DINDE.

BESCHERELLE prétend que c'est une femme stupide et sans le moindre bon sens ; il y a donc des femmes stupides ?... J'en connais peu, et j'affirme que la plus sotte est cent fois plus maligne que l'homme le plus adroit. Lorsqu'une femme fait la dinde, tenez pour certain qu'elle médite de vous faire dindon, et qu'en fin de cause, si on l'embroche, c'est qu'elle l'aura

bien voulu. La dinde, si j'en crois le *Cuisinier bourgeois*, a la chair blanche et ferme, elle est dodue, elle est tendre et peu résistante.... Que voulez-vous de plus! Et n'est-il pas évident qu'elle constitue un mets fort agréable?.. Carême recommande l'emploi des truffes, qui sont, à la dinde, ce qu'un grain d'esprit est à une jolie femme; je suis de son avis, et j'ajoute que, plus on les bourre, dinde comme femme, n'en sont que meilleures. Il y en a qui les battent pour les attendrir : c'est un système emprunté à la théorie du gigot, et qui rentre trop dans la cuisine russe pour que je le conseille. Je préfère le précepte sacré contenu dans le *Mahabarata* indien : — « Si tu as une dinde dans ta maison, surveille-la bien; car elle est si maligne, qu'elle s'envolera par-dessus les murs; et elle est si bête, qu'elle se laissera croquer par le chacal, ou par ton voisin. »

DINDON.

Le premier dindon qui fut mangé en France fut servi au repas de noces de Charles IX, et l'on se demande pourquoi on n'en avait pas mangé plus tôt, puisqu'il y en eut un si grand nombre dans le monde depuis la création. Le premier dindon fut incontestablement Adam, et, sauf le respect que je dois à ce chef de ma famille, je dois constater que, dans le vol de pommes qu'il commit avec son épouse, c'est lui qui fut le dindon de la farce. Abel, son fils, brave et estimable jeune homme, à ce que disent les journaux de l'époque, fut horriblement dindonné par Caïn, qui fut le Lacenaire de cet âge d'innocence. Depuis lors, le dindon n'a pas démenti ses origines, et il fut toujours le mo-

dèle de la douceur et de la probité ; ce qui prouve que la vertu est le plus précieux des trésors pour ceux qui l'exploitent. De mauvaises langues prétendent qu'il est colère, et on dit même : Une colère de dindon !... Ils sont charmants ! et je voudrais bien voir si ces messieurs ne se fâcheraient pas un peu, s'ils découvraient que tout le genre humain les poursuit avec des coutelas et des broches.... Que diable ! soyons justes, et n'exigeons pas le stoïcisme de Sénèque et de Caton, dans la poitrine d'un oiseau indien. Il est, du reste, de très-bonne composition, et Brillat-Savarin affirme qu'il se laisse manger à toutes sauces ; et c'est exact, tous les moyens sont bons pour l'amener à être croqué. Rien de plus facile que de prendre un dindon ; il est si naïf, qu'on lui fait avaler des cailloux pour de l'orge, et le dix-neuvième siècle est composé d'une société, dont une moitié vit aux dépens des dindons qui composent l'autre. En finance, en administration, en politique et en matière commerciale, toute spéculation n'est lucrative que lorsqu'elle a pour base la crédulité des dindons, et Montesquieu n'hésite pas à déclarer qu'il faut des dindons pour servir de pâture aux aigles.... Je m'en rapporte à l'opinion de l'auteur de la *Grandeur et de la décadence du peuple romain*. (*Voy.* JÉSUITE.)

DRAGON.

C'EST un substantif qui sert à désigner bien des choses. Le dragon est un animal fantastique, ayant les griffes du lion, les ailes de l'aigle et la queue du serpent ; la mythologie le consacra à Minerve, comme emblème de la sagesse ; puis à Bacchus comme expression des fureurs de l'ivresse. Il y a le dragon des

Hespérides, le dragon de Colchide et celui de Castalie. L'Orient l'adora ; le christianisme, le moyen âge, la chevalerie, tout le monde s'en servit dans ses légendes, dans ses féeries, dans ses blasons. C'est encore un petit animal de la famille des sauriens ; puis un soldat de grosse cavalerie, portant casque, latte et fusil de munition. Ce dernier s'appela primitivement *drageon*, qui veut dire rejeton ; parce que les dragons étaient, dans leur formation, des modifications de l'infanterie. Ce fut le maréchal de Brissac qui, en 1554, organisa des compagnies d'arquebusiers qu'il habitua à combattre à pied et à cheval ; de là le nom assez burlesque de drageon, qui plus tard devint dragon, et dont la terrible signification fut parfaitement justifiée par la bravoure de ceux qui le portaient dans les batailles. — Mais le plus commun de tous les dragons, c'est le *dragon de vertu....* Toutes les femmes sont des dragons de vertu plus ou moins ; leur cœur porte un casque, leur sévérité brandit un grand sabre, et gare à qui trop s'approche du factionnaire. Une balle va l'arrêter sans crier qui vive !... C'est ordinairement vers la trentième année, que la femme s'engage dans cet austère régiment ; jusque-là elle a servi honorablement dans la cavalerie légère. Elle s'est livrée aux escarmouches, aux petits combats d'avant-garde, et elle s'est étourdiment jetée en tirailleur dans tous les mystérieux fourrés qu'elle a trouvés sur sa route. Aujourd'hui la prudence remplace la témérité ; à trente ans une femme prend son premier chevron, et veut n'agir qu'à coup sûr, sans tirer sa poudre aux moineaux. Elle a remarqué qu'en stratégie le simulacre de la retraite est presque toujours un infaillible moyen d'attirer l'ennemi ; et elle s'est dit : — « Faisons semblant de fuir pour

qu'on nous poursuive. » — *Fugit ad salices.* — Et puis il est de principe de prévenir les délaissements spontanés; une femme doit constamment rompre avant que ses adorateurs ne reculent; et, en amour comme en danse, dès qu'elle touche au mauvais côté, au *verso* de la trentaine, il est de bonne politique qu'elle prévienne qu'elle a renoncé au quadrille.... Si on ne l'invite plus l'honneur est sauf; dans le cas contraire, c'est un triomphe de plus. Les dragons de vertu forment donc un corps d'élite composé d'amazones expérimentées, toutes bardées de fer et d'acier, ayant bec et ongles pour se défendre et attaquer; ce sont de charmants soldats qui se battent bravement lorsqu'on les regarde; en duel, ils sont indomptables; bien fin qui les touche; ils connaissent toutes les ruses de la feinte et de la parade.... Faites retirer les témoins, ils sont si peu féroces, qu'ils vous tendent la main, jettent leur épée, et sont les premiers à vous inviter à vous asseoir sur le gazon. Plus une femme a servi dans les voltigeurs, et plus elle finit par s'engager dans les dragons. C'est, du reste, son meilleur temps; un jour vient où, à quarante ans, elle est forcée, bon gré mal gré, d'endosser la cuirasse pour avoir l'air de se prémunir contre les balles que personne ne songe plus à tirer sur elle; quelques années après, elle se fait dévote; et c'est alors que le dragon passe invalide. Elle panse ses blessures, et on dit, en la voyant passer : — C'était jadis un fier soldat!...

DUC.

On a donné ce nom aristocratique à une espèce de *chouette* qui porte autour des yeux une aigrette de plumes qu'elle peut redresser à volonté; c'est à cette particularité qu'elle doit sans doute d'être anoblie, en commémoration des nobles personnages qui portaient un casque empanaché dans leurs armes. — Ces hommes nobles, comme l'exprime le mot *Dux*, étaient des généraux d'armée qui gagnaient leur titre sur les champs de bataille; déjà, au troisième siècle, sous l'empereur Probus, on rencontre des ducs, qui se continuent sous les Mérowingiens, les Karlowingiens et les Capétiens. C'est donc une très-ancienne institution; depuis, on a conféré légèrement cette distinction à des courtisans qui jamais n'avaient mis flamberge au vent, et dont tous les exploits n'avaient pas dépassé le seuil des antichambres. On alla plus loin : On créa des *grands-ducs* à qui, en vertu de la constitution de leur pays, il était interdit de prendre jamais le commandement d'une bataille; en Espagne, on fit mieux encore : On inventa les *ducs-ducs*, qui étaient de bons et paisibles seigneurs plus occupés d'exploiter leurs mines, que d'aller guerroyer et conduire, — *ducere,* — des soldats à la victoire. Autant la vraie noblesse, légitimement conquise, est honorable, autant celle-ci est ridicule, puisque le mot se rapporte si peu à la chose.... Napoléon Ier comprit mieux la glorieuse étymologie latine de cette dignité toute française, et, quand il créait ducs les Lanne, les Ney, les Suchet et les Soult, c'est qu'il savait que ces guerriers avaient été chercher leur couronne à travers la mitraille de

Montebello, d'Elkinghen, d'Albufera, et sur tous les champs de bataille de la Dalmatie. Son neveu l'a imité; et le nom de Malakoff, aussi bien que celui de Magenta, sont de ceux qu'aucun ennemi de la France ne s'étonnera de voir briller dans le nobiliaire de la patrie. (*Voy.* NOBLE.)

E

ÉCREVISSE.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent en reculons, tournant le dos au port.

LA Fontaine, qui est un de nos plus grands philosophes, a peint dans ces deux vers le crustacé humain à qui le bon sens populaire a décerné le nom d'*écrevisse*. L'homme écrevisse en effet peut bien être un sage; mais sa sagesse consiste à attendre; et, quand le torrent du progrès entraîne tout ce qui est autour de lui, cette immobilité équivaut à la rétrocession. Le monde abonde en écrevisses; elles encombrent les administrations publiques et privées, l'armée et le civil, la cour et la ville; elles font partie de la civilisation, et réussissent parfois à passer pour très-progressives, en rajeunissant des découvertes qui datent d'avant le déluge. En politique, l'écrevisse en est toujours aux us et coutumes de Robert le Fort; en stratégie, aux préceptes de Jules César; en littérature, à la méthode de Guinguené, et en cuisine, à la poule au pot du bon Henry.... Ce sont elles qui préconisent les coches et les diligences, maudissent la vapeur, et

versent des larmes sincères sur la suppression des coucous et des pataches de Sceaux et Romainville; elles qui s'écrient, de leur voix la plus entrecoupée de sanglots : — « Tout allait mieux du temps de nos bons aïeux ! » Ce sont les *Laudatores temporis acti*, dont le poëte romain parlait déjà, il y a près de deux mille ans; elles, comme dit Delille,

Dont le cours rétrograde avance en reculant.

Et ces gens-là sont de bonne foi : Ils gênent bien un peu le jeu des rouages sociaux, où leur immobilité cherche à s'engrener; parfois ils sont écrasés dans le mouvement des machines qu'ils ne comprennent pas, et qu'ils voudraient arrêter; mais ils sont fiers de leur fidélité aux vieux principes, de leur attachement aux bonnes traditions; et, contrairement à leur homonyme qui rougit, quand on l'approche du feu, ils conservent leur impassibilité et leur couleur, même aux flammes du progrès, qui leur lance en vain tous ses rayons les plus brûlants.

ÉCUREUIL.

Buffon aime beaucoup ce petit animal, et il en fait un charmant portrait : L'écureuil n'est qu'à demi sauvage, et par sa gentillesse, sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, il mériterait d'être épargné; il est propre, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; et cette peinture de l'animal convient, en tout point, au jeune homme auquel on a donné ce nom. *Vif comme écureuil* est une expression vulgaire qui peint admira-

blement le caractère et les allures de certains individus toujours en mouvement et qui semblent piqués de la tarentule : Gais, légers, remuants, sans cesse frétillants et vivifiant ce qui les entoure, l'immobilité leur est antipathique, et ils aimeraient mieux tourner sur eux-mêmes que de rester en place. La captivité leur est mortelle, et ce sont eux qui ont prouvé l'impossibilité du régime cellulaire appliqué à l'homme, par une philanthropie mal entendue. L'écureuil, tout vif qu'il est, fait peu de besogne ; il remue énormément, fait beaucoup de chemin ; mais, comme il parcourt toujours le même cercle, il s'aperçoit qu'après avoir fait vingt lieues, il est toujours revenu à son point de départ ; ce qui ne l'empêche pas de recommencer ; car il faut qu'il remue, et remue sans trêve ni repos. Du moins, il ne gêne personne ; car extrêmement adroit, il a le talent de s'agiter sans troubler les autres, et il s'insinue, se glisse, circule et passe à travers la foule, sans jamais heurter qui que ce soit. C'est ce qui le distingue de l'*étourneau*. (*Voy. ce mot.*)

EMPEREUR.

Ce nom a été donné par les naturalistes à divers animaux qui se font remarquer par leur taille ou leurs couleurs : dans l'ornithologie, à une sorte de roitelet dont la tête est couronnée d'une brillante aigrette ; en ichthyologie, au grand espadon ; en entomologie, au papillon tabac d'Espagne ; dans la conchyliologie à certains coquillages ; en erpétologie, au serpent devin. — Chez les hommes, nous n'en connaissons qu'un : *l'Empereur*.... Pour nous, l'empereur, c'est celui dont la merveilleuse histoire étonnera les siècles futurs,

légende de gloire qui se raconte sous le chaume et dans les palais. C'est l'homme qui, suivi de ses légions indomptables, traversa le monde, en vainqueur, et conduisit, au pas de charge, ses braves à l'immortalité. C'est celui qui fit des rois avec des sergents, et des sergents avec les rois, fit trembler et applaudir l'Europe effrayée et enthousiasmée de ses hauts faits; c'est le géant, dont le souffle rasait les capitales; dont la main tordait les canons pour en faire des colonnes triomphales; et qui, par l'éclat de sa vie, mérita que le peuple refusât de jamais croire à sa mort. — Pour ce peuple, l'Empereur, c'est le petit homme vêtu de la redingote grise, du petit chapeau, une main derrière le dos, l'autre braquant une lorgnette sur ses bataillons qui s'entre-choquent. C'est Marengo, Austerlitz, Wagram, Iéna; c'est toute l'histoire poétique de la grande épopée impériale; mais, pour le peuple, comme pour les rois, pour les petits, comme pour les grands, l'Empereur, c'est la gloire, c'est la France reine et dominatrice du monde!

ENDORMEUR.

Nom donné à un oiseau de l'espèce *émouchet* et vulgairement appelé *cresserelle*. Cet oiseau de proie, lorsqu'il aperçoit l'animal qu'il convoite, s'élève à une grande hauteur, plane, et se soutient très-longtemps au même point, par un battement d'aile presque imperceptible. Il fascine ainsi et endort sa victime, et, fondant sur elle avec la rapidité de la foudre, il l'atteint infailliblement. De là, le nom d'*endormeur* sous lequel il est désigné par les ornithologistes. — Mercier a donné à ce mot une acception qu'on ne trouve pas dans le

Dictionnaire de l'Académie : « Le plus grand endormeur, c'est un corps académique. » Ce propos, malignement rapporté par l'auteur du *Dictionnaire national*, ne manque certainement pas de justesse; toutefois, il y a mieux encore ; et, selon nous, voici un exemple des plus concluants, qui vaudra mieux que toutes nos définitions. — Un prêtre est appelé dernièrement dans une maison, pour confesser une vieille femme qui se meurt. On le fait monter jusqu'au sixième étage, il trouve la malade sur un galetas, toute frémissante de fièvre, les yeux cernés de bistre et démesurément ouverts. Pas de délire d'ailleurs. Le prêtre veut lui parler de confession; la vieille femme l'interrompt. — « Pas encore, monsieur le curé.... Nous avons le temps.... Si vous saviez ! vous pourriez encore me faire durer quelques jours, si vous vouliez. — Mais je ne demande pas mieux, ma bonne femme; que faut-il donc faire?...—Ah! monsieur le curé, c'est que c'est bien difficile à dire. — Dites toujours : si cela dépend de moi, c'est accordé. — C'est que c'est si drôle ! Vous ne vous fâcherez pas? — Non, non ! de quoi s'agit-il? — Vous saurez, monsieur le curé, que ma grande souffrance, c'est.... de ne pas dormir. Les drogues, le laudanum, tout ça n'y fait rien. Et cependant, si vous vouliez !... j'ai remarqué une chose qui n'a jamais manqué son effet. — Et laquelle, ma brave femme? — C'est.... (*hésitant*) chaque fois que j'allais à la messe dans votre église.... vous parliez si bien ! avec tant d'onction, que j'en étais comme bercée.... je finissais toujours par m'endormir.... Oh ! si je pouvais y être encore ! — C'est-à-dire, fit le prêtre en souriant, que vous voulez que je prêche, ici, pour vous toute seule ? — Oh ! monsieur le curé, pas longtemps.... rien qu'une petite demi-heure.... Un sermon sur n'importe

quoi. » Le prêtre sourit encore, se recueille un peu, puis se met en devoir de satisfaire la malade; il prononça un sermon, comme s'il l'adressait à deux mille fidèles. Et la malade avait raison; l'effet annoncé ne tarda pas à se produire : au bout de cinq minutes, elle ferme les yeux; au bout d'un quart d'heure, elle dort si profondément, que le digne prêtre peut sortir sans la réveiller.... Il revient le lendemain, il trouve dans la mansarde le médecin qui le félicite de son sermon. C'était le premier sommeil que la malade goûtait depuis six mois. La fièvre avait cessé : elle était sauvée! Tout ceci est historique : c'est le bon curé à qui l'aventure est arrivée qui nous a lui-même, avec une spirituelle humilité, raconté cet effet de son éloquence *in extremis*.... Bien que le monde foisonne d'endormeurs de mille espèces, nous pouvons nous borner à ce spécimen. Après celui-là, on peut tirer l'échelle.

ÉTALON.

> L'Étalon généreux a le port plein d'audace,
> Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce.

Tel est le portrait en raccourci que fait Delille, de ce noble coursier :

> Le sultan vigoureux du sérail hennissant.

On peut en dire autant de l'homme à bonne fortune qui, dans le monde, a mérité qu'on lui appliquât cette glorieuse dénomination; la société est un immense haras où Dieu plaça des étalons privilégiés, qui ont pour mission de vulgariser les types, et de perpétuer les races. Il a dévolu à certains individus le désir qui

décuple les forces, et l'audace qui sait en user; ces natures d'élite sont la terreur des maris hongres, et la consolation des épouses bréhaignes; ils sont constants sans être fidèles, ils s'attachent sans aimer, donnent tout avec profusion excepté leur cœur, et s'arrangent de façon à suffire à toutes les exigences. Ces Hercules de Paphos, — comme disait Campistron, — accomplissent, chaque jour, des tours de force dont l'antiquité serait jalouse; on en a vu mener de front quatre intrigues fort coûteuses à nourrir, et s'en tirer à leur satisfaction. Saint-Simon dit, en parlant de Lauzun: « Il était né pour être étalon; mais il fut châtré par le sentiment. » Les hommes dont nous esquissons la glorieuse monographie, n'ont point à redouter cet accident : tout, chez eux, est positif, et, dans leur pratique, la métaphysique de l'âme ne nuira jamais à la logique des sens. A Paris, comme en province, chaque société a son étalon; regardez bien autour de vous, vous découvrirez bien vite celui qui a conquis ce titre, et vous vous écrierez : « C'est ma foi vrai !... je n'y avais jamais fait attention. » Tâchez que ce ne soit pas trop tard, et que la naturelle perspicacité de votre femme ne vous ait pas devancé dans cette importante découverte. Au village, l'étalon prend le nom de Coq; nous avons traité cet intéressant bipède à son endroit, et nous y renvoyons le lecteur, ou la lectrice. — La politique s'est souvent appuyée sur la théorie de l'étalon, et elle a eu raison. La maison princière de Cobourg doit sa splendeur au grand principe de la génésie sociale ; c'est d'elle que sortent toute les races pures qui alimentent les cours régnantes; et, comme une source, dont la fécondité est intarissable, elle va verser au loin son sang généreux dans les veines de toutes les reines qui de-

mandent à régénérer leur postérité.... L'Angleterre s'en trouve bien, et elle s'applaudit d'avoir appliqué à l'homme le système de croisement qui lui réussit constamment avec sa belle race chevaline. En France nous avons négligé l'emploi de ce puissant auxiliaire de la politique, et l'histoire prouve que nous avons eu tort. La maison de Bourbon, comme celle des Mérovingiens et des Carlovingiens, est précisément tombée parce que ses alliances ont été constamment directes : si les Capets eussent croisé les races, ils régneraient encore;... ce qui prouve l'utilité de l'étalon.

ÉTOURNEAU.

Comme l'oiseau dont il porte le nom, l'homme qu'on appelle *étourneau* est léger, inconsidéré, distrait et quelque peu vaniteux ; il va comme une corneille qui abat des noix, et ne calcule ni ne mesure aucune de ses actions ; il se jette à travers les discussions les plus sérieuses, sans s'inquiéter du trouble qu'il y peut apporter, et il imite en cela les sansonnets qui se précipitent par bandes sur les cerisiers, dont ils cassent les branches en en écrasant les fruits. Dans toute affaire où il s'agit de prendre une détermination et de porter un jugement, vous pouvez être sûr que l'étourneau fera précisément le contraire de ce que commande la logique et le bon sens ; c'est un étourdi qui vous rencontre le lendemain de la mort de votre femme, et qui vous invite à l'amener au bal qu'il donne la semaine suivante. En tout il agit en *hurluberlu*, suivant l'expression pittoresque de Mme de Sévigné ; il peut faire beaucoup de mal sans le vouloir et sans le savoir ; et qui dit *étourneau*, dit bon enfant. — Nous

avons ajouté qu'il était vaniteux; d'autres affirment qu'il est de plus incapable, tout en se croyant très-fort; c'est dans ce sens que Grimm écrivait : « La musique de cette pièce est d'un petit étourneau de douze ans. » Seulement, le critique du dix-huitième siècle appliquait mal son appellation; car l'étourneau était un rossignol : il se nommait Wolfgang Mozart.

EURIDICE.

C'est le seul papillon qui vole la nuit comme le jour; et la seule femme que son mari ait été chercher aux enfers. — Une jeune mariée devant qui je lis cette monographie, m'objecte que cela est d'autant plus vrai qu'il n'y a pas d'enfer et que partout où l'on va la chercher, c'est le paradis.... Dame !... je m'en rapporte au lecteur.

ÉVÊQUE.

C'est un oiseau assez commun à Cayenne, à la Louisiane et dans la Guyane, dont les ailes forment une espèce de chape violette : son chant se distingue par la persistance de sa durée, et il est constaté qu'il dure une demi-minute sans que l'oiseau reprenne sa respiration. Les créoles le nomment aussi *bluet* à cause de la couleur qui domine dans les pennes de son dos. — Nos évêques n'ont rien de commun avec le tangara d'Amérique, si ce n'est la couleur de leurs vêtements; ce sont, comme l'indique leur nom, Ἐπίσκοπος, les surveillants du bas clergé diocésain, et ils étendent leur contrôle absolu sur tout ce qui concerne la discipline ecclésiastique et l'exercice du culte. Ils sont les

principaux ministres d'une religion dont le premier principe est l'humilité ; on les choisit parmi les plus éloquents, et la plupart nous ont laissé d'admirables discours sur le mépris des richesses et la vanité des choses du monde ; presque tous leurs sermons roulent sur l'inutilité des grandeurs humaines et sur le danger des honneurs terrestres; ils prêchent l'égalité et se proclament les successeurs des douze pauvres pêcheurs qui furent les disciples d'un Dieu né dans une étable, et dont la monture était un âne.... Ils habitent le plus somptueux palais de leur province, ont équipage et laquais, sont décorés de plusieurs ordres, aspirent au cardinalat, et se font appeler monseigneur.... On n'est pas parfait!

F

FAUVETTE.

La fauvette peut avoir beaucoup de talent, mais elle a peu de génie ; sa voix, fort agréable, est plutôt un ramage qu'un chant, et elle est au rossignol ce que l'idylle est à l'ode. L'équité du public parisien a merveilleusement compris cette nuânce délicate, et lorsque nos dilettanti ont voulu rendre hommage à une chanteuse gracieuse, mais d'un ordre secondaire, ils l'ont surnommée *fauvette*. C'est un nom qui est resté à beaucoup de nos charmantes artistes, et qui, presque toujours, a été bien appliqué. La fauvette, comme son homonyme, saute et gazouille le long des haies d'aubépine, sur les charmilles des petits jardins et dans les

humbles buissons de nos potagers; c'est-à-dire qu'elle se borne à briller dans les concerts, dans les salons et sur les petits théâtres de société; elle chante dans les matinées à bénéfice, et se fait applaudir en faisant le bien.... Mais hélas! la plupart des fauvettes ambitionnent les bruyants succès du rossignol; alors elles se lancent dans la forêt, se perchent sur les plus hauts chênes, abordent la roulade et les rudes difficultés de l'art; elles s'y brisent la voix, et souvent s'y brisent les ailes; leur chant, si gracieux sur la lisière des bois, n'a plus l'ampleur nécessaire pour s'harmoniser avec les larges espaces qui l'environnent; l'écho ne redit qu'imparfaitement leurs molles fioritures, et elles y perdent le peu de gosier et de talent qu'elles devaient à la nature. — N'est-ce pas l'image de ces artistes ambitieux qui, rêvant des gloires impossibles, quittent le milieu modeste où brillait leur gracieuse médiocrité, et vont affronter les périls d'une grande scène? L'Opéra est l'unique but de leurs impuissants efforts : ils y arrivent, ils tombent, ils se croient des Duprez ou des Malibrans : ce sont des fauvettes qui voulaient s'appeler rossignols. (*Voy. ce mot.*)

FÉROCE.

Q'ENTEND-ON par *bête féroce?* Le tigre et le léopard le sont-ils plus que le lièvre? Si les premiers ont faim, ils se jettent sur l'homme; le second, dans le même cas, se jette sur le trèfle et la luzerne. Vous me direz qu'une touffe d'herbe n'est pas un homme?... C'est juste! Mais croyez qu'elle tient tout autant que lui à son existence. Une mésange avale quelques milliers de moucherons dans sa journée; le loup croque la bre-

bis, c'est vrai; mais le moucheron suce le sang d'un bœuf, et le mouton croque tous les bourgeons des fleurs. Faites-moi le plaisir de me dire quel est le plus féroce, du sanglier qui découd le chien qui l'attaque, ou du chien qui pille le sanglier qui ne lui dit rien?... Je trouve très-plaisant le philosophe déblatérant contre la férocité du lion qui croque un chevreuil, n'ayant pas autre chose à se mettre sous la dent; d'autant plus plaisant, que ce même zoophile qui fait de si beaux discours sur la tyrannie des lions sanguinaires, prend, tous les automnes, son fusil Lefaucheux, va courre le cerf et le chevreuil dont il suce les côtelettes, avale les filets et dévore les cuissots, quand il a dix autres mets sur la table. Tous les jours vous entendez un brave bourgeois maudire la féroce insatiabilité d'une fouine ou d'un putois qui mangent tous les lapins de sa garenne; et il ajoute toujours: — « Enfin, mossieur! à peine si je puis tuer mes trois ou quatre lapereaux tous les matins! » M. de Grammont, qui du reste est un fort estimable homme, a fait décréter une loi protectrice des animaux. C'est très-bien! Mais j'ai eu l'honneur de dîner plusieurs fois chez lui, je vous jure qu'il n'y a pas de table où l'on voie plus d'animaux tués, troussés, torturés que sur la sienne. Son cuisinier y met d'excellentes sauces : c'est une circonstance atténuante.

Qu'inférez-vous de là?... — Mon Dieu! une chose bien simple : c'est que tous les animaux sont féroces, depuis le premier jusqu'au dernier; mais que celui qui l'est le plus.... c'est l'homme. (*Voy.* Hirondelle.)

FILOU.

C'est un poisson assez commun dans la mer des Indes, qui, incapable de trouver sa nourriture lui-même, se met à la piste des gros cétacés, les suit, et va leur ravir leur proie jusque dans l'intérieur de la gueule. Il se sauve, et il est rare qu'on le rattrape deux fois dans les mêmes parages. — Chez nous, le *filou*, tout en agissant dans le même but, emploie des moyens plus variés : ce n'est pas un voleur en grand, et s'il se proclame incapable de vous escroquer cent mille francs, c'est que son génie ne lui inspire que le moyen de vous escamoter quelques pièces de cent sous. Avez-vous un compte à régler avec lui? Il saura gonfler son mémoire, et si vous ne prenez soin de le faire acquitter, vous êtes certain de le payer deux fois. Parie-t-il à l'écarté ? Il y aura inévitablement une erreur dans le payement des cartes. Tient-il le jeu? Ayez pour assuré qu'il retourne le roi, quatre fois sur cinq, avec dame et valet en main. Si vous êtes son voisin, gare aux fruits de votre verger et aux œufs de votre basse-cour; s'il entre chez vous, malheur, — non pas à votre caisse, il ne va pas encore jusqu'à l'effraction ; — mais malheur aux quelques objets précieux ou aux petites pièces de monnaie qui se promènent, en sentinelles perdues, en dehors de la place forte. En affaires, il est finassier, malin et friponneau, tout en protestant de sa probité et de son désintéressement, et il vous fera toujours recourir aux actes sous seing privé, pour vous éviter les frais du notaire, qui est sa bête noire. Voilà le filou honnête : celui qui, sans cesser d'être homme du monde, écornifle prudemment le code pénal

et se trouve souvent invité aux soirées du procureur impérial. Il est une autre classe, composée de gaillards adroits, subtils et audacieux, qui ont fait une étude spéciale de leur art. Ceux-là ont élargi le théâtre de leurs exploits : les trottoirs, les lieux publics, l'église catholique, le temple protestant, l'opéra, les bals de l'hôtel de ville, aussi bien que le quadrille de la guinguette, tout offre à leur ardeur un élément, dont ils savent profiter avec un merveilleux empressement. Ils exploitent Paris et la banlieue, font le billet de banque et le mouchoir, escamotent une voiture chargée de foin, y compris ses quatre chevaux, avec la même grâce qu'ils mettent à enlever une montre plate de Bréguet; vous demandent une prise de tabac pour savoir si votre boite est doublée d'or, et vous enlèvent vos lunettes de dessus le nez, sans que vous vous en aperceviez, pourvu toutefois qu'elles soient d'un métal qui légitime les audaces de leur talent. Paris n'a de rivaux en ce genre qu'à Londres, où les *pick-pockets* ont élevé l'art à de grandes hauteurs; mais à Paris comme à Londres, le filou, qui a fait de fortes études préparatoires, ne tarde pas à ambitionner de plus sérieuses destinées; il arrive inévitablement au grade supérieur de voleur, et il n'est pas rare qu'après avoir longtemps évité la passagère villégiature de la Roquette ou de la Conciergerie, il aille finir ses jours dans la retraite de Toulon ou de Brest.... quand la spécialité de ses faits ne lui accorde pas le triomphe de la barrière Saint-Jacques. Dans tous les cas, il meurt toujours innocent, lègue son âme à Dieu et sa pipe au porte-clefs de la prison.

FLAMAND.

Bescherelle dit, avec la plus grande justesse, que c'est à tort qu'on écrit ainsi ce mot. Nos anciens naturalistes, selon Buffon, prononçaient *flambant* ou *flammant*; et, d'un oiseau couleur de feu ou de flamme, on fit un oiseau de Flandre; on lui supposa même des rapports avec les habitants de ces contrées où il n'a jamais paru, et où il périrait très-probablement, habitué qu'il est aux contrées méridionales. Du reste, il nous est impossible de trouver le moindre point de comparaison entre cet oiseau brillant, vif et gracieux.... et le peuple le plus froid et le moins léger de notre Europe. Il n'y a aucune analogie possible entre flamme et flamand, entre la glace et le feu, soit dit sans offenser l'honnête nation qui est le type de la raison et du bon sens.

FOSSILE.

Les couches intérieures de la terre sont peuplées d'animaux fossiles, dont les débris pétrifiés gardent l'éternelle immobilité des corps inertes; tandis qu'autour d'eux tout fermente, germe et s'agite, les fossiles, fidèles à la place que la mort leur a assignée depuis le déluge, attendent la fin du monde dans l'imperturbabilité de leur sommeil. — A tort ou à raison, l'on a donné leur nom à ces pacifiques mortels dont les idées littéraires sont toujours restées en arrière de tout progrès nouveau, et dont les ouvrages surannés ont vieilli par le fond et par la forme. — Le *fossile* est très-commun en France; ce n'est pas nécessairement

un vieillard antédiluvien, et beaucoup d'hommes jeunes encore peuvent, à bon droit, être classés dans cette antique catégorie. Jeunes et vieux se reconnaissent facilement à certains signes qui frappent tout d'abord : c'est une sorte d'idiome particulier à l'espèce, et qui, visant à la clarté, devient presque toujours inintelligible; en poésie, par exemple, ils parlent généralement par charades et logogriphes; il faudrait, — et on l'a fait, — un dictionnaire explicatif, pour traduire leurs phrases en langue vulgaire; ainsi, comme dit de la Bédollière avec autant d'esprit que de justesse, ils emploient le langage des dieux; c'est-à-dire un pathos incompréhensible aux simples mortels.... Ils appellent le télescope : *de Cassini le tube observateur;* la flûte : *l'harmonieux roseau;* le mûrier : *l'arbre de Thisbé;* un médecin : *l'enfant de Chiron;* un fusil : *le tube enflammé;* une baïonnette : *le glaive de Bayonne;* un tambour : *une caisse d'airain couverte en peau d'onagre;* un hippopotame : *des rivages du Nil le coursier amphibie;* etc., etc. Quelque fervent catholique que soit le fossile, parlez-lui du Père éternel, il vous répondra Jupiter, et pour lui, le paradis n'est rien autre chose que *les champs élyséens.* Il est de mœurs très-pures, et il n'écrit jamais deux strophes sans invoquer la Vénus aphrodite, et les Muses, qu'il a l'audace d'appeler tout crûment les neuf pucelles et les amantes d'Apollon. Les nymphes, les dryades, les faunes et les satyres jouent des rôles incroyables dans ses idylles, et on est forcé d'expurger ses éditions-princeps avant de les remettre entre les mains de la jeunesse. On ne l'a pas fait avec tant de soin, qu'il n'y reste quelque chose, et c'est à ce candide cynisme du style et de la pensée, qu'il faut attribuer la précoce corruption de la nouvelle génération française.

L'illustre Cuvier, avec un simple os de fossile, recomposait des corps entiers de mastodontes antédiluviens; il lui suffisait d'une seule indication, pour qu'il jugeât par induction ; nous n'avons pas le même travail à faire, et l'histoire morale est moins compliquée que l'histoire naturelle. Prenez-moi un fossile d'aujourd'hui et un fossile de 1262, je vous défie d'y trouver la plus légère différence : tous se ressemblent et ne font qu'un; depuis six cents ans, leur langage, leurs systèmes et leur méthode sont restés les mêmes; on dirait qu'en les créant, Dieu, — que dis-je !... Jupiter, — les a mis en cruche dans la même.... amphore (*Voy.* ÉCREVISSE.)

FOSSOYEUR.

On a donné ce vilain nom à un coléoptère, du genre nécrophore, qui a l'habitude de creuser la terre pour ensevelir les corps des petits animaux dans lesquels sa femelle vient déposer ses œufs. Cet animal est très-bon père de famille ; il se montre fort attaché à sa compagne, et les entomologistes ont remarqué qu'il buvait beaucoup ; aussi le trouve-t-on particulièrement au bord des ruisseaux. — Chez l'homme, il y a aussi un genre de nécrophores qui porte le même vilain nom : il est très-reconnaissable à la tristesse de son lugubre vêtement ; sans cesse de noir habillé, portant crêpe au chapeau, crêpe au bras et crêpe à son bâton, il ne quitte le deuil que pour se mettre au lit; et encore, on va jusqu'à dire que son vêtement indispensable a contracté le deuil, par frottement. Quand il se marie, il endosse la casaque noire de première classe, et, le soir, à la Courtille, il y a grand bal de croque-morts,

comme il y avait jadis la danse macabre. Car le fossoyeur n'est pas seulement creuseur de fosses, comme l'indique son radical; il est encore et surtout porteur de morts, — nécrophore, — et employé des pompes funèbres; tantôt cocher de corbillard, tantôt piéton pour enlever les petits cercueils d'enfant sous le bras, il varie ses fonctions bigarrées; un jour appariteur, le lendemain tapissier, pour accrocher le drap noir à la porte mortuaire; ici, ensevelisseur; là, déterreur pour les exhumations; car il enterre et déterre, c'est là le cumul du métier. Vous me direz : « Voilà une horrible condition! et l'homme qui vit ainsi dans le perpétuel contact de la mort doit avoir une triste existence!... » Et c'est ce qui vous trompe : l'administration des pompes funèbres est connue, dans tout Paris, pour la joviale gaiété de ses employés. Habitude ou philosophie, toujours est-il que pas un d'eux n'est triste, et que dans leurs fréquentes réunions aux barrières, où ils se livrent à de copieuses libations, entre deux morts, on les voit toujours d'une bruyante folichonnerie, et cultivant le calembour autant que la bouteille. Le croque-mort (ou fossoyeur) est né buveur comme le coléoptère son homonyme; seulement, son limpide ruisseau est une canette, et son eau cristalline est le petit bleu à six. Il boit avant d'aller chercher son *colis* (c'est le terme de l'art); il boit après l'avoir *quittancé* (autre terme de l'art); et il n'est pas rare que, lorsqu'il a un long trajet à parcourir, il boive pendant son *quart* (troisième terme d'usage). A cet effet, il y a, dans tout corbillard, et juste sous les draperies du cercueil, une poche secrète où il dépose sa bouteille d'eau-de-vie, qu'il appelle *eau-de-mort :* il aime le calembour, nous l'avons dit. Comme il tient la tête du cortége, il lui est

facile de se baisser, d'atteindre le flacon et de se réconforter, de temps en temps, sans que ceux qui suivent s'en aperçoivent.... D'ailleurs, on pleure par derrière; on ne peut pas voir.... Si vous vous amusez, — *amusez* est joli ! — à suivre et à observer un cocher conduisant un corbillard au cimetière, vous ne tarderez pas à l'entendre murmurer quelque chose de vague, qui se change bientôt en fredonnement, puis en chansonnette toujours joyeuse, convenablement chantée en sourdine. Il peut s'oublier parfois, et, un jour que j'accompagnais un député à sa dernière tribune, je fus agréablement surpris par une voix sonore qui chantait *le Dieu des bonnes gens* de Béranger : c'était le croque-mort, assis sur son siége, et qui se croyait à la barrière à faire un repas *de corps* (toujours calembour de ces messieurs). C'est à ces festins que, suivant leur dire, il se fait une grande consommation de *bière;* on y fait des *crêpes* et on n'y mange de pain qu'en *couronne.* Leurs profits sont en raison directe des funérailles; aussi leur chanson, — car il y a la chanson des croque-morts, — dit-elle :

Plus on meurt, et mieux nous vivons! (*bis*).
Et flon, flon, flon!
Enterrons, (*ter*)
Compagnons!

Pour eux, la morte-saison est celle où il n'y a pas beaucoup de décès; et un fossoyeur à qui je demandais s'il était content de son métier, me répondit : « Les affaires vont cahin caha, monsieur ; en ce moment, *le mort ne donne pas.* » Voulant, en ma qualité de vivant, réparer *l'injustice* des morts, je lui donnai quelque argent; il me remercia avec effusion et me dit : « Je désire

que vous ayez besoin de moi, je ne vous ferai pas faux-bond. »

Et il alla boire l'argent ; il appelle cela : *enterrer* les soucis. Le directeur général des pompes funèbres est un de nos plus joyeux vaudevillistes : il se nomme Wafflard... *Eh ! flon, flon, flon ! enterrons, compagnons!* Cet anacréontique général des fossoyeurs faillit se voir enlevé à ses bucoliques fonctions le jour de la dernière adjudication du privilége d'enterrer les morts de Paris pendant onze années, à partir du 1er janvier 1860. Il avait deux concurrents : l'un, M. Ferdinand Langlé, homme de lettres, *ancien directeur de théâtre;* l'autre, M. Alexis Godillot, le célèbre entrepreneur DE FÊTES ET RÉJOUISSANCES de la capitale.... Si ce n'est pas drôle, je veux.... qu'on m'enterre ! — *Eh! flon, flon, flon!* (BIS.)

FOU.

L'OISEAU qu'on nomme ainsi est un palmipède qui se trouve aux Antilles; il est de la famille des podoptères, a l'habitude de se poser près des habitations, où il se laisse prendre sans défiance à la main, ce qui prouve qu'il ne fait pas, sur la liberté, le même raisonnement que les autres oiseaux. — Chez les hommes, le Fou est un individu qui, dit-on, voit les choses autrement que les autres; mais je me demande si ce ne sont pas les autres qui les voient autrement que lui?... A bien considérer, rien ne prouve que les fous soient fous, dans le sens que nous donnons au mot; et il se peut très-bien que ce soient vraiment eux qui méritent le nom de sages. Condillac est de mon avis : n'a-t-il pas dit que le seul moyen de prouver le vrai résidait dans le *consentement des hommes*, basé sur le *oui* ou le

non du plus grand nombre?... Or, le poëte l'a dit, il y longtemps :

Les fous, depuis Adam, sont en majorité ;

Donc leur raisonnement a pour lui la majorité, et qu'il faut les proclamer sages, à moins de renverser le système du suffrage universel.

FOUINE.

MAMMIFÈRE de la famille des martres; c'est un animal très-sanguinaire qui s'introduit furtivement, la nuit, dans les poulaillers et les pigeonniers, pour y sucer le sang de ses victimes. On applique son nom à la femme curieuse et méchante qui va furetant dans tous les intérieurs de ménage, et déchire la réputation d'autrui. Elle a tous les défauts du furet, en y ajoutant ses propres vices : le premier ne fait que de petites médisances ; elle se livre à la calomnie en grand. La fouine est généralement une dévote, vieille et laide, à qui son confesseur refuse fréquemment l'absolution ; elle déchire son curé, va en pèlerinage, et a plus peur du diable que du bon Dieu. (*Voy.* FURET.)

FRELON.

VOLTAIRE a dit :

Que de frelons vont piller les abeilles !

Le frelon est un individu qui, possédant encore plume et papier, a tout ce qu'il faut pour écrire ; mais n'a pu trouver chez son fournisseur deux petits acces-

soires qu'on regarde parfois comme utiles à l'écrivain; à savoir : les connaissances nécessaires pour traiter un sujet, et le style indispensable pour habiller ses idées. Cet obstacle n'arrête jamais le frelon : il sait où sont les bonnes ruches, et n'ignore pas que Virgile a dit :

Sic vos, non vobis, mellificatis apes.

« Abeilles, ce n'est pas toujours pour vous que vous faites votre miel. » Et alors, sans retard comme sans vergogne, il pille, pille et pille toujours, s'approprie le travail des autres, et finit par se persuader que tout ce qu'il a volé est son propre ouvrage.

Il y a des frelons fort habiles en ce genre de filouterie, et beaucoup finissent par acquérir la réputation de grands travailleurs. — Lorsque par hasard ils se voient découverts, ils jettent hardiment le masque, et s'intitulent *compilateurs;* c'est un genre de frelon qui n'a que l'impudence de plus que les autres, et qui parfois obtient de notables succès : on en a vu qui parvenaient dans la grande ruche académique, et qui y passaient pour de véritables abeilles. Les arts ont leurs frelons comme la littérature : un peintre a une vierge à mettre dans son tableau; il copie une tête de Raphaël, un buste de Murillo, des mains de Léonard de Vinci et des draperies du Titien; il amalgame tout cela, signe son œuvre, et passe à la postérité quand il devrait passer à la police correctionnelle. Du reste, parmi tous ceux qui manient le pinceau, le burin, la plume ou le ciseau, pas un n'a résisté à la propension de l'imitation, plus ou moins : les chefs d'école sont des reines-abeilles qui dressent des frelons au grand art du plagiat; ils indiquent où sont les ruches qu'il

faut piller ; et la preuve, c'est que tous les élèves d'un maître ont la même manière, qui n'est autre chose que l'habitude de copier et d'imiter les mêmes modèles. (*Voy.* GEAI.)

FURET.

Le furet est un petit mammifère du genre des martres, qui a une grande aptitude à aller débusquer les lapins dans leurs terriers. Quels que soient les obstacles, il saura les vaincre et découvrir le gibier qui rarement échappe à la persistance de ses patientes investigations.... Il y avait là trop de ressemblance avec l'homme habile et astucieux qui s'enquiert de tout, est à la piste de toutes les nouvelles et passe sa vie à éventer les secrets, pour qu'on ne s'empressât pas de lui donner un sobriquet si bien fait pour lui. Le *furet* humain est plus répandu qu'on ne pense ; Paris en nourrit beaucoup, mais rendons justice à qui de droit : c'est la province qui a le privilége de l'espèce. Le furet est ordinairement un marchand retiré qui, sevré des coutumières occupations de son commerce, a commencé par bâiller longtemps sur le pas de sa porte solitaire ; il y serait certainement mort d'ennui, si le Dieu des bourgeois ne lui eût inspiré la salutaire pensée d'utiliser les moments perdus. A compter de ce bienheureux instant, il s'est mis en campagne, a sondé les terriers de la petite ville, a fureté dans les ménages, fourragé dans les intérieurs, et en a fait sortir une foule de lapins, sous forme de cancans, de médisances, et même de calomnies. La calomnie est le gros gibier des garennes, et le furet chasse aussi le renard. Du moment qu'il est entré dans le champ des commé-

rages, le bourgeois de petite ville a cessé de maudire la monotonie de son existence retraitée : sa vie a un but, il le poursuit et il sait toujours l'atteindre. Aussi, voyez-le, dès la pointe du jour, commencer l'exercice de ses fonctions sur lui-même : — *in anima vili.* — Il visite tous les coins de sa demeure, inspecte le sable de son jardin, les treillis de ses espaliers, les espagnolettes de ses fenêtres, et jusqu'à la muselière de son chien ; car il ne détesterait pas un cancan déniché dans son propre domicile ; et un amant de sa caisse ou de sa femme, pourvu qu'il n'eût pas trop dévalisé, serait matière à bien des commentaires réjouissants. Il inspecte sa cuisine, soulève les couvercles de casseroles, goûte les sauces et renverse le pot au feu ; car, de furet à tâtillon, il n'y a qu'un saut (ne pas imprimer *sot*). Cela fait, il se glisse en ville, le long des murs, lève le nez discrètement vers les persiennes qui s'entr'ouvrent ; les baisse en même temps sur les soupiraux de cave qui peuvent recéler un mystère, sonde les portes cochères, interroge adroitement les bonnes qui vont à la provision, cause avec les laitières, se lie avec le perruquier qui va raser ses pratiques, s'arrête chez l'aubergiste, où il consulte le registre des arrivées et des départs, et apprend ainsi tout ce qui se dit, se fait et se pense dans son endroit ; pas une nouvelle ne lui échappe : quand il n'y en a pas, il en fait. Il ne se donne pas un dîner chez le sous-préfet ou chez le maire, dont il ne puisse d'avance tracer le menu exact ; pas un mariage ne se conclut sans qu'il connaisse la dot et le contrat, les défauts et qualités des conjoints ; pas une mort n'arrive, sans qu'il sache au juste le montant de la fortune que le défunt laisse à chacun de ses héritiers. Il pousse l'appréciation en pareille ma-

tière, jusqu'aux centimes. Tel est le furet : sa vie est heureuse, parce qu'elle est active; elle a d'autant plus de charmes pour lui que, tandis qu'il explore les régions extérieures, il ne s'aperçoit pas que son propre terrier est exploité par d'autres, et qu'à force de surveiller les ménages qui l'entourent, il n'a laissé d'entrée vraiment libre que dans le sien. Le furet, — qui est toujours marié, — chasse tous les lapins, excepté ceux qui viennent au gagnage dans son domicile. C'est presque toujours un coucou à poil.

G

GEAI.

Le geai, oiseau de la famille des coraces, se trouve dans presque toutes les contrées du globe ; il apprend facilement à prononcer des discours qu'il ne comprend pas ; il dérobe tout ce qui lui tombe sous la patte, et la Fontaine, bonhomme incapable de calomnie, l'accuse hautement de voler les vieux habits et les vieux galons, dont il aime à se parer :

> Un paon muait... Un geai prit son plumage.

et il ajoute ce que j'allais dire moi-même :

> Il est assez de geais à deux pieds comme lui
> Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui.

Le monde, en effet, est plein de geais qui se parent impudemment des plumes du paon ; la littérature et les arts sont les bocages où ils se plaisent le mieux ; car, là, il y a ample moisson à récolter, sans se donner

trop de peine. Il en est qui réussissent à si bien se déguiser, qu'ils finissent par passer pour de véritables oiseaux de Junon, et Lesage compare, dit Bescherelle, les plagiaires qui taisent le nom de ceux qu'ils ont pillés, aux voleurs qui, pour vendre impunément une vaisselle qu'ils ont dérobée, en effacent les armoiries.... Un des geais les plus célèbres est Améric-Vespuce, qui donna son nom à un monde que Colomb avait découvert bien avant lui. — Héron d'Alexandrie, qui inventa la force motrice de la vapeur cent-vingt ans avant notre ère; les Chinois, qui se servaient de la poudre à canon bien avant que le quadrisaïeul de Schwartz fût né; les Vénitiens, qui se dirigeaient à travers la mer Rouge au moyen de la boussole, plus d'un siècle avant Flavio de Gioja; les Grecs de Périclès, qui allumaient leurs lampes deux mille ans avant M. Quinquet.... Tous ces gens-là ont été déplumés par les geais qui se sont carrés dans la défroque d'autrui; c'est pour eux que Virgile a scandé ses : — « *Sic vos non vobis!* » Et tant qu'il y aura des paons, il se trouvera des geais pour profiter de leur mue. Il en est qui ramassent les plumes sans discernement, et qui s'affublent de la défroque râpée des plus piètres auteurs; Lanos dit, en parlant de ce genre de plagiaire maladroit :

> Ce n'est qu'un geai qui fait la roue,
> Paré des plumes d'un dindon.

On trouve, dans le Code romain, un article condamnant au fouet tout citoyen qui vendait l'esclave d'autrui comme chose lui appartenant; c'est même du mot *plaga* (plaie résultant d'un coup), qu'on a fait celui de *plagiaire* mis à la mode par le poëte Martial....

---

serait à désirer qu'une loi française infligeât le
uet du Code pénal à tout individu convaincu d'avoir
olé les œuvres intellectuelles, qui sont les esclaves de
ı pensée et du génie des autres. Que de paons alors
edeviendraient geais ! Que de geais seraient déplumés!

GÉANT.

QUAND je vous aurai dit que les ornithologistes appellent ainsi un oiseau *coureur*, et que les naturalistes ont nommé de même un *crustacé bran-hiopode*, vous n'en saurez guère plus qu'auparavant. a science a des mots qui égarent, et il n'y a aucun apport entre ces géants et ceux de l'antiquité ou des emps modernes. Notre affaire à nous, c'est le côté nthropologique. Voyons ce qu'il nous donne. — Ce ont les légendes, plutôt que l'histoire, qui nous aprennent l'existence des géants : elles parlent d'hommes d'une taille démesurée; Polyphème avait la tête ans les nuages; Ferragus mesurait douze coudées, est-à-dire dix-huit pieds de haut ; et Goliath, plus odéré, ne comptait que neuf pieds quatre pouces, ncienne mesure. Le type des géants, dit Denne-Bar, st Gargantua : ses proportions sont appréciables, ar, lorsqu'il prenait un bain de pieds, — et c'était rdinairement dans la Seine, — il s'asseyait sur une es tours de Notre-Dame !... C'est une jolie taille !... n 1613, on montrait à Paris des os monstrueux, qui urent ensuite promenés en Flandre et en Angleterre, omme étant les restes du géant Teutobocus dont parle 'histoire romaine, et il se trouva que c'étaient.... des s d'éléphant. La fourberie n'était pas neuve, car Suétone rapporte que, sous Auguste, on montrait des

ossements de grands animaux, comme ayant appartenu aux squelettes des géants antédiluviens. — Aujourd'hui, ce ne sont plus des os qu'on nous montre, ce sont les géants eux-mêmes, et il ne faut pas avoir dix centimes, — deux sous ! — dans sa poche, pour se priver d'un aussi intéressant spectacle. Le boulevard du Temple regorge de Briarées et de Cyclopes; la foire de Saint-Germain est peuplée de Titans, et, pour peu que vous poussiez au café Mulhouse, vous jouirez de la vue d'un Patagon, qui fait passer les tambours-majors de la garde sous son bras tendu horizontalement. J'en ai fait l'expérience,... et j'ai cinq pieds dix pouces.... hélas !... — seulement, la seconde fois que j'allai rendre visite à ce colosse, dont la taille consolait la mienne, je remarquai qu'il était baissé d'au moins de deux pouces ; je lui en fis l'observation, au Patagon qui, jusque-là, ne parlait que par rugissements magellaniques; il s'oublia sans doute, car il me répondit : — « C'est rapport à mes bottes neuves, qu'a pas les les talons précédents !.. » Tout compte fait, bottes et chapeau retirés, mon géant n'était guère plus grand que votre serviteur, et je l'en félicitai sincèrement. — En résumé, y eut-il et y a-t-il des géants ?... Je ne crois pas. On ne cite aucune *géante*, mais le bon Dieu est trop juste pour créer des orchestres où il n'y aurait que des ophicléïdes et des contre-basses.

GIRAFE.

L'HEUREUX temps que celui où tout Paris, — que dis-je? toute la France, — oubliait ses préoccupations politiques et commerciales, pour reporter l'intérêt public sur un simple quadrupède arrivé d'A-

frique !... A l'annonce de son apparition à la frontière, le peuple tout entier s'émut ; une nation, — la plus spirituelle de l'Univers, — n'eut plus qu'une pensée : la girafe !... qu'un but : voir la girafe !... et, le jour où cet animal parut à la barrière avec son long cou, sa longue tête et ses longues jambes, ce jour-là fut une fête patriotique, à laquelle prirent part toutes les opinions et tous les partis, unis dans un seul et même bonheur : le bonheur de posséder une girafe !... Ceci est de l'histoire, et, sans être profond politique, on peut affirmer que l'exhibition de ce curieux ruminant prolongea, de quelques années, la durée d'une monarchie qui déjà chancelait sur sa base. — Et voyez le néant des grandeurs humaines !... le nom de cet animal qui fut chanté par les poëtes, ce nom qui fut appliqué à tout : aux modes, aux enseignes de boutique, aux pièces de théâtres et à mille autres choses fort honorées de s'en parer ; ce nom devint, plus tard, une injure. — « *Voyez cette girafe ! oh ! quelle girafe !* » fureur des locutions vulgairement employées pour désigner une femme grande, maigre, et de mauvaise façon ; et nous sommes forcé d'ajouter que, cette fois comme toujours, le malicieux bon sens public frappa juste, et appliqua merveilleusement sa burlesque comparaison. La girafe, en effet, est cette femme sans grâce, sans goût, juchée sur des jambes en échasses, et portant sur sa longue physionomie le cachet d'une innocence qui ressemble à la bêtise ; sa toilette est mal entendue, et l'on dirait que modiste et couturière se sont donné le mot, pour allonger encore la prolixité physique de cette grêle individualité. Elle marche en se dandinant et tout d'une pièce ; son esprit est comme son corps : il manque de grâce et de vivacité ; sa parole est filandreuse, son geste

anguleux, son rire long et bête : c'est une personne qui n'en finit plus! Les girafes ont disparu avec la création de la crinoline : ce fut, pour elles, un bienfait de la Providence, et l'on peut même dire que les avantages de cette mode renouvelée du siècle dernier, sont tout au profit des girafes : les petites femmes sont ridicules avec cette armure de cerceaux, de cages, de fer et de baleines; elles ont l'air de tonneaux en cercles. Les grandes, au contraire, y ont trouvé une *ample* compensation à la maigreur de leurs formes, et il est parfaitement prouvé que c'est la crinoline qui a tué la girafe.

GOBE-MOUCHE.

Oiseau de la famille des dentirostres, qui se nourrit d'insectes et de mouches qu'il attrape au vol. Les oiseleurs le prennent facilement au moyen de mouches artificielles qu'ils lui présentent au bout d'un hameçon, et que le crédule animal avale en s'y accrochant. — Le *gobe-mouche* humain se laisse prendre de la même façon : naïf, curieux et badaud à l'excès, il happe toutes les bourdes qu'on offre à la voracité de sa bêtise; dupé sans cesse et se faisant duper toujours, il ne nuit pas qu'à lui-même, il est très-préjudiciable aux autres. Un incendie vient-il à éclater, il est le premier au feu, non pour l'éteindre, mais pour en voir le spectacle : et il obstrue le passage des pompes. Il n'est pas révolutionnaire, tant s'en faut; et c'est toujours lui qui est le plus puissant auxiliaire des révolutions. Deux cents émeutiers ne pourraient certes point bouleverser Paris; non : mais ils ont calculé que vingt mille gobe-mouches viendraient voir ce qui se passe sur la place publique; et, à l'heure dite, les bourgeois désœuvrés,

les imbéciles en quête de nouvelles et les badauds alléchés par le bruit, accourent, grossissent le corps de l'insurrection et entravent le déploiement des troupes et de la police : l'émeute fait son coup, la révolte passe révolution, et, le lendemain, on dit : — « Un trône a disparu dans une tempête ! » Il est trop bien prouvé que deux ou trois étudiants cassant un réverbère et criant : Vive la république ! peuvent, en moins d'un quart d'heure, traîner à leur suite, cinq ou six mille musards, qui, grossis à leur tour par autant de gobemouches, formeront une imposante manifestation, qui prendra bientôt le nom de soulèvement national. Pas une de nos révolutions ne s'est faite autrement, depuis 93. Les Prudhommes sont le fléau de l'ordre public; bons pères, bons époux, bons citoyens, ils font le mal avec les meilleures intentions; et ils sont d'autant plus dangereux, qu'ils ne croient pas l'être.

GOUJON.

PETIT poisson blanc qui vit dans les fontaines, et qui se sert chez les restaurateurs. Les catholiques en sont très-friands, le vendredi. C'est aussi un fameux sculpteur qui revit dans la fontaine des Innocents, qui est lui-même restaurateur.... de l'art en France au seizième siècle, et que les catholiques jetèrent impitoyablement dans l'horrible friture de la Saint-Barthélemy, parce qu'il était protestant. — Il y a des noms prédestinés !

GOULU.

Divers oiseaux, tels que le monet et le cormoran, portent ce nom significatif qui peint leurs instincts voraces; on trouve aussi en Russie et en Laponie, un mammifère sauvage d'un pelage fort noir, qui s'appelle de même. Tous ces animaux méritent leur dénomination; mais aucun d'eux ne s'en montre plus digne que certains hommes; le *goulu* est un personnage que le repas le plus monstrueux ne saurait effrayer : il mange pour le plaisir de manger, et il le fait toujours sans tact et sans discernement; c'est ce qui a inspiré cet axiome très-juste à Brillat-Savarin: — « La brute digère; l'homme d'esprit, seul, sait manger. » Le goulu avale avec une avidité si passionnée, qu'il ne sait, les trois quarts du temps, ce qu'il s'ingère : il est goinfre et glouton tout à la fois, et un bœuf ne l'effrayerait pas. — On raconte qu'un colonel, ayant parié qu'un trompette de son régiment, connu pour son grand appétit, mangerait un mouton entier, rassembla son état-major, devant qui l'expérience eut lieu. On avait déjà servi tout le mouton, moins un des gigots, et cela sous toutes les formes et à toutes les sauces; le trompette avait fait disparaître, comme par enchantement, côtelettes, cervelle, entre-côtes, épaules, pieds en poulette; tout, jusqu'à la queue, y compris le premier gigot qu'on avait déguisé à la sauce piquante. Le convive, entouré du corps d'officiers, y allait en toute conscience : tout à coup il se retourne et dit : — « Ah! çà, mon colonel, me voilà mis en appétit par toutes ces petites machines qu'on m'apporte depuis une heure; je crois qu'il serait temps de servir un peu le mouton! »

Il n'en restait plus qu'un gigot, et le goulu ne s'était pas aperçu qu'il venait de dévorer l'animal, qu'on avait choisi parmi les plus gros!... On peut être très-gourmand, sans être goulu : Grimod de la Rénière, Carême et Brillat-Savarin, qui sont de grandes autorités en semblable matière, admettent la gourmandise, comme une marque de délicatesse faisant partie des priviléges de l'homme bien né.... Un homme peut donc être gourmand; mais, à la femme il n'est permis que de se montrer friande.

GOURGANDINE.

COQUILLAGE bivalve, de la famille des *cames tronquées*, espèces de *cœurs*, du genre des *concha veneris* sans pointes. — Dans l'espèce humaine, la GOURGANDINE est tout le contraire; d'abord, elle n'a pas de famille, n'a pas de cœur, et, si elle a quelque rapport avec la conque de Vénus, elle n'est point exempte de pointes dont la piqûre est fort cuisante. Hardie, éhontée et débauchée, elle hante les plus mauvais lieux et les plus vils personnages. On dit que c'est une femme, parce qu'elle possède certains attributs du sexe qu'elle déshonore; presque toujours dépourvue de charmes, elle vole ceux à qui elle les vend; sans tempérament, sans passion, sans aucun des palliatifs qui excusent parfois les égarements, elle se prostitue par calcul et par intérêt; si elle avait une fille, elle la mettrait à l'enchère, et elle vendrait sa mère, si elle n'eût été vendue par elle. — Les femmes honnêtes ne se doutent pas que la partie la plus familière et la plus intime de leur toilette a primitivement porté le nom de ces horribles créatures, qui

peut-être en sont les inventrices ; toujours est-il que Boursault l'établissait ainsi dès le dix-septième siècle :

« Enfin, la gourgandine est un riche corset
Entr'ouvert par devant, à l'aide d'un lacet,
Et comme il rend la taille et moins belle et moins fine,
On a dû lui donner le nom de GOURGANDINE.

Portez donc des.... gourgandines ! (*Voy.* ARAIGNÉE.)

GRIÈCHE.

OISEAU de la famille des passereaux, et dont le cri aigre est assez bien rendu par le nom qu'on lui a donné. C'est un animal méchant qui, quoique faible, poursuit et harcèle tous les autres ; c'est le tyranneau des haies et des buissons, et on a vu de très-gros oiseaux fuir devant ses attaques, pour avoir la paix, au prix d'injustes concessions. Les grièches sont acariâtres, bilieuses et vindicatives ; elles se portent envie entre elles, et celle qui trouve une graine ou un insecte, l'emporte bien vite, pour que ses compagnes ne la lui retirent pas du bec. Les grièches s'accouplent au printemps ; là commencent les tribulations de leurs époux, ils ont beau les entourer de petits soins et de prévenances, elles les rembarrent de toutes les façons, et, pour elles, le temps des amours est une époque de despotisme et de tracasseries perpétuelles. Leurs petits mêmes ne trouvent pas grâce devant leurs aigreurs, et, comme la nature les a pourvues de moyens offensifs très-acérés, elles passent, à tyranniser leur progéniture, le temps qu'elles perdraient, tandis que les époux sont à la pâture. Si vous vous risquez à les vouloir prendre à la main, elles s'y accrochent de leurs griffes aiguës et de leur bec recourbé, et vous aurez

beau les secouer, elles sont comme les bouledogues qui ne lâchent jamais, lorsqu'une fois ils tiennent. Dans certains moments, elles se rassemblent sur les bordures des bois, et là, elles jacassent, crient, sifflent à être entendues à deux lieues à la ronde; rien n'est plus bavard que la grièche, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que toujours ces parloteries générales finissent par une bataille, où chacune reçoit son coup de bec, ou son coup de patte. Elles sont, dit Buffon, de la famille des pies, mais les pies ne parlent que pour parler, tandis que les grièches n'ouvrent le bec que pour disputer. — Je demande pourquoi il s'est trouvé des misanthropes qui ont appelé certaines femmes des grièches.

GRISET.

Le griset dont il est ici question n'est pas le petit chardonneret du genre *carduelis*, charmant oisillon qui voltige en troupes nombreuses le long des buissons et des haies d'aubépine, en sifflotant du soir au matin et du matin au soir; oiseau bavard, tapageur et paresseux, qui cherche querelle à tous les autres, et s'endort au soleil après la bataille.... Non; mais le griset humain a de très-grands rapports avec ce joyeux enfant du bocage; il se plaît dans les chaudes contrées du Midi, et particulièrement dans les faubourgs de Toulouse, la cité des violettes et des chansons languedociennes. C'est une sorte de lazzarone qui adore le plaisir sous toutes ses formes, pourvu qu'il ne lui donne aucune peine à goûter; les roses n'ont d'attraits pour lui qu'autant qu'elles n'ont pas d'épines, et il a l'art naturel de cultiver celles qui

naissent toutes seules. C'est un beau jeune homme qui met des papillotes comme une marquise, des boucles d'oreilles comme une femme de notaire, et qui, sa cravate négligemment retenue par un anneau d'argent, parcourt les rues en chantant les gais refrains de la Provence, une bouteille de blanquette de Limoux sous un bras et un paquet de *pancètos* (gras-double) sous l'autre. La gaieté la plus folle ne le quitte jamais, il se livre au calembour avec fureur, et il aime à raconter des histoires prodigieuses, dont il est toujours le principal héros.... Mais c'est dans la fameuse danse des *treilles* qu'il faut l'admirer; cette cérémonie populaire, qui date du seizième siècle, est une réminiscence des fêtes données, en 1564, à Charles IX, et à l'archiduc Philippe, en 1503; là, les grisets, portant des guirlandes de feuilles de vigne et des corbeilles de fleurs, sillonnent en dansant tous les quartiers de la ville, et rien n'égale leur entrain et leur ardeur dans cette course échevelée qui rappelle les saturnales des bacchantes. Avec de telles dispositions, on comprend que le griset est souvent hargneux et batailleur; aussi, ne se fait-il faute de chercher dispute aux *poulits drollés* (jolis garçons) qui regardent, de trop près, la grisette qu'il a au bras; on a vu parfois des bandes de deux à trois cents grisets se réunir, et aller attaquer les étudiants qui sont leurs ennemis naturels, et la justice eut malheureusement plus d'une fois à punir des méfaits qui allèrent jusqu'au meurtre. Du reste, il est bon enfant et n'a jamais de rancune; un griset tue son rival et va pieusement à son enterrement.... si la Cour d'assises le lui permet. C'est un être à part qui ne se trouve que dans le Midi; il tient, comme nous l'avons dit, du lazzarone napolitain et du gamin de Pa-

ris ; mais c'est un gamin de vingt à vingt-cinq ans. C'est un type tout languedocien, à qui on a bien fait de donner un nom d'oiseau puisqu'il vit de chansons, de fleurs et de *far niente*.

GRISETTE.

C'EST un petit animal bipède, leste, gai, sautillant comme la fauvette, voltigeant comme elle de buisson en buisson, becquetant et grappillant de droite et de gauche, perchant généralement sous les toits, comme les hirondelles. Ainsi que chez les fauvettes, il y a chez les grisettes différentes espèces de genre bien distinct : celles du quartier latin ne ressemblent en rien à celles du faubourg Saint-Martin, et la rue Mouffetard, patrie classique de ces joyeux oisillons, leur imprime un type qu'on ne trouve pas dans ceux de la place Royale. La grisette est facilement apprivoisée par les étudiants et les militaires; elle s'y cramponne, elle s'y attache : aux premiers par affection, aux derniers par tempérament, ce qui fait qu'il y a fréquemment cumul dans les amours de ces faciles espiègles qui n'aiment pas à vivre en cage. La grisette se lève ordinairement tard, parce qu'elle dort peu; elle est sobre par nécessité, économe six jours de la semaine, et d'une prodigalité telle le septième, qu'il est difficile de trouver cinquante centimes dans sa commode de noyer, un lundi à sept heures du matin. Elle est carnassière du cervelas,—quelquefois à l'ail.— Rarement elle est triste : un bol de punch au Prado, ou une polka à la Chaumière, lui feraient oublier les plus grandes catastrophes, et toutes s'écrient à leur dernière heure : — Encore un bal, et mourir après !...

Elles sont d'un dévouement qui n'a d'égal que leur inconstance : aujourd'hui au bras d'un étudiant en droit, demain perchées sur les genoux d'un tambour-major, elles sont filles à se faire tuer pour l'un et l'autre indistinctement; elles vendront jusqu'à leurs bottines pour procurer un cigare à l'objet aimé, et elles n'hésiteront pas à croquer, dans un souper, tout l'argent que ce même objet réservait pour les nécessités inexorables du trimestre. Elles savent tout Béranger par cœur; c'est leur poëte, leur ami; elles le gazouillent du matin au soir, et leur mansarde est une babillarde volière qui retentit sans cesse des plus étourdissants refrains. On ignore d'où elles viennent et dans quels nids elles furent couvées; elles n'ont point de familles, et semblent toutes naître, d'un seul jet, avec leurs dix-sept printemps. Plus tard, où vont-elles?... Nul ne le sait. A la fin du vingt-deuxième été, elles disparaissent tout à coup, et s'envolent sans doute vers des rivages inconnus. Quelques moralistes prétendent qu'on les retrouve parfois dans d'autres contrées, et qu'elles finissent par se métamorphoser en araignées (*voy. ce mot*). D'autres affirment qu'elles se résignent au mariage, et qu'alors elles s'accouplent à quelque bécasse, qui passe bien vite coucou (*voy. ces autres mots*). Toujours est-il que l'époque de la majorité leur est fatale. J'en ai connu beaucoup qui, après avoir expérimenté toutes les joies faciles de leur position, étaient prises soudain d'un grand dégoût de la vie mondaine : elles se faisaient sœurs de la charité, ou bien s'asphyxiaient avec cinq sous de charbon. Il leur faut de l'amour, que ce soit celui de Dieu, ou des hommes, sans quoi elles meurent.

GRISON.

En terme populaire, c'est un nom donné à l'âne. (*Voy. ce mot.*) Grison est synonyme de baudet, de bourrique, et on a cru humilier ce pauvre animal en lui appliquant un sobriquet basé sur sa couleur. C'est en effet parce qu'il est *gris* qu'on l'appelle *grison*, et il a le caractère trop bien fait pour s'en fâcher. — L'homme a moins d'esprit que la bête. Dès que son poil affecte la nuance douteuse du pelage de l'âne, il s'ingénie à trouver le moyen de déguiser sa dégénérescence; être un *grison*, c'est passer des verdoyantes montées de la jeunesse, aux arides descentes de la vieillesse; c'est la neige succédant aux roses, l'hiver au printemps, et c'est toute une existence à modifier et à réformer. Quand l'argent se mêle à l'ébène de la chevelure, et que la tête devient poivre et sel, tout semble vouloir s'harmoniser avec votre caducité.

Bonjour, lunettes;
Adieu, fillettes!

Sans que vous donniez d'ordres, le tailleur élargit vos habits, le bottier avachit vos chaussures, et votre lingère vous offre des gilets de flanelle. On bassine votre lit, on fourre vos pantoufles, et Babet vous apporte votre lait de poule et votre bonnet de nuit, comme dans *Béranger*. Alors vous vous regimbez contre l'envahissement; l'œil armé de lunettes et la main brandissant la pince épilatoire, vous luttez bravement, et dans ce patient combat des noirs contre les blancs, il advient toujours, comme en stratégie, que la victoire reste aux gros bataillons; les cheveux blancs sont comme

les dents du dragon de Cadmus : plus on en arrache et plus il en repousse; le miroir vous le constate chaque matin.... C'est le moment des ruses et des subterfuges, et les auxiliaires accourent vous apportant l'espoir dans des fioles, dans des boîtes, en poudre, en huile, en eau et en pommades. C'est l'heure des mixtures, des eaux brésiliennes, chinoises et péruviennes; Lob devient votre ami, et il vous offre un million si vous pouvez lui prouver que son élixir ne fait pas le bonheur des têtes humaines. Vous voilà teint!... vous êtes hideux.... Pour peu que le châtain ait été votre couleur primitive, ceux qui vous ont connu, vous retrouvant le front paré d'ailes de corbeau, se détournent et s'enfuient à votre aspect; les femmes enceintes redoutent votre regard effaré, et les petits enfants pleurent en vous embrassant par ordre. Votre peau blafarde a l'air de se trouver en pays étranger : l'harmonie a disparu. Au bout de quelques jours la racine blanchit, la nature proteste, et vous affectez les diaprures du chinchilla ou de la queue de pie; vous êtes noir et blanc crûment tranché: vous passez hermine!... Un beau jour, lassé de tous ces mensonges, vous laissez faire le bon Dieu qui fait bien ce qu'il fait, votre front se pare d'une riante chevelure complétement blanche : votre teint s'éclaircit, vos yeux brillent sous cette neige, dont la pureté se reflète sur toute votre sénile beauté; vous y gagnez la majesté du cygne, qui ne perd rien à être blanc, et vous vous apercevez enfin que l'homme a moins de mal à rester vénérable qu'à devenir ridicule. (*Voy.* Ride.)

GRUE.

La grue est un assemblage parfait de toutes les sottises qui distinguent la bécasse, le dindon, le butor et tous les animaux que leur ineptie a rendus célèbres parmi les erreurs de la création. Une grue, possédât-elle la beauté de Vénus elle-même, ne plaira plus au bout de cinq minutes de conversation. Ce sera une fleur moins le parfum, et la femme la moins jolie, mais qui aura un peu de cet esprit naturel à son sexe, ne redoutera pas un instant sa rivalité. C'est encore une très-grande injustice qui a fait une injure du nom d'un animal qui ne mérite pas sa mauvaise réputation. Nous avons fait la même observation à propos de l'*âne*, et nous la formulerons encore à l'article de l'*oie*. La grue est un oiseau doué d'un instinct très-remarquable, comme la cigogne sa sœur; elle se construit un nid que pourraient lui envier beaucoup d'autres oiseaux, et elle nous rend de très-grands services en détruisant les reptiles et les insectes. Elle sait prévoir le beau temps ou l'orage, le chaud et le froid, et c'est pour célébrer sa prévoyance que le poëte Du Resnel a dit :

> Qui montre, chaque année, à la prudente grue
> A chercher dans l'hiver une terre inconnue?

En faire le type de la bêtise est donc une de ces iniquités si communes à l'homme qui, les trois quarts du temps, calomnie des animaux qui valent beaucoup mieux que lui.

GUENON.

Pour épouser un singe, il faut être guenon, dit le proverbe, et en effet le mot est juste, mais il s'applique mal; plus une femme est laide, et plus elle se montre difficile dans le choix d'un mari et même d'un amant; il faut croire que Saint-Gobain n'est pas encore parvenu à fabriquer une seule glace sur la fidélité de laquelle on puisse compter. Je ne sache pas une femme, — une seule, — quelque laide, vieille ou rousse qu'elle soit, qui ait jamais trouvé miroir réfléchissant franchement sa véritable image. Toutes les filles d'Ève ont l'art naturel de découvrir dans leurs propres défectuosités, des beautés que j'appellerai *compensatives*. Une grande bouche se félicite de sa largeur, en trouvant qu'un écrin ne s'ouvre jamais trop pour montrer ses perles; les petits yeux s'accordent généralement de la finesse; les peaux bistrées se consolent en reconnaissant que les épaules noires ont plus d'éclat à la lumière: les boiteuses citent les charmes de Mlle de La Vallière, et les borgnes n'auraient pas de mal à trouver leur patronne dans le glorieux martyrologe de l'amour. Quant aux vieilles, l'exemple et les triomphes de Ninon sont toujours là... Qui donc parle de guenons?... Qu'est-ce qu'une guenon?... Une femme laide, vieille et coquette. Il n'y a pas de guenons. Demandez à... ma foi! à toutes ces dames.

GUÊPE.

Le chevalier de Boufflers disait du comte Tressan, homme fort caustique, mais qui s'efforçait de paraître doucereux : — « C'est une guêpe qui se noie dans du miel. » Toutes les *guêpes* n'ont pas ce mérite, et presque toujours elles piquent et déchirent sans se donner la peine de cacher leur dard. Alphonse Karr, qui vaut mieux que son titre, a eu le plus grand tort, selon moi, de mettre ses spirituelles satires sous la protection des *guêpes*. Ses lecteurs trouvant le miel au fond du vase, se demandent s'il ne se fait pas plus méchant qu'il l'est réellement ; il pique parfois, c'est vrai, mais il ne déchire jamais ; ceux qui ne le lisent pas, — et il y a des gens d'assez peu de goût pour cela, — ont fait du nom d'Alphonse Karr le synonyme du titre de ses œuvres. On le croit quelque chose comme un bohème hargneux, un sacripant littéraire... et voilà ce qu'il en coûte de s'appeler *guêpe* quand on pourrait se nommer *abeille*.

H

HARPIE.

C'est le plus grand de tous les vautours d'Amérique, et on lui a donné ce nom parce que son bec acéré et ses griffes aiguës lui donnent une grande ressemblance avec ces monstres ailés que l'antiquité nous montre pourvus d'un bec crochu et d'ongles tran-

chants. Ces monstres étaient des femmes, à ce que disent les anciens ; nous sommes trop polis pour soutenir qu'il en existe encore. J'ai bien entendu dire qu'on appelait toujours Harpies ces femmes criardes, acariâtres, colères et jalouses, qui sont le tourment de leurs maris et la terreur de leurs enfants... Il ne faut pas croire tout ce qu'on rapporte, sans quoi l'histoire ressemblerait trop à la fable. Il existe toujours des femmes qui ont bec et ongles, c'est vrai ; mais malheureusement elles n'ont plus d'ailes, ce qui fait qu'un époux n'a pas la chance de les voir s'envoler.

HIBOU.

Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours, des malheurs, la première nouvelle;

Ainsi parle Boileau qui, comme tout le monde, a calomnié cet oiseau de nuit. Le vulgaire lui a prêté tous les défauts les plus sinistres; il en a fait l'emblème de la tristesse, de la douleur, l'hôte des ténèbres, et l'ennemi du soleil ; selon lui, il est lugubre, solitaire, plaintif, sombre et de mauvais augure; et, de plus, on a donné son nom, comme une injure, à l'homme misanthrope et mélancolique qui fuit la société de ses semblables, et ne communique avec les autres que pour leur annoncer de funestes événements. Qu'il se trouve des mortels doués de cette fatale spécialité, je ne vais pas à l'encontre; mais je demande grâce pour le pauvre oiseau, qui se montre bon père, bon époux, et qui n'a le privilége d'annoncer, en fait de mort, que celle de la proie qu'il vient de saisir pour la porter à ses petits; et qui, en ceci, n'est pas plus

cruel que l'homme immolant toute la création pour la porter sur sa table. L'insulte qu'on fait au hibou est tellement inique que, tandis que les modernes l'ont regardé comme un animal immonde, propre à effrayer la superstition, les anciens au contraire en avaient fait le symbole de la sagesse et des beaux-arts : Minerve l'avait adopté comme un de ses attributs favoris, et tous les poëtes de l'antiquité ont chanté ses mérites. C'est ce qui fait dire à Poncet-Delpech :

Ce Jean-Jacques, quand on l'observe,
N'a-t-il pas l'air d'un loup-garou?...
En tout point ce n'est qu'un hibou.
— Oui; mais c'est celui de Minerve.

Quoi qu'il en soit, le hibou humain, — puisqu'on l'appelle ainsi, — est un mauvais hère, tenant du loup et du butor; le monde effraye sa sauvagerie; il s'éloigne de la foule, et ne sort de son trou que lorsqu'il a quelque chose de désagréable à vous dire. Il ne fait pas le mal, il l'annonce; mais il l'annonce avec tant de joie, qu'il faut bien admettre qu'il serait capable de le commettre. C'est une sorte d'ours, moins la cruauté, qui se réjouit du malheur d'autrui, et envie le bonheur qui arrive à ses semblables. Il est complétement insociable, et si vous lui envoyez poliment une de ces cartes en usage aujourd'hui pour inviter à une soirée, et sur laquelle on a imprimé : — « M. et Mme tels, resteront chez eux tel jour,... » il déchire brusquement la carte en grognant : — « Qu'est-ce que ça me fait ! » Heureux encore, quand il ne vous la retourne pas avec les mêmes mots griffonnés au bas de votre invitation. Le hibou se croit philosophe; il n'est que misanthrope : sa maladie, — car c'en est une, — est presque toujours la conséquence de ses désillusions successives; il est à

remarquer que, dans la plupart des cas, le hibou a été primitivement gai comme un pinson; l'expérience de la vie, le chagrin de vieillir, les déceptions du cœur, et les rhumatismes du corps ont amené une réaction d'autant plus brusque, qu'il est dans l'ordre naturel que les extrêmes se touchent. Plus un homme montre de vivacité et d'entrain, plus on doit augurer qu'il finira par être lourd et sombre dans un temps donné. — N'en veuillons donc pas tant au hibou, qui l'est devenu, parce que les injustices sociales ont peut-être modifié son caractère; plaignons-le bien plutôt, car il souffre plus du mal qu'il rêve, que les autres ne pâtissent de celui qu'il voudrait leur faire.

HIRONDELLE.

Il y a des oiseaux qui volent.... (sans calembour), leur réputation, comme s'ils étaient des hommes. L'hirondelle a ses flatteurs qui en ont fait l'emblème de la douceur et de l'innocence; une croyance populaire veut qu'on respecte son nid, qu'on ne peut détruire, sous peine de porter malheur à la maison où il a été édifié. Les poëtes ont commis de très-sentimentales romances à son endroit, et Delille a chanté :

. . . . Cet oiseau passager
Qui, pour nous, des beaux jours est l'heureux messager.

Eh bien! au risque de désillusionner les nombreux partisans de cet horrible tyran de l'air, je dois à la vérité de déclarer que, de tous les oiseaux qui sillonnent l'azur de notre firmament, le plus cruel, le plus vorace, le plus sanguinaire et le moins apprivoisable, c'est l'hirondelle. Il n'est pas de vautour, pas

l'épervier qui fassent un plus considérable massacre de victimes; et, de tous les oiseaux de proie, l'hirondelle est, sans contredit, le plus barbare dévastateur. Pourvue d'un bec d'une largeur démesurement élastique, armée d'une langue bifurquée à la façon des vipères, elle fait une guerre incessante à tous les insectes, et elle en immole des myriades en un jour. Elle est la terreur des moucherons, l'effroi des papillons, et sa présence jette le désespoir dans les pacifiques républiques de nos abeilles. Aussi je regarde comme une grave offense qu'on ait donné son nom à deux classes bien différentes, et qui n'ont pas véritablement mérité cette injure : je parle des *hirondelles du carême* et des *hirondelles d'hiver*. — La première dénomination s'appliquait autrefois aux sœurs converses de l'ordre des Clarisses, qui parcouraient la France pendant le carême, en quêtant pour leur couvent; l'*Almanach littéraire* de 1791 s'écrie en parlant d'elles :

Qu'il était beau de voir une jeune hirondelle
A la garde de Dieu, seule, timide et belle,
S'en allant, nuit et jour, et par monts et par vaux?

Ce devait être beau, en effet, et si beau que l'autorité ecclésiastique dut abroger cette jolie coutume qui eut bien ses inconvénients. Sainte Claire n'avait pas tout prévu lorsqu'en 1212, elle fonda sa congrégation dans l'église de Saint-Damiens d'Assise.

Les HIRONDELLES D'HIVER sont, au dire de Voltaire,

. . . . Ces honnêtes enfants
Qui, de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.

Nous connaissons tous ces pauvres petits Savoyards

qui apparaissent avec les approches de l'hiver, et qui viennent pieusement récolter nos *petits sous*, qu'ils reportent avec tant de joie à leurs mères. Rien de gracieux comme ces naïves créatures aux dents blanches et aux mains noires, qui sourient à tous, même à nos rebuffades. Aussi l'intérêt qu'ils inspirent est-il général, et il est rare qu'on résiste à leurs touchantes supplications. Livrés à eux-mêmes, dans un âge où les conseils seraient si nécessaires, ils savent toujours marcher dans l'étroit sentier de la probité; ils ont la droiture naturelle, et on ne cite pas d'exemple de Savoyard condamné par nos tribunaux. Ils sont doux, pieux, croyants et travailleurs; aussi je demande pourquoi on leur a donné le nom de ce cruel oiseau que la *Mythologie* nous dit avoir été d'abord une infanticide. En effet, Progné fut changée en hirondelle au moment où Térée, son époux, à qui *elle avait servi son propre fils en civet*, se levait de table pour la tuer.... et c'est sur un pareil oiseau que Félicien David a écrit sa plus charmante mélodie! Cela lui sera reproché au jugement dernier.

HOBEREAU.

Ce petit oiseau de proie, tyran, braconnier, rageur et parasite, est le pendant, trait pour trait, de l'homme auquel on a donné son nom : le hobereau, qui, après l'émérillon, est le plus petit des faucons, est aussi lâche que vorace; mais il est rusé, cauteleux et hypocrite en face du gros gibier; insolent, audacieux et agressif lorsqu'il rencontre un animal plus faible que lui. Il est la terreur des alouettes, des cailles et des moineaux, mais il s'enfuit et se cache à

l'aspect de l'épervier et même de la pie.— On a donné son nom, dit Buffon, aux petits seigneurs qui tyrannisent leurs paysans, et plus particulièrement au gentilhomme à lièvre qui va chasser chez ses voisins sans en être prié, et qui chasse moins pour son plaisir que pour son profit : ces gens-là, n'ayant pas le moyen d'entretenir un faucon, portent sur le poing un hobereau, et s'en servent pour prendre le petit gibier à poil et à plume. Colin-d'Harleville nous a laissé un excellent type du HOBEREAU dans sa joyeuse comédie de *M. de Crac;* mais il n'est pas besoin d'aller au théâtre, ni même sur les bords de la Garonne, pour rencontrer les nombreux originaux de ces portraits comiques. Le hobereau habite ordinairement la campagne ; il boude toujours le gouvernement et laisse tomber en ruines une sorte de chaumière à pigeonnier, qu'il nomme le château de ses pères. Mécontent des nouvelles institutions qui froissent la pureté de ses principes héréditaires, il s'est retiré dans ses terres, qui consistent en un parc devenu potager, où il chasse le lapin domestique, et qui n'a même pas le vol du chapon. Ses chevaux sont toujours morts, l'année dernière, dans la fameuse épizootie, dont personne n'a jamais entendu parler ; ses équipages sont restés, depuis quinze ans, dans une propriété dont le nom a disparu de la carte cadastrale ; en fait de domestiques, il n'a que les lapins sus-mentionnés.... Je me trompe ! Il en a six.... oui six ! Il a valet de chambre, cuisinier, jardinier, garde, piqueur et intendant; seulement, tout cela est résumé dans la personnalité complexe d'un unique et même individu, sorte de maître Jacques qui, selon les événements, cumule l'exercice de ces diverses fonctions. C'est toujours un garçon de charrue, qui ôte ou remet sa blouse

pour endosser ou déposer une livrée sexagénaire, suivant la gravité du cas. Il le nomme Lafleur, Champagne ou La Ramée, d'après le programme de la journée.... Il accepte tous les dîners chez les voisins, parce qu'avant tout, il faut être honnête; mais il n'en rend jamais, parce que son argenterie armoriée est restée dans le château qu'il possède en Écosse, et où il a toujours intention d'aller finir ses jours, comme ont fait ses illustres aïeux, qui y reposent dans un tombeau magnifique. — Quoi qu'il en soit, le hobereau meurt dans son village, et il est modestement inhumé dans le cimetière de la paroisse, au milieu des paysans qui se sont moqués de sa vanité, que ce brave descendant des Croisés croyait être de la dignité. Sa terre, ses châteaux en Écosse et sa vaisselle plate passent à ses héritiers, qui s'empressent de renoncer à la succession.

HOMMES DES BOIS.

Tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il est brutal, sournois, voleur, gourmand, paresseux, lubrique, et incapable de dompter aucune de ces passions naturelles ; il cultive avec succès les sept péchés capitaux, fait tout le mal qui peut lui procurer le bien ; il bat sa femelle et obéit à tous ses caprices ; il est son esclave au printemps et l'abandonne quand vient l'hiver ; il se réunit à ses semblables, et, quand deux bandes se sont formées, elles se livrent des combats acharnés, sans que jamais les combattants sachent quel est le principe ni la conséquence de la bataille. De plus, cet animal marche sur deux pieds, fait des grimaces et imite tout ce qu'il voit, sans discerner

le bon du mauvais. On l'appelle : HOMME DES BOIS.... Pourquoi *des bois*?... Le premier mot suffit.

HUITRE.

VOLTAIRE, commentant le système de Maillet, selon lequel l'homme aurait commencé par être poisson, s'écrie en finissant : « C'est égal, M. Maillet ne me persuadera jamais que je descends d'une huître. » Voltaire petit-fils d'un mollusque acéphale! Cela me paraît peu probable; mais il faut bien avouer que le nom d'HUITRE donné à certains hommes, est une appellation parfaitement appliquée. L'huître est un animal, — si c'en est un! — qui, naissant et mourant à la place où le sort l'a attachée, est bien heureuse qu'il y ait des pêcheurs pour lui faire voir du pays : sans eux, bien certainement, pas une n'aurait visité Paris et ne se douterait qu'il y a, de par le monde, une rue Montorgueil, où l'on accorde aux huîtres une splendide hospitalité au citron et au vin de Chablis. Elles habitent Ostende, Cancale et pas mal de rochers océaniques, où elles jouissent d'une existence passive, assez comparable à la vie fossile que mènent la plupart des habitants des petites localités provinciales. Elles ont pourtant sur ceux-ci un grand avantage : c'est qu'étant muettes et sourdes, elles ne peuvent déchirer leurs voisines, ni entendre les sottises que débitent généralement tous les poissons qui habitent les petits rochers. — L'huître humaine naît toujours en province; il y en a qui meurent sans jamais être sorties des limites de leur octroi; tout mouvement, toute innovation, tout progrès les effrayent; l'invention des chemins de fer est, à leurs yeux, le premier chapitre de la fin du monde, et il est

impossible d'arriver à leur démontrer les avantages d'une rapide locomotion. Si, par hasard, une huître est forcée d'aller à Paris, il y a cent à parier contre un qu'elle y sera avalée ; c'est-à-dire qu'en arrivant elle y deviendra la dupe de tous ceux qui sont à l'affût des imbéciles qui se laissent prendre à tous les piéges. En dehors des escroqueries dont elle sera infailliblement victime, il n'est point d'absurdités qu'on ne puisse lui faire accepter comme chose très-vraisemblable ; c'est l'huître qui, allant visiter les Invalides, ne manquera jamais de demander à voir *l'homme à la tête d'argent*, et à qui l'on fait croire que Napoléon Ier, qui n'est pas mort, habite le soul-sol de la chapelle qui communique avec les Tuileries, où il va prendre le café, tous les soirs, avec son neveu. C'est l'huître qui regarde Paris comme une immense forêt de Bondy, dont tous les citoyens sont des Cartouches; qui croit aux histoires de pâtissiers féroces confectionnant des pâtés de chair humaine; aux ciels de lit qui descendent lentement, à minuit, sur la poitrine des étrangers endormis, et les étouffent sans bruit, pour s'approprier leur malle; c'est l'huître qui croit aux chaînes d'or de quinze centimes, aux diamants des actrices de Bobino, au talent des autres et à la vertu de toutes.... Je me trompe : l'huître regarde le théâtre comme un enfer habité par des excommuniés; et je vous défie de lui démontrer qu'il y a, dans les coulisses, d'excellents citoyens, de bonnes mères de famille, et même des prix Montyon qui jouent des rôles de traîtres, de sept heures et demie à minuit, sans cesser d'être l'exemple de leur quartier et la consolation de la morale publique.. Quand l'huître revient dans son endroit, toutes ses compagnes accourent ; il faut qu'elle leur raconte l'étonnante odyssée de

son voyage : on frémit en l'écoutant ; mais tout le monde l'admire, sans envier ses témérités : *non invideo; miror magis.* — Puis, elle reprend son inertie native, se raccroche à son rocher, et meurt très-âgée, là où elle naquit. On grave sur sa tombe : « Ci gît une huître qui ne voulut jamais être autre chose, et qui, avec des maîtres et des dispositions, eût pu aller loin. »

HUSSARD.

C'est le *prione buphthalme* de Ceylan, insecte des Indes orientales, très-grand et d'un noir fort brillant. Pourquoi l'appelle-t-on hussard?.... J'avoue mon ignorance. Ce mot vient du hongrois *husz* vingt, et *ar* solde, parce qu'au quinzième siècle, Mathias Corvin recruta dans la noblesse hongroise un corps de cavalerie légère, en levant un homme soldé, par vingt feux. Depuis lors, nous avons adopté en France le *hussard* comme type de la cavalerie volante. Il est la terreur de l'ennemi, la joie des blanchisseuses de fin, l'espoir des marchands de vin, et l'horreur des maris. En paix comme en guerre, il brise tous les obstacles, et il n'y a pas d'exemple qu'un régiment de hussards n'ait point traité une garnison comme un pays conquis. Il sabre les cœurs, fait des charges à fond de train sur les créanciers, et déclare hautement que son cheval a rang de colonel dans l'infanterie. Il mène joyeuse vie pendant toute la durée de son service ; il se retire le plus tard possible et ne prend son congé que pour épouser une vieille cantinière ou une blanchisseuse en retraite. Alors il écrit ceci à l'Empereur : — « Sire, j'ai pincé sous votre cher oncle deux blessures qui font l'ornement de ma vie ; l'une à la cuisse

gauche et l'autre à Wagram : si ces anecdotes, dont je joins ci-joint les pièces amplificatives, vous paraissent susceptibles d'un bureau de tabac ou autres, à Sèvres ou n'importe où, je vous remercie d'avance de votre amabilité. Affranchir Votre Majesté dans la réponse, s'il vous plaît... Belfleur, ancien hussard de Berchini, ex-prévôt du corps, chez Mme Belfleur, dite la houzarde, marchande des quatre saisons, rue aux Ours, au cintième. »

J

JARDINIER.

On donne ce nom à une foule d'insectes, soit à l'état de larves, soit à l'état parfait, parce qu'ils dévorent les racines, et jettent la désolation dans nos potagers ; la carabe doré et la coursilière surtout, qu'on nomme vulgairement des *jardiniers*, sont les plus grands ennemis de nos plates-bandes et de nos parterres. C'est donc un nom mal appliqué ; et du reste, il ne l'est pas mieux à l'espèce humaine. Ainsi, un sot maraîcher qui cultive les choux et les carottes, porte le même titre que Le Nôtre, au génie duquel nous devons les merveilles de Versailles. La Quintinie, Thouin et Noisette sont appelés jardiniers, comme le balourd qui en ce moment taille mes charmilles sous mes fenêtres, et m'empêche de travailler, par son chant aigre et monotone. Tout cela est aussi injuste que peu grammatical. Je crois que c'est Noël qui a créé le néologisme *jardiniste* appliqué aux horticulteurs artistes, et

nous devons le louer d'avoir eu plus d'initiative que l'Académie. Il est vrai que cette dernière ne travaillant à son dictionnaire que depuis cent cinquante ans n'en est encore qu'à la lettre B.—On ne peut pas tout faire!

JÉSUITE.

Ce sont les jésuites qui, vers le milieu du quinzième siècle, importèrent le dindon en France, et comme le peuple déteste la Compagnie de Jésus, sans trop savoir pourquoi, il s'est bien gardé de manquer l'occasion d'injurier ses membres; aussi a-t-il surnommé le dindon *jésuite;* il n'est pas sans agrément en effet pour un savetier de la rue Mouffetard ou pour un décrotteur du pont Neuf, ayant quelque teinte de littérature de Voltaire et Rousseau, de s'écrier dans une gargotte de barrière : — « Garçon! une aile de jésuite au cresson!... » Et puis, dans les nopces et festins, quand on se sert la volaille entière, rien n'est plus gai que de s'armer du couteau à découper et de réjouir la société, en disant : — « Je vais couper le cou au jésuite! » Ces braves esprits forts seraient très-perplexes si l'on venait à leur demander à qui la France doit l'honneur d'être restée catholique, et quel est le nom de l'homme qui combattit si victorieusement Luther et Calvin?... Ils ignorent sans doute que ceux qu'ils méprisent aussi souverainement ont porté l'étendard de la foi et de la civilisation dans les contrées les plus reculées; que leurs aumônes vont trouver leurs frères à eux jusque dans le grenier et la chaumière; que leurs prédications sont des modèles d'éloquence, comme leur vie est un modèle de vertu; que leurs leçons ont inspiré à la jeunesse française le goût du beau dans les

lettres et dans les arts, l'amour du vrai dans les sciences et la philosophie, la passion du progrès dans la théorie, et la culture du bien dans la pratique. Ils ignorent que tout ce qui porte aujourd'hui un nom illustre ou célèbre a été s'abreuver à la source féconde que tout l'esprit de Pascal n'a pu suffire à dessécher; et que c'est ce dindon qui couve les aigles, en priant pour les grenouilles qui l'insultent.

L

LAPIN.

On dit, en parlant d'un homme malin, adroit et sachant se tirer d'affaire; — « *C'est un lapin!* » ou — « *Il est bon là le lapin !* » C'est le plus grand éloge que les gens du peuple sachent formuler lorsqu'il veulent témoigner leur admiration. Parlez-leur d'Henri IV, de Murat, de Pierre le Grand et de Poniatowski, ils s'écrieront: — « De fiers lapins! » Mais si vous prononcez le nom de l'Empereur, du petit caporal, comme ils le nomment, ils auront un augmentatif et diront: — « C'est un lapin à poils! » J'ai beau chercher une étymologie logique à ce rapprochement, je ne la trouve point, et personne ne l'a trouvée. Le lapin, en effet, soit vivant à l'état sauvage ou dans la domesticité, est le plus poltron des animaux; l'ombre de ses propres oreilles l'effraye, et jamais La Fontaine, l'Homère des bêtes, ne nous l'a pas représenté autrement que battant prudemment en retraite. Toujours est-il que le mot existe, et que j'ai dû le constater dans ce livre qui a la prétention d'être le plus complet de tous ceux qui

ont été écrits sur cette importante matière. —On a aussi donné le nom de LAPIN au voyageur qui grimpe sur l'impériale des voitures ou à côté du conducteur, sur le siége. Cohen a assez bien peint les *coucous* d'autrefois, lorsqu'il a dit :

> Mais à peindre le char d'abord que je m'attache :
> Trois personnes au fond, et trois sur le devant,
> Le nez au vent;.
> La septième en lapin... Et voilà ma patache
> Bien décrite, sur mon honneur!

L'expression est ici plus juste : elle peint la posture du voyageur forcé de retirer les jambes et de se blottir à la façon des lapins dans leurs terriers. Du reste, les coucous ont disparu ; les diligences seront bientôt passées à l'état de légendes et de souvenirs éteints ; l'expression tombe d'elle-même, comme une vieille Charte ou une Constitution usée, et le lapin ne sera plus qu'un souvenir en gibelotte.

LAVANDIÈRE.

PETIT oiseau des bois situés sur le bord des eaux, que le peuple nomme encore *hochequeue*, parce qu'il agite continuellement sa queue de bas en haut et de haut en bas. — Nos lavandières humaines ne peuvent les imiter, puisque la nature leur a refusé l'appendice caudal ; mais elles remplacent ce mouvement perpétuel par celui de la planchette, à l'aide de laquelle elles battent leur linge, et surtout par l'exercice incessant du petit battoir musculaire qu'elles portent sous le palais. Elles parlent, parlent et parlent sans trève ni repos, et c'est sur la pierre du lavoir que se font et se défont les sept huitièmes des réputations

d'une localité. Sans en avoir l'air, les lavandières jouent un rôle très-important dans la société française. Il arrive fréquemment qu'un homme est convaincu d'assassinat, sur la simple déclaration d'une lessiveuse attestant qu'une goutte de sang maculait la manche d'une chemise ou d'un gilet; on a vu des lavandières éclairer les investigations de la justice dans des questions trop délicatement féminines pour que nous les déduisions ici, et dans une cause récente d'infanticide, c'est à l'une d'elles que la morale publique dut d'avoir été vengée par la découverte imprévue de la preuve d'une culpabilité parfaitement cachée jusqu'alors... Dans un autre procès, un mari obtint sa séparation, basée sur ce qu'ayant été deux mois absent, la lavandière avait continué à blanchir des chemises d'homme qui n'étaient pas les siennes.—La lavandière blanchit tout le monde, excepté elle; elle passe sa vie dans l'eau, et elle est généralement à ne pas prendre avec des pincettes. Et pourtant, je crois que M. Victor Hugo a fait de très-belles stances sur elle, et que M. Maupou a composé une romance sentimentale où elle joue un rôle des plus gracieux.... O poëtes! vous êtes heureux.... et naïfs!

LÉZARD.

Pour peu que vous vous soyez promené vers midi, par un de ces beaux jours de printemps, où l'air est tiède et la terre verdoyante, vous avez dû remarquer ce joyeux petit animal étendu le long du sentier pierreux, et se chauffant tranquillement au soleil: c'est le plus paresseux des reptiles, qui tous le sont énormément, et c'est ce qui fait qu'on a donné son nom à l'homme qui flâne et aime les nonchalantes médita-

tions sur l'herbe. Je ne serais pas étonné que le mot *lazzarone* tirât son étymologie de *lézard.* Dans tous les cas, ces insoucieux mendiants napolitains n'auraient pas volé leur nom... Nous sommes tous, plus ou moins, des lézards, et, dans quelque condition que le ciel nous ait placés, riches ou pauvres, faibles ou puissants, nous aimons à oublier un instant les préoccupations de la froide réalité pour nous réchauffer aux vivifiants rayons du *far-niente* qui est le soleil de la vie. On a dit que Diogène était un chien; je n'ai qu'à le contempler ordonnant à Alexandre de se retirer de son soleil pour être convaincu que c'était un lézard. Horace, Catulle, Anacréon, et tous ces paresseux de l'antiquité, qui se couronnaient de lierre, de myrthe ou de roses, étaient de joyeux lézards; et tous les poëtes modernes sont de la famille. Les Grecs, — et Aristote le premier, — avaient surnommé ce doux animal l'*ami de l'homme;* personne en effet n'a eu à se plaindre de ses procédés, et le nom lui en est resté. C'est une belle noblesse! — Toutes les réputations ne remontent pas si haut.

LIÈVRE.

PEUREUX comme un lièvre est une vieille locution qui est devenue proverbe, et, par suite, le nom de l'animal en est resté à l'homme qui s'effraye de tout, sans savoir pourquoi. Le lièvre pourtant n'est pas plus poltron qu'un autre, et je ne sache pas que, parmi les hôtes des bois, il y en ait beaucoup qui attaquent le chasseur. Si les lièvres avaient des fusils, pensez-vous que nous les poursuivrions avec tant de sécurité? Et qui nous prouve qu'ils se sauveraient si vite à notre approche?... Étant donné un pays où l'on met les hom-

mes en civet, ou à la broche, je doute que le râble humain s'exposât plus volontiers que la culotte du lièvre. Pour faire ce civet, dit le *Cuisinier royal*, prenez un lièvre : voilà du moins une spécialité que n'a pas la société française. Dans la cuisine administrative on a fait très-souvent le contraire. La distribution des emplois n'a pas toujours été accomplie en raison directe de la valeur et du mérite personnel. Bien des élus n'avaient aucun titre pour l'être, et que de lapins de choux ont été substitués au levreau de serpolet! La place fut, maintes fois, octroyée, de manière à justifier le mot du poëte :

Il fallait un calculateur;
Ce fut un danseur qui l'obtint.

De sorte que la plupart des civets sociaux sont tout bonnement des gibelottes où l'élément léporal n'entre pour rien.... L'esprit humain est fécond en contradictions; il a fait du lièvre l'emblème de la poltronnerie, et du lapin, son confrère, la personnification de l'héroïsme. (*Voy.* Lapin.) Tous deux ont des droits égaux à notre estime, car l'un et l'autre nous donnent des preuves de leur bravoure. Il n'existe pas de foire, de kermesse, de fête patronale, où l'on ne rencontre et n'admire ces deux valeureux artistes battant le tambour à qui mieux mieux, et l'on en voit beaucoup qui vont jusqu'à mettre le feu à une pièce de canon. Allez donc présenter la mèche à l'homme qui porte le nom de lièvre, et vous m'en direz de bonnes nouvelles! Du reste, le peureux ne doit s'en prendre qu'à son tempérament, et le monde aurait mauvaise grâce à lui reprocher ce défaut qui a son bon côté. — La peur, chez les méchants, tient de la probité, a dit Rigaud; et

Voltaire ajoute :—Lorsqu'on a peur, on est fort doux.... Probe et doux!... Combien d'hommes méritent donc vraiment le nom de lièvre!

LIMACE.

Mollusque rampant, sans patte et sans défense, mais qui, engluant tous les lieux où il passe, force ceux qui le suivent à s'arrêter et à le laisser toujours en tête. La limace est insatiable; elle mange sans cesse et ne produit rien que la bave au moyen de laquelle elle englue tous ceux dont elle veut entraver la marche. Comme la chenille, elle est patiente et tenace, et il n'est pas rare de la voir s'élever, en rampant, à des hauteurs où l'aigle lui-même ne saurait atteindre. Le dix-neuvième siècle a produit énormément de limaces politiques et administratives. Rampant tantôt dans l'obscur marais de la monarchie constitutionnelle, elles ont plongé dans la fange républicaine, pour se redresser sous les rayons du soleil impérial. Les sages les foulent aux pieds; mais, par une prérogative particulière, elles ont la faculté de se récupérer sous le talon qui les écrase; elles glissent sous la semelle, vous montent aux jambes, et finissent toujours par vous grimper sur les épaules. Avec de la persévérance et de la glue, on arrive à tout, dit le proverbe; et les limaces sont des modèles en ce genre. — Rivarol disait : — « Cérutti est la limace de la littérature; il laisse partout une trace argentée; mais ce n'est que de l'écume. » — Son nom vient du grec λὲμαξ, fange, et il sert à désigner dans la nomenclature humaine, tout ce qui rampe, souille et détruit. Quelques critiques sont des limaces qui passent sur les

fleurs, dont elles ternissent les couleurs, en y laissant la bave argentée dont parle Rivarol. (*Voy.* CHENILLE.)

LINOTTE.

Il a une tête de linotte !... C'est une linotte ! s'applique à l'homme d'un esprit léger, inconsidéré, et qui manque de jugement ; ce dicton est sans doute une allusion à la petitesse de la tête de cet oiseau, qui, du reste, se montre lui-même très-étourdi, et paraît agir sans beaucoup de réflexion. — La LINOTTE humaine est une variété de l'ÉTOURNEAU. (*Voy. ce mot.*) Seulement, ce dernier est presque toujours jeune, tandis qu'on rencontre des linottes de tout âge : on a même remarqué que la vieillesse en compte souvent un plus grand nombre que l'âge mûr ; car il y a un aphorisme qui dit : — « On *naît* étourneau, l'on *devient* linotte. » On en a vu qui, à soixante ans, acquéraient tous les défauts de la jeunesse ; distraits, inconséquents, sans mémoire, comme sans logique ; ils croyaient se rajeunir, en empruntant les imperfections d'un autre âge, comme ces vieillards chauves qui pensent conquérir une triomphante chevelure, parce qu'ils achètent des perruques.

La linotte est presque toujours bon enfant ; elle l'est même généralement trop, et elle est exposée à une foule d'inconvénients qui dégénèrent parfois en périls. Sa légèreté la rend fréquemment dupe, et quelque chose qui advienne, elle la fait sans cesse donner, la tête la première, dans les mêmes filets. L'amitié d'une linotte est quelquefois très-compromettante ; son amour n'a pas plus de stabilité que son imagination, pas plus de solidité que son jugement. Somme toute, c'est un

oiseau qui peut amuser, mais sur lequel il ne faut jamais compter; il s'envole au moment où vous vous y attachez, et un beau jour, vous êtes très-étonné de le retrouver dans sa cage quand vous étiez habitué à son absence.

LION.

Les lions de la *Tour de Londres* étaient des animaux curieux que tous les voyageurs s'empressaient d'aller visiter : ils formaient une des curiosités remarquables qu'on ne pouvait se dispenser de voir; et c'est par allusion qu'on donna d'abord ce nom à tout homme faisant sensation dans le monde par une célébrité quelconque.... Lord Byron fut longtemps le lion de l'Europe, comme lord Seymour fut celui de Paris : Buckingham fut quelque chose comme cela à la cour d'Anne d'Autriche; et Mucius Scœvola, en revenant du camp des Étrusques, dut être le lion de la société romaine, pendant tout l'hiver qui suivit le siége de Rome, 507 ans avant J.-C.

Aujourd'hui, c'est autre chose : ce n'est point par les qualités morales qu'on acquiert ce titre qui donne le grade de roi des bêtes. On devient lion à moins de frais : un pantalon d'une coupe excentrique, un chapeau affectant des intentions originales, une cravate nouée d'un certain air, un col ridicule, un gilet impossible, un habit rarement payé : telle est la peau que revêt généralement le lion moderne. Ajoutez une chevelure richement graissée, une barbe mérowingienne ornée de moustaches en croc, et vous aurez le type des Alcibiades de notre nouvelle Athènes.... Au moral, le cœur, l'âme et l'esprit ne sont pas de rigueur : quel-

ques mots sémi-anglais tirés du vocabulaire des maquignons, forment la base d'un langage particulier à cette race, qui tient du courtier-marron, du marchand de chevaux et du garçon de café. Le cigare joue un rôle immense dans la vie de ces ruminants : Leur bouche moustachue est une cheminée à vapeur servant de canal à un courant perpétuel de fumée bleuâtre; fumer est, pour eux, la grande affaire de l'existence; et il ne serait pas déraisonnable d'attribuer une grande part de leur abêtissement, aux qualités narcotiques du tabac.... Les lions sont la terreur des familles honnêtes, et le salut d'une certaine classe qui ne l'est pas : Les austères solitudes du faubourg Saint-Germain offrent peu de pâture à leur appétit dépravé; mais en revanche, les riants bocages du mont Bréda ont tout ce qu'il faut pour satisfaire leurs instincts voraces. A les entendre, il n'est pas de femme qui résiste aux rapides entraînements de leurs conquêtes; ce sont des mangeurs de cœur qui traitent l'amour comme les chevaux.... à coups de cravache. Seulement, si vous approfondissez le système de leur politique amoureuse, vous trouverez bien vite que ce sont des fanfarons de vice se ruinant bêtement avec des filles qui les méprisent, les grugent, et les repoussent, le jour où l'argent fait défaut : Rien dans la tête, rien dans le cœur, rien dans la bourse,... que voulez-vous qu'on fasse de cette triple vacuité?... Le lion, produit incestueux de l'âne et de la grue, est cousin très-germain du singe et du perroquet : il parle sans savoir ce qu'il dit, et s'applique à imiter les sottises des autres; il vit au bois de Boulogne, ou à Chantilly, et meurt à l'hôpital, ou au Conseil d'État.

LIONCEAU.

Un jeune rhétoricien sort du collége; il échoue dans son examen du baccalauréat; et pourtant, il faut qu'il soit quelque chose : il voudrait bien passer lion; mais il n'a pas encore de poil au menton. Un vieux lion s'en empare et se constitue le centaure de ce nouvel Achille : une raie partageant la chevelure en deux parties égales, un lorgnon d'écaille fiché dans l'œil droit, une badine de jonc, et un cigare plus gros que son porteur, telle est la tenue d'ordonnance que Mentor commence par prescrire à Télémaque. Il le pilote dans les bons endroits, c'est-à-dire là où d'enchanteresses syrènes s'empresseront d'étouffer tous les malencontreux germes de ses vertus natives; on y chauffera son adolescence, de façon à la transmuer immédiatement en vieillesse, sans passer par les trop longs sentiers de la jeunesse; et, à vingt ans, notre lionceau a la consolation de pouvoir se dire qu'il a épuisé la coupe des voluptés, et qu'il est enfin désabusé des plus saintes illusions de la vie. C'est un charmant petit vieillard qui, avant sa majorité, met du rouge, et se teint les cheveux,... quand il en a. Sa mère se désole, son père le renie; mais bah!... maman fait des envois secrets d'argent, et papa ne vivra pas toujours : Il a un anévrisme sur lequel on fonde de grandes et légitimes espérances, et c'est là-dessus que les prêteurs sur billets établissent l'honnête combinaison de leurs avances usuraires. — Si le lionceau meurt, on l'enterre; s'il vit, on en fait un seizième d'agent de change, quand il sait écrire; dans le cas contraire, on le fait nommer administrateur d'un chemin de fer, ou

on l'envoie en mission extraordinaire près une cour allemande.

LIONNE.

La lionne n'est pas positivement la femelle du lion dont il est question dans ce dictionnaire : elle est de son espèce, mais non de sa famille : c'est une nature excentrique, foulant aux pieds les usages de son sexe, traitant les formes sociales comme des préjugés; mais restant communément assez fidèle aux devoirs fondamentaux de sa position. Une lionne peut être bonne fille et épouse honnête; elle obéit aux aberrations de la tête, plutôt qu'aux entraînements du cœur, et toute son ambition se borne à usurper les plaisirs, les usages, les manières, les allures et les franchises de l'homme élégant.... A voir la lionne dans son négligé du matin, on pourrait aisément se tromper sur la nature de son sexe, et la prendre tout aussi bien pour un élégant fashionnable de dix-neuf ans, que pour une jolie femme de vingt-cinq. Son costume affecte l'hermaphrodisme de ses idées : elle porte une robe de chambre, une cravate, des babouches, et un bonnet grec coquettement jeté sur le coin de l'oreille; elle fume la cigarette, tire le pistolet comme Saint-Georges, et monte à cheval comme un jockey. Sa littérature est au même diapazon : croyez-vous qu'elle s'amuse à pâlir sur des romans? fi donc!... Le journal des haras, le journal des chasseurs, la gazette du sport, le moniteur des courses, l'estafette du turf, voilà ses auteurs; et, grâce à eux, elle n'a perdu que trois cents louis, cet été, à Chantilly et au bois, en réglant ses paris sur leurs indications officielles.... A la bouillotte, elle défie les plus

audacieux du club; au whist, elle ferait *schlem* tous les lords du Parlement; et aux échecs, MM. de la Bourdonnais, St-Amand et Méry ne sont que des conscrits à côté d'elle: Palamède lui-même ne l'effrayerait pas: elle lui rendrait la tour et deux pions!... Lorsqu'à cinq heures, elle a déposé l'amazone et la cravache, et qu'elle songe à satisfaire un appétit surexcité par l'exercice de l'équitation, ne croyez pas que la lionne aille, tout prosaïquement, se calfeutrer dans la solitude conjugale de sa salle à manger.... Non : un dîner splendide l'attend au café Anglais, ou au café de Paris : là, une brillante société de lionnes et de sportsmen l'accueille à grands renforts de poignées de main à l'anglaise; le vin de champagne écume dans les coupes; on parle courses, chevaux, turf, handicap, forfait, gentlemen-riders; on discute molettes, éparvins, morve, cornage et pousse chevaline; on combine l'union de miss Juliett' avec lord Trottfort; on discute le nerf de l'étalon et la vigueur de la jument, et généralement on se sépare en se donnant rendez-vous pour le lendemain, au haras, où toute la compagnie, — hommes et lionnes, — assiste au mariage des deux bêtes conjointes : et tout cela en tout bien, tout honneur, pour la plus grande gloire de l'amélioration de la race équinale en France. — A huit heures et demie, la lionne fait irruption dans sa loge de l'Opéra. Qu'on chante du Rossini, du Verdi, du Wéber ou du Mozart, là n'est pas le mot de la soirée : Il s'agit pour elle d'exhiber une parure originale, une coiffure excentrique, ou une robe à grand effet; non-seulement elle n'écoute pas la musique, mais elle empêche les autres de l'entendre; se faire remarquer est son but, et elle l'atteint toujours. — Vous demandez que deviennent, dans tout ceci, son mari, ses enfants,

sa fortune?... Dame! on ne peut pas tout faire : Elle est dans sa loge, son mari est dans les coulisses. (*Voy.* RAT.) Elle a ses adorateurs, ses enfants ont leurs nourrices; car, en sa qualité d'amazone, la lionne ne nourrit jamais ses petits : elle a dû se couper les mamelles. Quant à sa fortune.... Ah! ma foi! vous m'en demandez trop. (*Voy.* AMAZONE.)

LOUP DE MER.

C'EST le nom que les ichthyologistes donnent à un gros poisson dont la mâchoire est armée de dents aiguës; et par analogie on l'a appliqué au marin qui, ayant fait un séjour constant sur mer, a perdu tous les usages du monde et ne connaît plus que son métier. C'est une individualité qui vit dans le goudron, entre des planches et des cordages, tantôt dans l'air, tantôt dans l'eau, et qui finit généralement par prendre sa retraite dans le ventre d'un requin. Familiarisé, dès l'enfance, avec les mille dangers de la mer, il connaît les moindres courants et les plus imperceptibles écueils; il ne craint rien, chante dans la tempête comme dans le calme plat, est aussi fier de son grand mât ou de sa misaine que le soldat de son drapeau, et met toute sa gloire à passer pour gabier fini. Rien n'est moins spécial que le loup de mer; il exerce, suivant les circonstances, les professions les plus opposées: il sera garde-malade à la Martinique, soldat à Vera-Cruz et pompier à Constantinople. A bord, c'est un modèle de subordination : il ne connaît que l'obéissance passive; et le commandement du quartier-maître ou du capitaine d'armes le fera descendre dans les profondeurs de la cale ou grimper dans les vertigineuses hauteurs du

grand mât; mais là où il relâche, s'il y a une orgie, une rixe; si on tue, si on égorge, si on viole, si l'on démolit, soyez sûr que le loup de mer sera le premier à la besogne. Et pourtant, il reste constamment honnête : il mourra de faim à côté d'un sac de mille francs, et il est presque inouï qu'un loup de mer ait jamais été condamné pour vol. De plus, il est dévot; mais dévot à sa manière : quand il est pris par la tempête, il ne manque jamais de faire un vœu à la Vierge, qui est la patronne des matelots, *Stella maris*, et lorsqu'il arrive au port, il va en pèlerinage, pieds-nus, le bonnet à la main et quelquefois en chemise, afin de s'acquitter fidèlement de son vœu. C'est généralement en revenant de ce pieux voyage qu'il se livre à toute l'excentricité de ses débordements, et la sainte Vierge ne lui en garde pas rancune; car elle le sauve de tous les naufrages, de même qu'il recommence après tous les débarquements. Sa bravoure dépasse toutes les bornes de la témérité et son audace ne recule devant aucun obstacle. Napoléon, ayant besoin d'envoyer un message secret en Angleterre et sachant qu'il était presque impossible d'y débarquer, fit appeler à Boulogne un vieux marin qui lui avait été signalé comme très-entreprenant, et lui demanda combien il lui fallait de temps pour gagner la côte ennemie : « Vingt-quatre heures pour être de retour.... répondit le vieux loup.— Et comment saurai-je que tu y as été? objecta l'Empereur. — Je vous rapporterai un Anglais! » répondit tout simplement l'homme. En effet, il revint comme il l'avait dit, et remit son prisonnier aux mains de l'Empereur, qui rit beaucoup de cette manière de se procurer des certificats vivants. — Quand, épuisé par une longue succession de rudes voyages, le loup de mer, devenu vieux, se résigne à

quitter son navire, il se retire au bord de l'eau, près de la mer. Là, constamment assis sur le rivage, son brûle-gueule à la bouche, il reconnaît et signale les bâtiments au large ; il en détaille le gréement et en critique toujours la manœuvre. Il a horreur du soldat de terre et considère la vapeur comme le déshonneur de la marine moderne. Pour lui, Jean Bart est un sáint, et Duquesne un héros. Lorsqu'il est mort, il faut lui ouvrir la bouche et lui desserrer les dents pour en extraire la chique de tabac qu'il mâche jusqu'à son dernier soupir. (*Voy.* Castor.)

LOUP-CERVIER.

Cet animal très-rapace, qui vit en Sibérie et au Canada, a donné son nom à certains hommes de bourse qui spéculent sur la hausse et la baisse, et qui, insensibles à tout autre sentiment que celui de leur insatiable soif de l'or, se réjouiraient de la ruine de la patrie, pourvu que ce grand désastre influençât le cours des fonds publics dans le sens de leur spéculation. C'est M. Dupin, le grand faiseur de mots, qui, le premier, a mis cette locution à la mode.... Notre siècle est ainsi façonné, que bien des gens préfèrent l'argent à l'honneur. Pour le conquérir, tous les moyens sont bons, et c'est ce qui fait que, dans toutes les professions,— même dans les plus honnêtes,— on trouve énormément de Loups-cerviers. Les uns exploitent le champ très-nébuleux des découvertes impossibles : ce sont les artistes du genre. A un moment donné, ils annoncent qu'un de leurs agents, — et c'est toujours un illustre inconnu dans les sciences ou dans les arts, — vient de trouver une mine de charbon, et plus sou-

vent une mine d'or inépuisable. On expose des minerais qui rendent 200 pour 100 et on est certain qu'au moyen de divers procédés chimiques, on arrivera facilement à un bénéfice double, triple, quadruple, et, — qui l'empêchera ? — centuple !... On met la chose en actions; les dindons accourent; ils souscrivent. Le fonds social est de deux millions; au bout de huit jours, il est de zéro, et le loup-cervier va dévorer son mouton gras dans quelque coin de la Belgique ou dans le *dolce respiro* du lac de Côme et autres paradis terrestres à l'abri de l'extradition. Les notaires, les banquiers, les agents de change ont offert des spécimens du genre, et, toujours ennemis de la faillite, ont trouvé plus court et moins compliqué de faire simplement banqueroute. Jouer à la bourse avec les fonds de ses mandataires est l'*a b c* du métier, et le client doit mettre un gros cierge à son patron quand il n'y perd que le capital qu'il a déposé, sans être condamné à rapporter à la masse générale des créanciers. Le système de Law continue de faire des dupes, et la rue Quincampoix n'a fait que changer de place.... ou plutôt Paris est un immense Quincampoix où s'embusque l'élite des loups-cerviers du monde entier. On a beau leur donner la chasse, les traquer, les harceler : Buffon nous prévient que ce vorace carnassier ne lâche sa proie que quand il en a sucé les os jusqu'à la moelle inclusivement.

LOUP-GAROU.

Buffon prétend que l'étymologie de ce nom vient de ce qu'il existe une espèce de loups plus friands de la chair humaine que de celle des animaux, et qui se jettent sur le berger plutôt que sur le troupeau;

il conclut que ce sont des ennemis dont il faut se *garer*, et il en fait dériver *garou*. D'autres soutiennent que ce mot vient du celtique *garo*, qui signifie cruel, féroce et mangeur de viande vivante. Quoiqu'il en soit, il est de par le monde une grande quantité de LOUPS-GAROUS qui ne sont en aucune façon anthropophages. On les reconnaît à leur physionomie sombre, à leur regard farouche et à leur abord froid et repoussant. Ils n'ont rien de commun avec ces animaux fantastiques dont la superstition du seizième siècle fit un épouvantail pour les petits enfants; mais ce sont des personnages qui affectent une grande austérité de principes et de manières, ressemblant fort à l'hypocrisie. Jean-Baptiste Rousseau dit :

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de sa sagesse.

Et en effet, ces tartufes austères cachent toujours un grand fonds de perversité sous une odieuse forme de lycanthropie.... Le mot se prend encore dans une acception moins absolue, et Régnard prétend, en ce sens, que

. . . . Nos femmes de province
Ont l'abord repoussant, la mine plate et mince,
L'esprit sec et bouché, le regard de hibou,
L'entretien discourtois, et l'abord loup-garou.

Le portrait n'est certes point flatteur ; et pourtant il a du vrai. Les idées provinciales à l'endroit de la vertu sont étranges : c'est presque toujours l'apparence qui est confondue avec la réalité, et le visage contracte, sous cette influence, l'habitude de la morgue et de la

roideur. Il y a, pour cette raison, moins de loups-garous à Paris que dans les départements, et cela s'explique par la nécessité où se trouve la province de ruser en proportion directe de l'étroitesse du cercle où elle vit. L'hypocrisie est fille de l'esclavage, et c'en est un rude que celui qui s'inflige au nom d'une morale rétrécie. On se fait rogue alors, pour paraître austère; froid, pour cacher les passions qui couvent, et, selon l'acception de Buffon, on devient des loups dont il est prudent de se garer.

LOUVETEAU.

C'est le petit loup qui tette encore sa mère, et, dans les loges des francs-maçons, on confère ce nom aux fils des frères de l'ordre. Il serait difficile de dire pourquoi, puisque le titre de loup n'a pas été donné aux pères. Quoiqu'il en soit, le mot *louveteau* sert à désigner l'enfant d'un adepte, non-seulement chez les francs-maçons, mais encore dans toutes les classes du compagnonnage. Un ouvrier-maître à un ils; dès le premier jour de sa naissance il est inscrit ur les registres du métier, et plus tard, lorsqu'il se résente pour être reçu compagnon du devoir, il est, n sa qualité de *louveteau*, exempté de certaines épreu-es, que tout autre doit subir avant d'obtenir son bre-et. Cette coutume est fort ancienne; elle a traversé os révolutions sans rien perdre de sa vigueur, et 'est une sorte de socialisme auquel un ouvrier ne ıanque jamais d'initier ses fils. La franc-maçonnerie 'existe que peu ou prou; elle n'est plus, aujourd'hui, ue le prétexte de réunions purement gastronomiques. vec elle, le louveteau a disparu, et ce n'est plus que

parmi les compagnons du devoir qu'on peut le retrouver. Il a généralement le mépris du métier paternel; comme tous les fils qui, maintenant, rêvent de s'élever au-dessus de l'état qui les a vus naître, il dore son avenir de songes plus ou moins réalisables : le fils du savetier veut être bottier, comme le fils du procureur veut être magistrat; et il résulte de ce choc des ambitions, qu'il n'y a plus de louveteaux à l'heure qu'il est, ou que, dans bien peu de temps, ils seront complétement passés à l'état de légende et de souvenir.

LUTH.

Rondelet, au seizième livre de son Histoire des poissons, donne ce nom à une tortue dont l'écaille supérieure ressemble à l'instrument qui s'appelle ainsi. C'est un animal fort paisible, qui passe sa vie à se chauffer au soleil, et qui est très-gras. — Chez nous on nomme Luth, par extension, un bipède tout différent, qui paraît sans cesse agité par la présence d'un démon qui le possède; il est très-maigre, et laisse croître barbe, ongles et cheveux, pour attester son sublime détachement des choses terrestres. Le *luth* est frère de la *lyre*, mais il se proclame son aîné; il a la prétention de ne chanter que les héros et les dieux, et il plane invariablement à trois mille mètres au-dessus du niveau des idées naturelles. Il a des mots et des pensées à lui; tout, sous ses cordes sonores, revêt une forme grandiose, gigantesque et colossale : le briquet du voltigeur y prend le nom de *Glaive de Mars;* le trompette-major est intitulé :

Celui qui des combats annonce le retour ;

se d'escadron est étiquetée :

L'animal belliqueux qui porte les héros!

th dédaigne l'idylle, l'élégie et le simple flon-flon, donne la mission de célébrer les gloires de la pa- et de dispenser l'immortalité. Il n'a jamais le petit pour rire, et regarde en pitié tout ce qui n'est pas imé en petites lignes croisées, et rimant plus ou ns bien ensemble. Il vise à l'Académie, dont il cri- e tous les membres pendant les deux tiers de sa ; il fait leur éloge le jour de sa réception officielle, es place au rang des dieux, au moyen des strophes poulées qu'il a volées à Pindare, à Byron et à Tyr- . Son imagination nébuleuse fait d'incroyables efforts ur déguiser le sens naturel des mots, et celui-là est oclamé chef d'école, qui parvient, le plus vite, à nverser tous les principes scholastiques de la syn- xe et de la méthode.... L'homme-luth a toujours issé pour inspiré des dieux : C'est, de tous les instru- ents apolloniques celui qui a le plus de chances pour ourir à l'hôpital. On en a vu qui mouraient dans eur lit, mais la postérité le leur a toujours reproché. *Voy.* FOSSILE.)

LYNX.

Non, rien n'échappe au lynx : [illegible] tillants
Les corps les plus épais dev[illegible] rents.

C'EST une sorte de ch[illegible] vit dans les forêts du nord de l'[illegible] ie et du Cau- case; mais, dans l'[illegible], on le tro[illegible] où il y a un [illegible] r et un p[illegible] Il tient du f[illegible] d, et rie[illegible]

sa souplesse et sa dextérité lorsqu'il s'agit de pénétrer la vie du prochain ; il a une merveilleuse adresse à découvrir les défauts et les faiblesses d'autrui, et c'est pour lui que la Fontaine a dit :

> Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
> Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.

Le *lynx* humain, en raison de sa perspicacité, devrait être pétri d'indulgence ; s'il découvre les défauts il doit voir les qualités ; mais hélas ! il n'en est rien : semblable à ces peintres incomplets qui ne perçoivent que le côté ridicule de leurs modèles ; il ferait une caricature avec une Vierge de Raphaël, et on dirait que Dieu lui a donné l'acuité de la vue, comme les opticiens nous donnent le microscope pour étudier les difformités du monde invisible à l'œil nu. Le lynx est donc un observateur très-dangereux, souvent injuste et toujours prévenu ; il fait les bons espions et les mauvais critiques.

LYRE.

On trouve, à la Nouvelle-Hollande, un oiseau à qui l'on a donné ce nom, parce que sa queue affecte la forme d'une lyre. C'est un chanteur infatigable qui a la manie de siffler, de crier et de murmurer sans cesse ; il trouble les forêts de ses mélodies, tantôt tendres, tantôt passionnées ; il chante faux la plupart du temps sans paraître s'en douter, et la présence d'une lyre dans une contrée a généralement pour effet de faire fuir tous les autres oiseaux. — La société française possède précisément la contre-partie de ces lyres ailées ; elle a ses poëtes qui abusent des mêmes

priviléges, et qui portent le même nom. Une Lyre est un monsieur entre deux âges, — il y en a pourtant de sexagénaires, — qui passe sa vie à aligner de la prose d'une certaine façon, en s'arrangeant de manière qu'on ne puisse plus la comprendre : plus c'est inintelligible et plus c'est sublime ; il y en a qui rient, d'autres qui pleurent ; les uns maudissent la vie, ceux-ci invoquent la mort ; ceux-là abîment les femmes qu'ils nomment le sexe perfide, tous paraissent très-malheureux dans cette vallée de misères ; et pourtant, je vous défie de les empêcher de chanter. L'un s'écrie :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !

L'autre :

Hélas ! nous nous taisons ; nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules suspendues !

Et loin de se taire, tous recommencent de plus belle ; ils chantent jusqu'au dernier soupir, et chantent même après leur mort ; car tous ont un tic qui consiste à faire sa propre épitaphe ; de sorte que, même sur leur tombe, on retrouve comme un écho de cette voix que le trépas n'a pu faire taire. La Lyre s'intitule ordinairement *poëte sacré*, et l'appellation deviendra très-juste si vous prenez la peine de placer l'adjectif devant le substantif. Dans ce cas, le monsieur met en vers la Genèse, le Pentateuque et les grands et petits Prophètes ; il gravit le Sinaï, grimpe sur le Golgotha, et se gargarise avec l'eau du Jourdain. Il invoque Jehovah, adjure le Dieu d'Israël, qu'il baptise des sobriquets d'Elchim et d'Adonaï ; on en a vu qui disaient des

choses très-malhonnêtes au Créateur, et qui s'écriaient :

> Pourquoi m'as-tu créé, Dieu barbare et cruel?...
> Que ne m'as-tu laissé le néant éternel!

Ils vont même jusqu'à manquer de respect aux auteurs de leurs jours, et il n'y a pas une Lyre qui n'ait vociféré aux oreilles de sa maman :

> Ah! maudit soit le jour où j'entrai dans la vie!
> Maudit soit à jamais le sein qui m'a porté!

Avouez que Platon avait bien quelque raison de vouloir qu'on chassât les lyres de sa république.... Ces gens-là, direz-vous, sont très-malheureux.... Pas trop! en apparence du moins : ils dînent aux Frères Provençaux, s'habillent chez Dusautoy, ont leur loge aux Italiens, leur équipage sous le péristyle; ils jouent à la hausse, achètent des Nords et des Lyons, pleurent l'hiver à Paris, gémissent l'été à leur château, et vont, pendant l'automne, suspendre leur instrument aux saules de Dieppe ou de Trouville; ils meurent, très-vieux, de la goutte ou d'indigestion, et ils sont proclamés immortels... Le dix-neuvième siècle n'a produit que deux *lyres* : les autres sont des *guitares*.

M

MARÉCHAL.

C'est le nom vulgaire d'un taupin que le peuple appelle *scarabée à ressort*, parce que lorsqu'on le touche, il se contracte et se détend avec force, comme s'il était poussé par un mouvement mécanique. C'est aussi celui qu'on donne au rossignol de muraille, dans le pays de Niort. Cette dénomination de *maréchal* a été octroyée à une grande quantité d'hommes et de choses : outre le *maréchal ferrant*, nous avons le *maréchal des logis*, le *maréchal de camp*, le *maréchal de France*, dont le titre, avant François Ier, n'était que temporaire; le *prévôt des maréchaux* qui commandait une compagnie dans les provinces; le *maréchal de la Foi*, titre qui, dans la guerre des Albigeois, fut octroyé à Guy de Lévis avec droit de transmission héréditaire; le *maréchal de l'armée de Dieu et de l'Église*, titre qui, en 1215, fut donné au chef élu par les barons anglais révoltés contre Jean Sans-terre; le *maréchal des nonces*, titre de l'officier qui, dans les diètes de Pologne, avait la présidence des assemblées; et enfin les *maréchaux d'empire*, qui furent créés par Napoléon Ier. Ils avaient rang de maréchaux de France, et cette dignité constitue le plus haut grade militaire. La plupart sortaient du peuple, et c'est la gloire qui leur donna leur blason et leurs titres de noblesse. Ney, fils d'un tonnelier de Sarre-Louis, devint duc d'Elchingen, et prince de la Moskowa; Suchet, simple volontaire, gagna le bâton de maréchal et le titre de duc d'Albuféra; Lefebvre, fils d'un meunier de Rufach fut créé duc de Dantzick;

Lannes, fils d'un garçon d'écurie, et lui-même apprenti teinturier, n'en fut pas moins duc de Montébello; Masséna, simple soldat, passe prince d'Essling; Augereau, qui fut duc de Castiglione, était né d'un maçon et d'une fruitière; Bessières, duc d'Istrie, était d'une famille de pauvres artisans du Poitou, et presque tous ceux, dont le nom se rattache aux grands jours de l'histoire impériale, sont dans le même cas. Qu'est-ce que cela prouve?... Je n'en sais rien; mais si j'étais roi, je ne demanderais à personne : — d'où venez-vous?... Mais : — où allez-vous?

MARMOT.

Ce marmot est un singe à longue queue fort laid et très-tapageur : sa laideur a inspiré les faiseurs de figures grotesques,[1] qui ont inventé les marmousets, et par suite les marmots, dont les amateurs encombrent leurs cabinets. Ses habitudes tapageuses ont fait appliquer son nom aux petits enfants qui sont l'orgueil de leurs parents et la désolation des amis de la maison. Après les chats et les perroquets, rien n'est plus importun que le marmot, qui toujours est un enfant gâté. Les enfants terribles font partie intégrante de la classe des marmots; ce sont eux qui brouillent les cartes au beau milieu d'une partie, renversent les échecs au moment où vous allez faire mat votre adversaire, et s'empressent de vous dire, quand vous entrez : — « Maman vient de se sauver par l'escalier dérobé, et elle a dit, comme ça, que vous l'embêtiez. » Et vous restez-là *à croquer le marmot*.... Cette dernière expression n'a rien de commun avec l'enfant; elle se rapporte tout à fait au singe, dont autrefois on repré-

sentait l'image sur le heurtoir des portes de châteaux, L'usage féodal voulait que le vassal qui allait rendre hommage à son seigneur, pendant qu'il était absent, se mit à réciter, comme s'il eût été présent, la formule de respect et d'obéissance prescrite par la coutume ; il fallait en outre qu'il baisât, à plusieurs reprises, les verroux, la serrure et le heurtoir où était sculpté le *marmot*. On comprend que cette humiliante cérémonie devait lasser parfois la patience du vassal, et que lorsqu'il approchait ses lèvres du bronze, il avait plutôt l'air de vouloir le mordre et le *croquer*, que de lui appliquer une caresse. Le même dicton existe en Italie, où l'on dit : — « *Mangiare i catucacci*, » manger les cadenas.

MARMOTTE.

Ce rongeur, qui vit dans les Alpes et dans la Pologne, passe la moitié de sa vie à dormir dans des terriers profonds qu'il garnit intérieurement de foin, après les avoir hermétiquement fermés : sa léthargie dure ordinairement pendant tout l'hiver, et ce n'est qu'au printemps, qu'il secoue son long sommeil et sort de sa torpeur. — Le nom était donc tout trouvé, pour peindre l'homme qui n'a ni caractère, ni énergie, et qui, insensible à toutes les vicissitudes, laisse passer les événements, sans s'en émouvoir et sans y prendre part. L'homme-marmotte n'a qu'un bonheur négatif; son existence passive n'est accidentée par aucune des mille variétés qui compensent les monotonies de la vie. Il ne tue pas le temps; il le laisse passer ; et c'est le temps au contraire qui le tue.

MERCURE.

Nom donné à un papillon d'Europe des environs de Vienne, et qu'on a calomnié en le confondant, par l'appellation, avec l'homme qu'on désigne ainsi. Cet homme porte un nom de poisson trop caractéristique, pour que notre réserve l'ait fait entrer à la lettre M, dans ce Dictionnaire. — En métallurgie, le mercure est un liquide brillant, insipide et inodore, qui ne joue pas seulement un grand rôle dans les baromètres : il est le seul spécifique contre certaines affections aiguës que Vénus octroie à ses trops fervents adorateurs; et, — chose remarquable! — le remède porte précisément le même nom que celui qui se fait l'entremetteur du mal S'il n'y avait pas tant de mercures il y aurait certainement moins de mercurés. Dans la mythologie, Mercure était le dieu des voleurs, et avait, pour mission, de conduire les âmes aux enfers. Aujourd'hui encore, il fraye avec les escros, et mène toujours les gens au même endroit. On en a fait le patron des négociants : je ne sais pas pourquoi.... et vous? Mon précepteur, abbé très-facétieux, me disait jadis, que Mercure, ayant des ailes aux talons, volait facilement, et qu'alors.... Je trouve l'explication bien franche.

MERLAN.

On a donné le nom de ce poisson aux perruquiers, parce qu'au temps où l'on se poudrait, ils étaient généralement blanchis par la poudre à la maréchale, comme les merlans qu'on enduit de farine avant

de les jeter dans la friture. Il n'y a donc plus de merlans humains depuis que les Français ont eu le bon esprit de ne pas se déguiser en vieillards. Toutefois, le sobriquet a persisté, et un coiffeur, dont la spécialité est de teindre les cheveux en noir, s'appelle encore ainsi. Si l'on tient au poisson, le nom de raie au beurre noir lui irait beaucoup mieux. — Un merlan jadis, était un personnage important; grâce à son art (car il était *artiste*, bien plus que le coiffeur moderne), une femme pouvait d'avance enregistrer ses conquêtes. Sous Louis XV, au dire des chroniqueurs, la coiffure joua un rôle considérable dans la politique, et la poudre à la maréchale fut certainement plus puissante que la poudre à canon. La Dubarry excellait dans la façon de se faire coiffer; — et, voyez le rapprochement! — c'est à son MERLAN qu'Antoinette POISSON dut peut-être son titre de marquise de Pompadour.... Du reste, ce règne arriva, pour Vatel, malheureusement cinquante ans trop tard : sous Louis XV, ce célèbre cuisinier, si châtouilleux sur le point d'honneur culinaire, n'eût pas été entraîné à se percer de son épée. Avec tous les merlans, les maquereaux et les morues qui brillèrent sous ce roi ichthyophage, la marée ne manquait jamais. (*Voy. ces mots dans le Dictionnaire de l'Académie, moins prude que nous.*) Léonard fut le dernier merlan du dix-huitième siècle : la hâche révolutionnaire, en abattant les têtes, donna le coup de grâce à son art; et, le jour où les beaux cheveux de Marie-Antoinette, de la princesse de Lamballe et de la duchesse de Polignac furent ignominieusement profanés par la main du bourreau, ce jour-là, Léonard qui, lui du moins, resta fidèle, se coiffa lui-même, ne pouvant plus coiffer ces beaux fronts doublement royaux par la couronne et par la

beauté; puis, il alla porter sa tête poudrée sur l'échafaud de 93, en criant : — Vive la reine!... Que de fidèles ne se sont pas faits poudrer alors et ont crié : — Vive la république!

J'aime le merlan : êtes-vous comme moi?... Mais la Révolution les a tous frits.

MERLE.

Oiseau très-difficile à approcher. Vous le suivez le long des buissons, vous croyez le tenir; vous visez... va-t'en voir s'ils viennent!... Il est déjà à l'autre bout du bois; et vous entendez son cri moqueur qui semble rire de votre désappointement. C'est ce qui a fait donner le nom de *fin merle* à l'homme fin, rusé et adroit qui sait déjouer toutes vos ruses : bien mieux, c'est lui qui vous dupera et vous mettra, — comme on dit, — dedans. En affaires, il aura toujours la bonne part; et dans toute association, il ruinera ses confrères, en trouvant le moyen de s'enrichir. Un merle de cette espèce est-il sur un vaisseau qui sombre! tout l'équipage se noie; mais lui s'arrangera de façon à grimper sur quelque chose; et il arrivera sain et sauf au port, sans une plume mouillée, dût-il se percher sur le cadavre du capitaine. Louis XI était un fin merle; François Ier et Charles-Quint l'étaient autant l'un que l'autre; ce qui fit qu'ils s'attrapèrent mutuellement. Les procureurs autrefois étaient classés dans ce genre de passereaux; on dit que les avoués modernes sont un peu de la famille.

Il y a aussi *le beau merle*, qui généralement est un imbécile, avec barbe, lorgnon et gants jaunes. — *Jaser comme un merle* s'applique aux avocats, qui sont les

cousins germains des procureurs.... Rabelais a dit :— « Trouvez-moi un merle honnête, et je vous baillerai un merle blanc.... » Où mène le paradoxe !

MEUNIER.

Certains coléoptères couverts de poils blancs, ou vivant dans la farine, portent ce nom caractéristique. Il existe un poisson, sorte de chabot, qu'on nomme meunier de mer; et enfin, c'est la dénomination vulgaire de quelques oiseaux. — L'homme qu'on appelle ainsi est la cheville ouvrière de la civilisation : sans lui, il n'y aurait que perturbation dans la société, et il est évident que son moulin est l'édifice fondamental de tout état organisé. Malheureusement, il est des meuniers qui abusent fortement des priviléges de leur haute position : le pur froment qu'on leur confie ne sort pas toujours de leurs mains comme il y est entré; le seigle s'y substitue trop fréquemment au blé, et il n'est pas rare que les peuples affligés de meuniers croquent de la craie pulvérisée, en guise de farine. Rien n'est plus blanc que l'habit de certains meuniers; rien n'est plus noir que leur conscience : à cela près, ce sont d'excellentes gens, pour la plupart.

MEUNIÈRE.

La mésange à longue queue, et la corneille mantelée se nomment communément *meunière*. — C'est encore la femelle du meunier précité, et le but de sa mission, ici-bas, est d'engraisser des poules avec le grain destiné à nourrir les humains. Les ama-

teurs de volailles succulentes ne s'y trompent jama
c'est toujours au moulin qu'ils vont quérir leurs m
leurs rôtis, et jamais ils ne sont trompés dans le
gastronomiques espérances. La meunière en plein ve
est toujours laide; celle qui vit au bord de l'eau e
généralement fraîche, accorte et jolie. Pourquoi?... O
n'en sait rien; mais toutes deux ont cela de commu
avec les femmes de notaire : à savoir que, de même que celles-ci sont sensibles aux égards de leur premier clerc, celles-là sont invariablement en grande intimidité avec le garçon du moulin, qu'on nomme *chasse-mannée*.... Tout est mystère dans le cœur des femmes.

MOINE.

Ce nom a été donné à beaucoup d'insectes qui vivent retirés dans le tan et dans le bois pourri; ils portent une sorte de capuchon qui leur donne quelque ressemblance avec nos religieux cloîtrés.—En ichthyologie, le moine est un phoque et un marsouin très-vorace; est-ce encore un rapprochement?... — En ornithologie, c'est une espèce de mésange, et l'ancien nom du moineau.— Il existe aussi un singe qu'on nomme ainsi. Les moines sont donc très-répandus dans la nature. Ils ne le sont pas moins dans la société humaine, et les philosophes en ont dit tant de mal, qu'il ne serait pas déplacé d'en dire un peu de bien. N'est-ce pas eux qui ont fait la plupart des découvertes utiles dans les sciences et dans les arts? N'est-ce point à leurs constantes études et à leurs expérimentations, que l'agriculture et l'industrie doivent leurs plus importants progrès?... On leur a reproché leur fanatisme,

leurs superstitions, et leurs vaines pratiques!... Il faut bien admettre le côté faible de toutes choses, et l'humanité ne saurait être parfaite. Quelle est la société qui puisse se vanter d'être exempte de préjugés, souvent plus absurdes que ceux qu'on reproche à l'illuminisme monacal? Les ordres religieux ont rendu d'immenses services à la civilisation; aux temps barbares du moyen âge toute intelligence s'était réfugiée dans le cloître, et la religion fut l'arche sainte qui sauva l'esprit humain du déluge universel. Comme en toutes choses, la corruption se mit aux couvents, et la réforme eut fort à faire pour arrêter la dégénérescence générale. De là vient le mal, et, comme dit un vieux dicton : — « Depuisque moines allèrent à cheval, tout alla clopin-clopant. » Cherchez-moi une institution, si sainte et si élevée qu'elle soit, dont on n'en puisse dire autant. (*Voy.* Religieuses.)

MOQUEUR.

Espèce d'oiseaux excessivement répandus dans l'Amérique, et dont la principale se compose de grives imitant le chant des autres oiseaux, en ayant l'air de le parodier. — Les *moqueurs* sont plus nombreux encore dans les grandes et petites villes d'Europe; il n'est pas besoin qu'ils soient de la famille des grives pour acquérir le chant et le plumage de ces sortes de merles. Tous les oiseaux peuvent devenir moqueurs, par l'imitation, et il en est peu qui résistent à la tentation d'essayer. Il ne faut pas les confondre avec les *plaisants*, oiseaux d'origine française, dont le gazouillement est un franc éclat de rire. Le moqueur est généralement sournois et dissimulé; son gozier a

des notes sardoniques, et s'il répète les plus douces mélodies de la fauvette et les plus stridentes fioritures du rossignol, c'est toujours pour les défigurer et y introduire une nuance ridicule. Sans être méchant, il commet souvent des cruautés dont il n'a pas l'air de se douter, et il lui arrive fréquemment de tuer ses semblables, en se figurant qu'il les amuse. Il a une merveilleuse facilité à saisir le défaut de l'aile, et l'aigle lui-même n'échappe pas toujours aux petits coups de son bec acéré; les naturalistes ont même observé que le moqueur s'acharne surtout contre les plus gros oiseaux : plus on vole haut, et plus on est en butte à ses importunes poursuites. Il n'est pas sauvage, au contraire : il aime les lieux fréquentés, perche dans les salons, dans les théâtres, et jusque sur vos chenets, au coin de votre feu; vous avez beau le choyer, lui prodiguer le grain et les caresses, il finira toujours par grimper sur vos épaules et par vous donner des coups de bec qui, parfois, crèvent les yeux : tout cela pour s'amuser et se distraire. Les ornithologistes prétendent que le moqueur fait ordinairement son nid sous la corniche du rez-de-chaussée des grands et petits journaux (*Voy.* SIFFLEUR).

MOUCHE.

En entomologie, c'est un insecte diptère, dont la hardiesse et la persévérance sont devenues proverbiales : une mouche qui s'est mis dans la tête de se percher sur le bout de votre nez, arrivera à ses fins par tous les moyens possibles. Elle vous épiera, vous guettera avec une patience et une opiniâtreté telles qu'il deviendra impossible d'éviter ses poursuites.

On connaît la fable du lion et du moucheron, récit d'un combat où le roi des animaux fut vaincu par le plus microscopique des insectes ailés. — C'est sans doute à ces qualités occultes qu'il faut reporter l'usage qu'on a appliqué de ce nom à l'homme chargé d'épier et d'espionner la conduite d'un autre. Les mouches et mouchards sont tout un : du moment qu'ils se sont attachés à votre personne, vous n'éviterez pas leur piqure, qui est souvent mortelle. — Le genre mouche dont nous parlons ne se recrute pas exclusivement dans la canaille : il y a les mouches à fumier, c'est vrai ; mais on trouve aussi les mouches dorées qui ne se posent que sur les fleurs et les boîtes à parfums. Tous les mouchards ne sont pas d'ignobles personnages embusqués dans les mauvais lieux pour épier le mot ou l'action dont la révélation est tarifée dans l'intérêt de la morale ou de l'ordre public ; chacun, en ce vaste travail, a sa façon d'opérer suivant le milieu dans lequel il agit.

Sous la haute direction du préfet de police, fonctionne une immense ruche, dont toutes les habiles travailleuses ont chacune leur spécialité : les salons, les coulisses, la bourse, les boudoirs, les temples, les alcôves mêmes sont de leur département, et il n'est pas de secret qui échappe à l'opiniâtreté de leurs patientes et adroites investigations. La mouche est souvent un parfait gentleman ou une gracieuse danseuse, dont votre prudence ne se méfie jamais ; les bals en regorgent, les dîners en foisonnent ; les mouches se glissent dans vos causeries du coin du feu, et on en a vu arriver à s'insinuer jusque dans le lit de l'amant qu'elles voulaient trahir. C'est du reste l'histoire si ancienne et si nouvelle de Judith et de Dalila. — C'est

à Louis XV qu'on doit l'invention de cette agréable institution, que Fouché sut porter, plus tard, à un haut degré de splendeur. Le premier empire en usa largement : il avait sa police militaire et sa police civile; exercée par des mouches grassement nourries, cette surveillance générale se divisa en mille ramifications : il y eut la police administrative, judiciaire, littéraire et religieuse; police de la cour, de la ville et de la campagne; police de l'intérieur et de l'extérieur; puis police de la police, c'est-à-dire contre-police où les mouches se mangeaient les unes les autres. Pour arriver à se dépister mutuellement, elles eurent recours à une foule de subterfuges : les unes se déguisaient en marquis, les autres en général, et il advint, un beau jour, que toutes portaient le ruban de la Légion d'honneur.

On méprise les mouches.... Après tout, c'est un métier qui en vaut un autre; dans tous les cas, il enrichit, et l'on sait que Judas fut le seul des douze apôtres qui gagna quelque chose à l'amitié de son maître.—Les temps modernes ont beaucoup diminué l'usage de ces auxiliaires; aujourd'hui, les gouvernements, se sentant plus forts, puisqu'ils ont pour base la sanction populaire, ont presque renoncé à l'emploi de la mouche; si l'on en rencontre encore qnelques-unes qui se posent sur la machine gouvernementale, c'est en vertu de cet axiome qui veut qu'on mette toujours un peu de vinaigre dans la salade et une pincée de chicorée dans le café.

Le genre mouche a mille variétés : *la mouche du coche*, qui croit tout faire et empêche de faire; *la mouche à miel*, qui pique en ayant l'air de vous accabler de bienfaits; *la fine mouche*, qui vous dupe

avec les apparences de la bonhomie; c'est, comme dit Fagan :

C'est cette fine mouche, avec ce bon apôtre,
Qui vous faisaient tous deux donner dans le panneau.

Il y a encore *la mouche*, petit bouquet de poil que se laissent pousser au menton les militaires, et ceux qui veulent passer pour des braves (*Voy.* MOUSTACHE). Une autre *mouche* qui a joué un grand rôle dans la civilisation, c'est celle que les marquises Pompadour s'appliquèrent sur la joue, en guise d'emplâtre, sans doute pour faire croire aux blessures de leur cœur. — Il y a en outre... Mais nous n'en finirions pas, et, à nous voir approfondir un si futile travail, on aurait raison de nous traiter de *gobe-mouche;* et le lecteur pourrait la prendre (la mouche).

MOUSTACHE.

POISSON de la famille des siluroïdes, et bouquet de poils noirs, blonds ou roux dont les hommes sont plus fiers que de leur honneur. Porter moustaches, c'est dire : « Je suis brave, loyal, téméraire, prêt à combattre pour Dieu, le roi et les dames!...» Cet usage de laisser croître des poils sur la lèvre supérieure date de loin ; mais c'est à l'époque des croisades qu'il reparut plus fort que jamais ; tombé en désuétude vers la fin du quatorzième siècle, il ressuscita sous François Ier et mourut sous Louis XIV ; alors les grenadiers seuls eurent le droit de la porter. En l'an XIII de la république, un règlement l'accorda à toute l'armée, excepté aux dragons... Pourquoi? peut-être parce que sous le règne de l'égalité, il était logique de faire

des inégalités... Aujourd'hui, tout Français porte moustache : les garçons de café, les calicots, voire les laquais vous servent, déguisés en colonels retraités. La moustache est tellement inféodée dans nos mœurs, que je mets en fait que le gouvernement le plus puissant n'arriverait pas à la supprimer; ordonnez le redoublement de l'impôt, le divorce général, l'abolition du théâtre Guignol, tout ce que vous voudrez : on obéira. Faites raser Paris, si bon vous semble; mais je vous défie de faire raser les lèvres, sous peine de révolution immédiate et instantanée. Pourquoi encore?... Ah! dame! voilà!... Montesquieu raconte que Juan de Castro, général portugais dans les Indes, se trouvant avoir besoin d'argent, se coupa une de ses moustaches et envoya demander aux habitants de Goa vingt mille pistoles sur ce gage; elles lui furent comptées incontinent; et, dans la suite, il retira sa moustache avec honneur. Donc, c'est quelque chose qu'une moustache. Les Orientaux attachent une grande importance à la moustache. Sa coupe y est un signe de puissance ou de servitude : ainsi, à Alger, comme dans tous les États barbaresques, les Turcs, dit Boucher de Perthes, s'étaient arrogé le droit de porter ce que nous appelons des *crocs*, c'est-à-dire la pointe en haut; les Arabes, comme peuple conquis, les portaient la pointe en bas. Les souverains de l'Inde aiment tant les moustaches qu'ils en simulent à leurs éléphants, au moyen de deux queues de vaches du Thibet, qu'on leur attache aux lèvres. En France, ce fut sous Louis XIV, comme nous l'avons dit, qu'on cessa d'abord de porter moustache, et, — chose singulière, — les ecclésiastiques furent les derniers à abandonner cette mode. Le cardinal de Richelieu et généralement tous les prêtres de

l'époque sont représentés avec la moustache et la royale. Aujourd'hui, le plus vertueux curé serait immédiatement interdit et peut-être excommunié, s'il ne se faisait pas la barbe tous les jours. — Un brave à *trois poils* est un matamore qui retrousse sa moustache et fait plus de bruit que de besogne; ces sortes de braves sont ordinairement des lâches qui se laissent couper la moustache sous le nez.— Chez les poissons, la MOUSTACHE, qu'on nomme asprède, *silurus aspredo*, est un animal taquin, hargneux et rageur, qui poursuit et harcèle les hippopotames des fleuves d'Amérique, mais qui se sauve dès que la bête amphibie s'arrête.... Chez les hommes, la moustache est parfois poisson. (*Voy.* BARBE.)

MOUTON.

Si le mouton n'était que doux il n'y aurait que demi-mal; mais il a la réputation d'être bête; et c'est ce qui fait qu'il est dupé par tout le monde, qu'il se laisse tondre la laine sur le dos, et que le loup ne manque jamais de le croquer. Le bon La Fontaine a fait une charmante fable là-dessus, et la morale prouve, — ο μῦθος δηλοί, — que tous les moutons sont des imbéciles, qui ont toujours tort. Le mouton est un être innocent et vertueux, qui arrive parfois à gagner le prix Montyon, mais qui est complétement incapable de gagner mille écus de rente; sa candeur et sa naïveté, qui ne sont pour la plupart du temps que des qualités négatives, le mènent à conquérir l'estime de ceux qui l'attrappent, et il n'y a jamais eu que Mme Deshoulières et le chevalier de Florian qui se soient imaginés qu'il fût bon à autre chose qu'à fournir des gigots et

du drap d'Elbeuf. [illegible]e calamité qui puisse arriver à un État, c'est d'être gouverné par un mouton; comme la plus grande cause de ruine qui puisse menacer une industrie, c'est d'avoir un mouton pour directeur ou gérant. Machiavel l'a dit avant moi : — « La douceur et la sensibilité mènent à l'anarchie. » Au physique, le mouton est très-reconnaissable, et Hamilton le peint parfaitement, lorsqu'il dit : — « Son visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, est un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y a répandu un certain air d'incertitude qui lui donne la physionomie d'un mouton qui rêve. » Du reste, nous sommes tous un peu de la gent moutonnière; vous n'êtes pas sans avoir remarqué que, lorsqu'un mouton passe quelque part, tout le troupeau le suit : on appelle cela les moutons de Panurge; on aurait aussi bien fait de dire : Les hommes sans métaphore; car ce ne sont pas les singes qui sont imitateurs, c'est bien nous, *imitatorum servum pecus.*

Dans une autre acception, on nomme encore mouton un homme payé pour capter la confiance d'un prisonnier et pour dénoncer son secret à la police; ceci rentre dans les espions et la mouche *(voy. ce mot)*, et rien n'est plus méprisable et dangereux que ces misérables qui, pour racheter leurs propres crimes, n'hésitent pas à porter de fausses accusations qui souvent conduisent leurs victimes à l'échafaud. Pourquoi les a-t-on nommés d'un nom qui est resté l'emblème de la douceur? Je pense que c'est parce que ce sont des loups revêtus de la peau du mouton, et qui abusent de leur déguisement. — Il y a un proverbe qui dit : — « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent. » Entend-on par là que le total est de cent bêtes?... Je

crois que c'est un peu franc et que touté vérité n'est pas bonne à dire. (*Voy.* AGNEAU.)

MULET.

ENTÊTÉ comme un mulet; têtu comme une mule, sont des expressions tellement justifiées par l'usage, qu'il est superflu d'expliquer leur origine. En effet, le mulet, bien qu'il ne soit qu'une invention artificielle des maquignons, n'en a pas moins son caractère et son individualité, ses vices et ses vertus. Ténace et fantasque à l'excès, il vous conduira d'un pied sûr à travers tous les périls de la montagne; il passera sans broncher et avec la plus grande docilité sur l'arête vertigineuse des sommets alpestres, et il obéira à tous vos désirs et vos caprices mêmes, s'il est bien disposé. Dans le cas contraire, et pour peu que l'idée lui en vienne, il vous roulera au plus profond des précipices, dût-il s'y briser les os lui-même: c'est un excellent porteur, à cela près. Si la chaleur et les mouches le taquinent, il ira se vautrer dans le bourbier voisin, sans paraître se douter que vous ne partagez pas son amour de la crotte; vous aurez beau tirer sur les rênes; plus vous ferez d'efforts pour vous opposer à son caprice, et plus vîte il cherchera à le satisfaire; si vous le frappez, je vous plains; car le mulet est très-rancunier; il a tellement de mémoire, que fût-ce dans dix ans, il se souviendra de l'offense, et s'en vengera. Il est plus sensible à l'éloge qu'au châtiment, et ne refuse pas un blâme honnêtement infligé; aussi le muletier, son conducteur, ne manque jamais, dans les pas difficiles, de lui crier : — « *Animo!* courage! » ou bien : — « *Che vergogna!* quelle honte! *vedi le altri!* voyez les

autres ! » S'il va jusqu'à ôter son plumet à la mule capitane, alors c'est le comble de l'humiliation, et l'animal s'en montre très-malheureux, sans pour cela se résigner à l'obéissance. — L'homme qui a donné tous ses défauts aux animaux, mais à condition qu'il prendrait tous leurs vices, l'homme n'a pas manqué d'emprunter beaucoup au mulet. L'entêtement est un des plus communs accessoires du cœur humain; il est d'autant plus difficile à déraciner, que tous ceux qui ont ce défaut croient posséder une vertu, et que pour eux, être têtu c'est montrer de la fermeté d'âme et une grande fidélité aux principes. La ténacité devient, à leurs yeux, force, courage et vigueur de caractère; ils revêtent de grandeur le plus petit des sentiments; ils élèvent très-haut le plus bas des vices, et ils font comme ces habitants rabougris des Landes, qui grimpent sur des échasses et se croient le plus grand peuple du monde.

Le mulet, — humainement parlant, se trouve dans tous les milieux sociaux, depuis le roi jusqu'au berger, comme disent les professeurs de rhétorique. Chez l'un comme chez l'autre, l'entêtement produit les plus grands maux, et devient aussi préjudiciable à la nation qu'au troupeau. L'histoire des peuples et des moutons est pleine de faits qui corroborent notre assertion, et c'est à la rageuse tenacité des sceptres ou des houlettes que nous devons attribuer les révolutions et la clavelée. Sans remonter bien haut et tout en proclamant les vertus du roi Louis XVI, nous pouvons avancer que, moins entêté, il eut pu sauver sa couronne ; Charles X, promulguant ses fatales ordonnances, se montrait plus mulet que Louis XVIII qui dut, à son système de concessions, de mourir dans son lit royal ; et Louis-Phi-

lippe lui-même n'eût point été mourir en exil s'il ne se fût entêté à épargner une poignée de factieux. Il y a longtemps que César, le plus têtu des Romains, fut victime de son entêtement : c'est parce que, malgré tous les conseils, il persista à se rendre au Capitole, qu'il fut assassiné; il est vrai que l'avis venait de sa femme : c'est une circonstance atténuante. — Si nous ne parlons pas des mules, c'est par galanterie; mais Buffon, à tort ou à raison, affirme qu'elles sont plus tenaces, plus fantasques et plus capricieuses que les mulets; et Boucher de Perthes déclare qu'il y a une mule plus entêtée que toutes les autres ensemble : — c'est la mule du pape.

MULOT.

Nom général d'une sorte de souris campagnols qui passe sa vie à creuser la terre; et nom particulier de l'ingénieur qui, après avoir creusé le puits de Grenelle, a voué son existence au forage de tous les puits artésiens qui se sont faits depuis vingt ans en France. — Il y a des noms prédestinés!

MUSICIEN.

Deux oiseaux d'Amérique portent ce nom : le *Musicien* de Cayenne ou Arcada, et le *Musicien* de Saint-Dominique, appelé aussi Organiste, parce que sa voix grave imite les sons de l'instrument de nos églises. Dans l'ornithologie humaine, il y a presqu'autant de musiciens que d'individus, et tous ceux qui ne le sont pas croient l'être. La musicomanie est une des plaies de l'époque; elle infeste tout

le corps social, depuis la loge du CLOPORTE jusqu'à la mansarde de la GRISETTE. (*Voy. ces mots.*) Elle a choisi pour organe une espèce de coffre grillé de fil d'archal et de boyaux de chat sur lequel le musicien tapote au moyen de bâtons blancs et noirs : on nomme cet instrument de torture : *piano*, et c'est sur sa table de sapin qu'on *exécute*, comme sur une guillotine, tous les maîtres de l'art préalablement coupés en morceaux. Il y en a qu'on attaque brusquement, — *vivace.* — D'autres, qu'on se plaît à toumenter lentement, — *adagio.* — On en voit qui procèdent avec rage, — *con furore*, — et qui finissent par briser la corde du supplice. C'est un grand bonheur pour tout le monde, pour l'auteur dont il suspend l'exécution, et pour l'auditeur auquel l'accident accorde un moment de répit. — D'autres râclent, pincent, soufflent, sifflent, tapent, grincent, sonnent, frottent, liment et rabotent : toujours sur des boyaux de chat, des peaux d'âne, des dents d'éléphant, ou dans des cornes de buffle et dans des écailles de tortue : tzing! tzing!... miaou! ron, ron! couak! couik! boum! boum!!... Plus ça fait de tapage et plus c'est harmonieux : il y a même un chef d'école qui a introduit les armes à feu dans l'orchestre ; on ne désespère pas d'y voir bientôt les canons rayés... La note dominante du musicien, sa corde sensible, c'est l'amour-propre et la vanité. On rencontre des poëtes qui admettent la supériorité de Corneille ou de Molière; des peintres qui ne se croient pas dispensés d'admirer Raphaël et Rubens; des statuaires qui se reconnaissent moins forts que Praxitèle et Pradier,... mais je vous défie de me trouver un compositeur de romances qui ne sourit de pitié en entendant exalter Rossini ou Meyerbeer; Mozart, Beethoven, Haydn, Haendel, sont

des génies conventionnels; lui, fait cent fois mieux, et, quand le public connaisseur voudra le juger d'une façon vraiment impartiale, il aura la gloire et l'argent, ces deux formules de l'admiration générale... La sagesse des nations dit : — « Bête comme un danseur, vain comme un musicien. » L'histoire prétend pourtant que la musique rendit, jadis, des services à la civilisation, puisqu'Amphion élevait des villes en pinçant de la guitare; il est vrai qu'elle se hâte d'ajouter que Josué détruisit les murs de Jéricho en jouant du cornet à piston... La mythologie, qui ne ment pas toujours, affirme qu'Orphée en chantant attirait les bêtes; à voir notre empressement à encourager les pianoteurs modernes, rien n'est changé depuis la mort d'Eurydice.

N

NOBLE.

C'est, dans quelques parties de la France, le nom qu'on donne au *cochon*, et c'est évidemment une injustice née de la basse envie des roturiers de 93. La noblesse, de quelque côté que vous la preniez, est une magnifique institution qui récompense le père qui l'a conquise, dans ses enfants pour lesquels elle est un impérieux exemple *qui oblige*. Elle perpétue en France des noms qui ont été, jadis, sa gloire et son salut; elle se lie intimement au passé de la patrie, et il n'est pas plus possible de l'effacer que de raturer l'histoire elle-même. Tous les peuples ont leurs nobles.

Les républiques ne s'en affranchissent point : Rome, Venise, Gênes et la Suisse eurent et ont encore leur aristocratie, et si les États-Unis s'en privent, soyez tranquilles, ils ont déjà la noblesse des dollars qui ne tardera pas à montrer ses parchemins. Si vous trouvez certains nobles dignes de mépris, est-ce une raison pour insulter la noblesse tout entière, et, de ce que l'abbé Verger a assassiné l'archevêque de Paris, concluez-vous que le sacerdoce est peuplé de Lacenaires et de Collignons?... Quand au dixième siècle, Bouchard de Montmorency gagnait son titre de premier baron chrétien, croyez-vous qu'il n'avait pas le droit de transmettre le souvenir de ses exploits à la postérité; et, quand on s'appelle La Trémoille ou Latour-d'Auvergne, doit-en mourir avec la pensée que le nom s'éteint avec celui qui l'a illustré?.. Dans les arts, vous honorez la toile ou le marbre signé par les grands maîtres; en admirant un tableau ou une statue, vous dites : — « C'est un Titien, ou un Praxitèle ! » et vous ne voulez pas qu'à l'aspect d'un homme qui est l'œuvre et le sang d'une de nos gloires, je me découvre, en disant : « — C'est un Turenne, un Colbert ou un Crillon !... C'est illogique et absurde !... Pour justifier la transmission héréditaire des titres, il n'y a qu'une chose à dire : Tout ce que l'homme gagne et acquiert est une propriété; or, toute propriété est un patrimoine reversible sur la tête des descendants, dussent-ils en mésuser et s'en montrer indignes. (*Voy.* Duc.)

NONNE.

On nomme ainsi la truie à laquelle on a fait subir une opération qui la rend impropre à la reproduction. La comparaison est trop grossière pour que nous l'approfondissions, et je renvoie au mot *nonnette*, qui est, à la nonne, ce que le bouton est à la rose... Ma définition est plus galante, et, malgré sa fadeur, je ne la retire pas.

NONNETTE.

Nom vulgaire de la mésange; la *nonnette* est un oiseau fort répandu en France, et qui offre des espèces et des variétés nombreuses; il y en a de noires, de grises, de blanchâtres, de bleues, de petites, de grandes et de moyennes; les unes ont la tête encapuchonnée de noir, d'autres de blanc; celles-ci portent une ceinture, celles-là ont une longue queue. Elles se retirent ordinairement dans la solitude des grands bois, y vivent en troupe avec toutes les apparences d'union et de fraternité; mais, quoiqu'elles marquent un vif empressement de rester en communauté, elles craignent de s'approcher et paraissent se méfier de leur caractère âpre et colérique. Il y a surtout, — disent les naturalistes, — une antipathie marquée entre les nonnettes noires et grises; malgré les soins les plus assidus, il n'a jamais été possible d'en réunir plusieurs dans une même cage; leur querelle y est perpétuelle et leur jalousie est implacable. Elles ont un chant très-monotone qui n'est pas évidemment leur chant naturel; la conformation de leur larynx

laisse supposer qu'elle pourraient faire mieux, et que leur cri nazillard est un son factice... Tel est le portrait qu'en font les naturalistes, depuis Buffon jusqu'à Belon et Valmont-Bomare. Ne dirait-on pas qu'en peignant l'oiseau, ils ont peint notre nonnette à nous, cette jeune mésange qui se retire du monde et va cacher sa robe grise ou noire dans la mystérieuse solitude du cloître?... La France, qui depuis soixante ans a beaucoup diminué le nombre de ces pauvres petits oiseaux, en compte néanmoins encore différentes espèces: grises, noires, blanches, bleues, les nonnettes semblent vouloir faire une nouvelle invasion dans nos bocages, et, comme la vie y est bonne, lé grain abondant et l'ombre salutaire, il est présumable que, dans peu, la France sera couverte de nonnettes, aussi bien qu'autrefois. Il y a deux grandes catégories de nonnettes: celles qu'un instinct naturel, une sorte de vocation entraîne loin des tumultes de la plaine habitée; puis celles qui, souffreteuses, mal conformées, ou ne trouvant pas leur pâture sous le ciel bleu, vont cacher leur dépit et leur souffrance dans l'ombre de la forêt. On en cite qui, trompées dans leurs affections et désillusionnées des plaisirs printanniers, ont été demander à la solitude l'oubli d'un passé, dont les douces souvenances les suivent jusqu'au fond des bois. Toujours est-il qu'en fuyant le centre des vives passions, elles ont reporté toute leur fougue sur d'autres objets; elles sont d'une friandise effrénée, et se livrent de grands combats pour la possession d'un petit insecte. Cette nonnette humaine a renoncé aux bonheurs de la maternité, et elle adore les petits enfants confiés à sa garde; elle a fait vœu de chasteté, et elle pousse jusqu'au fétichisme l'amour de son directeur qui est gé-

néralement l'abbé le plus musqué du diocèse; elle a juré l'humilité, la douceur, la patience, la résignation et le mépris du monde;... et elle est orgueilleuse de son ordre, se révolte contre l'obéissance passive, se prend de jalousies immodérées, et sait fort bien faire la différence d'un duc ou d'un bourgeois venant au parloir... Elle dit : — « Je suis la dernière des dernières servantes du Seigneur, » mais essayez de lui faire entendre que les nonnettes grises valent mieux que les noires, vous la verrez alors entrer dans une sainte colère; car, chez elle, tout est saint, tout, jusqu'à la contradiction. Sa coquetterie est d'autant plus ingénieuse qu'il lui faut une longue et patiente étude pour parvenir à élégantiser les deux couleurs primitives, — le noir et le blanc, — de son ajustement; mais Gresset, un abbé charmant qui vécut dans la confidence de leurs innocentes ruses, Gresset nous dévoile ainsi tous leurs petits secrets :

Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile :
Souvent, l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.

On affirme que la vie conventuelle est pleine de délices et de joies intimes; nous le devons croire, car, lorsque 93 ouvrit les grilles des couvents, peu de ces pauvres oiseaux s'échappèrent de la cage, et le plus grand nombre préféra l'esclavage à la liberté. Bien au contraire, lorsque la loi du divorce fut promulguée en France, la majorité des femmes du monde profita de

l'ouverture des portes pour se sauver de la prison matrimoniale ; donc le couvent vaut mieux que le mariage, puisque le sexe timide se conforma avec tant d'empressement à une loi que promulguèrent, jadis, Solon, Lycurgue, Romulus et Numa, tout en décrétant d'infamie celles qui en profiteraient. (*Voy.* Religieuse.)

NYMPHE.

Les anciens se servaient de ce nom pour distinguer l'état mitoyen, par lequel les papillons, les mouches et le plus grand nombre des insectes ont passé, en sortant de l'état de chenille. J'aime mieux l'appellation appliquée à ces fraîches divinités qui habitaient les fleuves, les bois, les fontaines et les prairies, et qui, amoureuses de Narcisse, l'entraînaient voluptueusement au fond de leurs grottes humides. — C'est par extension que nous avons reporté cette gracieuse dénomination aux filles de l'Opéra, et, voyez le néant des grandeurs mythologiques : on en est venu à nommer ainsi les impures prêtresses de la Vénus moderne. (*Voy.* Araignée.) C'est ce genre de créatures que mentionnait Gresset, lorsque peignant la société de Vert-Vert, il disait :

> La même nef légère et vagabonde
> Portait aussi deux nymphes, trois dragons.

La langue française a d'étranges contradictions : dans un autre cas, mot *nymphe* est synonyme de *vierge*; ainsi Marivaux fait dire à un de ses personnages : — « Pour avoir dit à Madame qu'elle se soutenait bien, à l'âge qu'a ma sœur, voilà que j'ai perdu ses bonnes grâces : qui est-ce qui devinerait qu'on se croit encore *nymphe* à cinquante ans?... » De son côté, Boileau, invoquant

les muses, les appelle *chastes nymphes du Parnasse.* — Ce nom qui, dans l'antiquité, était un titre honorifique donné à toute femme célèbre, est aujourd'hui l'insulte la plus sanglante qu'on puisse adresser à une personne quelconque. Il est pourtant encore quelques grands hommes qui cherchent des Égéries parmi les nymphes d'opéra, et on en cite qui ont été plus loin que Numa, et qui les ont épousées. (*Voy.* RAT.)

O

OIE.

BÊTE comme une oie est la plus injuste calomnie qu'ait inventée le caprice des hommes : c'est un fort bel animal; son port est majestueux; il a la prudence, le courage, la fidélité; son œil vigilant découvre le danger de fort loin, et les Romains, loin de nous imiter, avaient leurs oies sacrées qu'on honorait, en commémoration du service rendu par ces oiseaux qui sauvèrent le Capitole en dépit des Gaulois. On lui reproche d'être polygame? mais l'amour de la variété n'engendre jamais la bêtise; au contraire, et comme dit le poëte :

Quiconque a beaucoup vu
Doit avoir beaucoup retenu.

En étudiant les mœurs de l'oie, je ne vois qu'un seul point qui puisse la faire soupçonner de sottise; c'est que, lorsqu'elle passe sous une porte, quelqu'élevée qu'elle soit, elle baisse la tête, comme si elle se figurait qu'elle a vingt coudées de taille. Elle imite en

cela les tambours-majors des régiments qui s'inclinent avec prudence, en passant sous l'arc de triomphe, ou sous la porte Saint-Denis. Il est vrai que Mme de Girardin a écrit : — « Bête comme un tambour-major !... » Quoiqu'il en soit, je persiste à dire qu'on flatte un imbécile, en l'appelant une oie, et je renvoie aux articles *Aigle*, *Bécasse* et *Buse*. L'oie nous fournit les plumes avec lesquelles tant de livres ont été écrits ; c'est peut-être là sa plus grande bêtise ; et encore, n'est-elle que l'instrument bien innocent de nos sottises littéraires, philosophiques et scientifiques. — Mais, ce qu'il y a d'affreux chez elle, c'est sa patte.... *La patte d'oie* est la terreur des coquettes sur le retour ; c'est l'indélébile cachet de la décadence, le certificat ineffaçable et inexorable qui vous colle votre acte de naissance au front ; les cheveux grisonnants se teignent ; la pâleur blême se peut farder ; l'absence de charmes se ravitaille dans le coton ; mais les rides, *la patte* en question !... hélas ! hélas ! trois fois hélas ! C'est le saut du fossé, plus la culbute ; c'est le bout du rouleau, le commencement de la fin ; c'est alors que le cœur se fait trapiste, et dit à l'amour : — « Frère, il faut mourir ! » (*Voy.* RIDE.)

OISEAU-BLEU.

J'AI vainement feuilleté tous les dictionnaires d'histoire naturelle ; il m'a été impossible de découvrir la monographie de cet étrange bipède qui, sans doute est l'oiseau rare, — *rara avis*, — des anciens. Dans ma scientifique perplexité, j'ai dû recourir aux renseignements oraux, et voici ce que j'ai recueilli de la bouche d'un moraliste : — « L'oiseau-bleu, c'est un poëte modeste, un chanteur spirituel, un danseur qui

n'est pas ridicule; c'est un prédicateur qu'on écoute sans bâillement, un médecin dont on suit rigoureusement les ordonnances, sans mourir; et une belle-mère qui adore son gendre, sans arrière-pensée; c'est encore un ami dévoué jusqu'à la bourse inclusivement, une maîtresse fidèle jusqu'au même objet exclusivement; c'est un budget modéré, un vin naturel, des bottes imperméables, une femme soumise à son mari, et du café sans chicorée; c'est une petite ville dont tous les indigènes sont bienveillants; deux notaires qui se portent mutuellement dans leur cœur; deux dévotes qui ne se regardent pas en chien de faïence; et des héritiers qui donneraient cinquante centimes pour faire ressusciter le parent qu'ils pleurent... L'oiseau-bleu... » Enfin, mon moraliste me parla sur ce ton, pendant une heure et demie, et je finis par l'arrêter, en lui demandant si, par hasard, le moraliste indulgent et pas bavard ne rentrait point également dans la catégorie des oiseaux-bleus?... Il me répondit que le plus rare de tous ces oiseaux, c'est l'homme qui sait écouter sans impatience celui qu'il regarde comme plus instruit que lui; de sorte que, tout compte fait, le premier des oiseaux bleus c'est le mortel modeste qui reconnaît les supériorités et sait garder sa place, quelque humble qu'elle soit.

OISON.

Ne pas le confondre avec l'*Oie* qui, malgré ce qu'on en peut dire, est bien moins bête que beaucoup: l'Oison, lui, n'est pas seulement bête, il est sot, archisot: il ne doute de rien; proposez-lui un fauteuil à l'Académie, une plume dans un grand journal, une

direction d'administration, la responsabilité d'une immense entreprise; tout ce que vous voudrez! il acceptera, les yeux fermés, et croira faire beaucoup d'honneur à la place qu'il va occuper. Il est évident que c'est pour cela qu'on trouve des oisons dans toutes les fractions sociales que nous venons d'énumérer.... et dans bien d'autres.

ORTOLAN.

PETIT oiseau fort recherché par les gourmets, et professeur de droit fort peu goûté des quelques milliers de farceurs qui s'ébaudissent dans le quartier latin. M. ORTOLAN, trop connu de la jeunesse française, pour que son nom ne figure pas dans cette nomenclature anthropozoologique, fut la terreur de trois ou quatre générations. Austère dans ses mœurs, il voulait introniser la vertu à la Chaumière, et jamais, dans un examen, il n'accorda sa boule blanche au Cujas en herbe qui s'avisait de laisser passer son porte cigarre : il appelait cela : « Montrer le bout de l'oreille. » Tout ce qui constitue la justice nationale lui est passé par les mains, depuis les premiers-présidents jusqu'aux substituts, et il n'est ni avocat, ni procureur, ni notaire qui ne lui doive ses premières leçons. C'est le *corpus juris* des temps modernes, et le barreau ne compte pas une gloire, qu'il n'ait élevée au biberon. L'étudiant abhorre l'ortolan; mais il l'aime plus tard, et, s'il n'a pas pu le digérer dans sa joyeuse jeunesse, il arrive un temps où il lui rend justice, et reconnaît que tous ceux qui s'en sont nourris, se portent fort bien. — Auguste, le célèbre garçon de chez Véfour, m'a affirmé que tous les ortolans qu'on vendait deux francs chez les

restaurateurs, étaient de simples pierrots du Palais-Royal. La plupart des professeurs de droit sont dans ce cas, eu égard au véritable ortolan précité.

OURS.

L'OURS a beaucoup du caractère que nous avons décrit à l'article *hibou;* toutefois, il y a, entre eux, cette différence, que celui-ci doit sa sauvagerie aux déceptions qui l'ont dégoûté du monde, tandis que le premier, naturellement ennemi des autres, a apporté, en naissant, la haine de sa société. Il vit toujours seul, s'effarouche au moindre bruit, et n'hésite point à faire le mal, lorsqu'il peut nuire à ses semblables, sans être forcé de se montrer. Il pousse l'ardeur de ses instincts jusqu'à la cruauté, et pour le plaisir du méfait, plus que pour le profit qu'il en tire; car, de même que l'animal, son homonyme qui se contente de flairer sa victime, et qui la quitte après s'être assuré qu'elle est bien morte, il laisse en paix une réputation qu'il a détruite. La joie d'autrui le met en fureur; il regarde comme une insulte tout ce qui dénote le bonheur autour de lui, et il n'admet pas qu'on puisse rire, parce qu'il est toujours de mauvaise humeur. Tout progrès lui est antipathique; nos habitudes sociales, notre façon d'agir et de nous habiller lui paraissent de vaines futilités; nos usages l'irritent, et on dirait, à le voir avec son costume et ses manières excentriques, que c'est un citoyen d'une contrée inconnue. Les bons offices ne le séduisent point, car sa misanthropie se méfie de toutes les avances qu'on peut lui faire; farouche avec tous, même avec les siens, il ne se laisse apprivoiser ni par l'amour, ni par l'ami-

tié, auxquels il ne croit pas, et il y a cette différence entre lui et le quadrupède qui lui a donné son nom, qu'on a reconnu l'impossibilité de le museler.

Méfiez-vous des ours, et ne comptez sur leur peau, que quand vous les avez tués.

P

PANTHÈRE.

Cet animal n'est pas de création nouvelle : l'histoire en fait mention chez les peuples anciens : Judith, Dalila, Salomé sont des Panthères assez célèbres qui, tout en coupant des cheveux ou des têtes, firent l'amour à leur façon. Ainsi donc, la Lionne et la Tigresse (*Voy. ces mots*), ne sont que des diminutifs de celle-ci. La panthère, telle que l'a faite le dix-neuvième siècle, est une syrène ayant dépassé la grande majorité, mais étalant au grand soleil toute la splendeur de ses vingt-huit printemps. Je dis vingt huit : elle n'en confesse jamais plus, mais aussi jamais moins : c est le nombre cabalistique. C'est elle qui créa l'hyperbolique exubérance de la crinoline, des cages et des ballons amidonnés ; les marchands de nouveautés lui doivent des autels ; car sans elle, les femmes honnêtes n'eussent jamais songé à acheter une robe, dont l'étoffe aurait largement habillé les dix grand'mères de leur arbre généalogique. Comme la *biche*, la panthère n'a ni cœur, ni péricarde : ses caresses sont une ruse, ses sourires une embûche, et malheur au chasseur naïf qui tombe sous sa griffe rose !... Avec les très-falla-

cieuses apparences de la tendresse et de l'humanité, elle l'entoure d'un réseau inextricable; elle le fait son esclave, son bien, sa chose. Fortune, avenir, santé et honneur, tout y passera; c'est une bipède vorace qui suce jusqu'à la moelle; c'est un vampire souriant qui étouffe agréablement. La panthère a deux jolies petites pattes : l'une vous magnétise, tandis que l'autre fouille sous l'oreiller pour y dénicher votre portefeuille; c'est une sorte de fille publique qui s'est, un instant *particularisée* en votre faveur,.. je veux dire à votre détriment; elle ne communique pas toujours l'impur virus du corps, mais invariablement elle corrompt et putréfie le cœur. C'est le *sépulcre blanchi* dont parle l'Écriture : l'extérieur en est séduisant; soulevez la pierre noblement sculptée, vous y trouverez un horrible amas de chairs nauséabondes, dont les vers seuls osent approcher.

PAON.

C'est le plus bête des oiseaux, sans excepter le dindon, la bécasse, et l'oie qui a été calomniée; il paraît d'autant plus bête, qu'il a la vanité de sa beauté, et qu'il ne sait faire autre chose que la roue, lorsqu'il croit qu'on l'admire; c'est un sot, ce qui est pire que d'être franchement bête; et il se trouve tant de paons dans nos basses-cours modernes, qu'il n'y a pas de mal à leur dire leur fait, sans user de périphrase. — Il est, nous l'avons dit, ordinairement beau, très-beau; sa principale affaire, c'est de lustrer ses plumes, de relever son aigrette, de faire miroiter ses vives couleurs qui sont celles de l'arc-en-ciel; et, pour peu que vous vous arrêtiez à le contempler, il se

gonfle, s'étale et développe tout l'attirail de son insolente splendeur; quand il est seul, il est simple comme une pintade; il lui faut un public qui crie : — « Ah! qu'il est beau!... » Mais hélas! s'il vient à ouvrir le bec, il en sort des sons tellement rauques et discordants, que tout son prestige s'évanouit; sa tête est si petite, qu'il n'a pas de cervelle, et que son génie étroit ne lui inspire qu'un chant fort désagréable. Il est vain, glorieux, rodomont et fat, quatre défauts qui mènent à l'orgueil, à l'égoïsme, à la lâcheté et à l'ingratitude. Il a les pieds horribles, ce qui veut dire qu'il pèche par la base. Somme toute, je ne vois pas pourquoi il se trouve des geais qui se parent de la défroque d'un si sot animal : les geais parlent du moins; et, s'ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent, ils ont la modestie de répéter les phrases des autres.

Heureusement que le paon n'a pas d'analogues dans la société française!... — Vrai? — Bah!... J'aime le paradoxe.... Ne faites pas attention.

PAPA.

C'est le vautour d'Amérique, que quelques nomenclateurs appellent aussi le *roi des vautours*, et je me demande pourquoi on a été donner ce doux nom qui résume toutes les naïves joies de l'enfance, à un cruel animal qui se nourrit de cadavres et des détritus les plus dégoûtants?... Le papa, chez nous, est l'être le moins comparable à l'oiseau dont il est l'homonyme : sévère parfois, mais indulgent toujours, il est rare qu'il résiste aux adroites espiègleries de son fils, et, surtout aux séduisantes enjôleries de la fille : — « Mon petit papa mignon! prononcé bien tendre-

ment, suffit pour le toucher, » c'est Molière qui l'affirme; et ces deux syllabes primitives, première note de la grande mélodie humaine, éveillent, dans son oreille et dans son cœur, tout ce qui est joie, orgueil, espérance et bonheur. Tous les peuples ont adopté ce doux mot pour désigner le père; c'est le principe de tout idiome; les sauvages le prononcent comme l'homme civilisé; le pauvre comme le riche, le faible comme le puissant disent : *papa;* et l'humanité tout entière, s'unissant dans un même sentiment filial, a fait, de ce mot, le radical du langage universel. Le jour où l'époux acquiert ce titre neuf mois attendu, il abdique, pour quelque temps, sa vieille dignité d'homme : il se fait bonne d'enfant, berceuse, et nourrice, grâce à Darbo qui lui confectionne des biberons; en deux jours, il gagne ordinairement son brevet de *chauffe-la-couche*, et il n'est pas une femme tant soit peu politique, qui ne dirige les dispositions de son mari vers cette branche fleurie de l'arbre conjugal. C'est une garantie de fidélité pendant le mois de vacances hygiéniques, imposées par la Faculté à toutes les jeunes mères; c'est parfois une habitude qui influe sur les velléités d'inconstance de l'avenir. — Une des singularités qui distinguent le papa, c'est de déclarer toujours que l'enfant lui ressemble. « C'est tout le portrait de son papa ! » est une phrase banale, que l'usage a stéréotypée dans le vocabulaire des visiteuses d'accouchées.... — Un jour, une bonne grosse nourrice, arrivant de son village, entre dans la chambre où se trouvaient une jeune mère et son jeune docteur, à qui la chronique attribuait le travail intégral de l'accouchement; la brave paysanne, frappant plus juste qu'elle ne croyait, s'écria, en prenant le poupon et en regar-

dant le fortuné docteur : « Faut pas demander ousqu'est le papa! » Heureusement, l'agent responsable, qui, du reste, aurait ri, était allé faire constater sa paternité à la mairie.... En France, il y a une invariable progression chromatique dans l'appellation de l'auteur de nos jours : on dit d'abord *papa*, puis *pépé;* ensuite *petit père;* un peu plus tard *père* tout court; puis enfin *mon père*. C'est la gamme ascensionnelle qui part du *ré* de l'enfance, traverse le *la* de la jeunesse, pour monter à l'*ut* dièze de la majorité. Il se recontre, par ci par là, de grands dadais qui disent bêtement *papa* jusqu'à la fin de leurs jours : ces fils de la bourgeoisie provinciale sont très-communs dans les marais départementaux, et vous les retrouverez aux articles *Bécasse*, *bécasseau*.

PAPE.

VERDIER de la Louisiane et du Canada, nommé *pape*, parce que les trois brillantes couleurs qui le distinguent lui forment comme une triple couronne, insigne de la papauté. Cet oiseau vit communément dans l'Amérique septentrionale ; quoique petit et faible, il a la prétention de commander à tous les autres oiseaux, même aux plus gros, et il lui arrive parfois de s'insinuer dans le nid de l'oiseau de paradis nommé *roi* ou *manucodiat*, et de lui casser ses œufs.... Bien qu'il n'ait pas de griffes, et que son bec soit sans puissance, il est si persévérant, si patient, si tenace, qu'il arrive toujours à ses fins, et à imposer à des volatiles vingt fois plus forts que lui. Il paraît surtout exercer une grande influence sur une espèce de tangara que les ornithologistes nomment ÉVÊQUE, et qui

est très-commun dans les forêts du nouveau monde. (*Voy. ce mot.*) Il a souvent maille à partir avec certains perroquets qui protestent contre ses tendances ; mais il n'en reste pas moins impassible sur sa branche. Il est parfois suivi par une bruyante troupe de grives d'Amérique nommées MOQUEUSES (*voy. cet article*). Ces oiseaux imitent son chant, en le dénaturant, et pensent l'intimider ; mais, sans paraître s'en émouvoir, il continue à prélever sa dîme habituelle sur toutes les graines de la contrée. Il possède un tel instinct, qu'on prétend qu'il prévoit la pluie ou le beau temps, sans jamais se tromper ; il vit, grâce à ces qualités diverses, dans une constante abondance, et meurt très-vieux ; les bonnes femmes d'Amérique affirment que, comme le Phénix, il ressuscite, et monte dans le soleil. (*Consulter les Voyages de Simpson et de William Dease.*) Michel-Ange en a pourtant placé plus bas dans sa grande fresque du *Jugement dernier*. (*Voir à Rome, dans la Basilique.*)

PAPILLON.

Le papillon, chose frivole,
Près de la fleur coquette est assez bien placé :
Le papillon est une fleur qui vole,
La fleur un papillon fixé.

CES jolis versiculets de Lebrun définissent merveilleusement cet être léger, volage et inconstant qui a donné son nom à une classe d'hommes fort nombreux. Le monde est plein de papillons, jeunes et vieux, qui se sont fait une joyeuse habitude de l'inconstance et de l'étourderie. Ils se sont dit que la vie

est un charmant parterre, dont les femmes sont les roses; et, dès lors, la logique les a poussés à voltiger de fleur en fleur, sans s'arrêter sur aucune :

Glissez, mortels, n'appuyez pas,

fut le vers de Sallentin qui leur servit de devise, et ils arrivèrent à poser en principe que la constance est un devoir, non un plaisir, et que la fidélité est toujours un sacrifice. — Le métier de papillon, s'il a ses agréments, a certes aussi ses fatigues et ses périls : plus d'un se brûle les ailes à la chandelle; les maris leur font une guerre perpétuelle, ce qui n'arrête jamais leur essor; car plus on chasse les papillons, et plus ils reviennent à la charge; ils sont constants dans leur inconstance, et si vous les mettez à la porte, ils rentrent par la fenêtre. Les femmes se laissent toujours prendre aux jolies couleurs de ces fats volages : elles ne sont pas fleurs pour rien; elles les accueillent, les admirent et les aiment; elles oublient, hélas! ce tiercet de Chazet :

Tout l'enchante, rien ne l'arrête,
Et si vous faites sa conquête,
Vous n'aurez pris qu'un papillon.

Bernardin de Saint-Pierre ajoute : « Le papillon, posé sur la rose, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche, et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille. » — Il y a de vieux papillons : ce sont des ex-beaux qui datent parfois du Directoire et qui sont bien près de passer chenilles; ils se teignent les ailes et se noircissent les antennes pour avoir l'air de jeunes lépidoptères; mais ils ont beau faire : ce sont

oujours des phalènes de nuit qui n'ont plus la force le voltiger, et qui finissent par mourir de fatigue sur me ortie, en se persuadant que c'est une rose. Ce sont es invalides de l'amour; et l'on sait que l'invalide est m vieux brave qui se battrait encore.... s'il pouvait légainer.

PARASITES.

IL y a une quantité d'animaux parasites qui vivent aux dépens des autres; les uns se nourrissent de la substance même des individus sur le corps desquels ils s'établissent en maîtres; et d'autres se logent jusque dans l'intérieur des viscères, qu'ils rongent et dévorent petit à petit. Ces animaux sont évidemment des natures d'élite qui ont trouvé le précieux secret vainement cherché par les alchimistes, et on doit les tenir en haute estime, en les voyant convertir leur pauvreté en opulence, et leur faiblesse en puissance. Chez les hommes, n'est point parasite qui veut : c'est une position sociale qui exige de hautes études préalables, et le métier devient parfois si lucratif, qu'il constitue souvent un état véritable. Les experts du genre en ont fait un art que chacun cultive plus ou moins bien : cet art remonte à la plus haute antiquité; et, sans parler des parasites, bien connus, de Rome ou d'Athènes, nous rappellerons que l'Évangile blâme fortement certain convive qui vient s'asseoir à la table du festin, sans y avoir été invité. Le parasite moderne a fait grandement progresser les vieilles traditions : arriver exactement, et par hasard, à l'heure du dîner d'un ami, boire son vin et déguster son rôti, est un principe suranné qui forme toujours la base classique du métier;

mais les perfectionneurs y ont ajouté de plus charmants accessoires. Une fois entrés dans la communauté de vos jouissances gastronomiques, leur logique les a entraînés à se demander pourquoi leur amitié ne tenterait pas de vous soulager d'une partie de vos devoirs; et dès lors, ils traitèrent votre alcôve sur le même pied que votre cave et votre office. Ils eurent, suivant le sage précepte du Bonhomme :

> Bon souper, bon gîte,... et le reste;

ils partagèrent avec vous le lourd fardeau des félicités conjugales, et leur dévouement poussa l'abnégation jusqu'à s'adjuger la part du lion.... Du cœur à la bourse, il n'y a pas beaucoup de kilomètres; votre argent fut bientôt de la partie : il est si facile d'oublier son porte-monnaie, que rien n'est plus naturel que de puiser dans la caisse toujours entr'ouverte de l'amitié!... Un beau jour, vous voulez vous rendre compte de la situation : vous établissez votre balance, et vous constatez qu'au total bien additionné, la cave, la table, la caisse et l'alcôve ont été dévastées : vos bouteilles sont vides, comme votre bourse et votre garde-manger; mais il est juste d'ajouter que, comme compensation, le lit conjugal est doublement habité; et — chose consolante! — vos enfants, comprenant instinctivement tout ce qu'il y a de sublime dans cette touchante communauté de l'amitié, finissent par appeler papa ce charmant commensal qui dîne trop souvent chez vous, pour n'y pas coucher un peu.

PARESSEUX.

QUADRUPÈDE qui se trouve entre les tropiques; il n'a point de dents incisives et paraît éprouver la plus grande difficulté à marcher; il avance en se traînant; de là lui vient le nom de paresseux, qu'il semble parfaitement mériter.— Chez nous, le *Paresseux* brille par les mêmes défauts; mais il faut lui rendre cette justice de confesser qu'il est généralement pourvu de ses trente-deux dents; ses incisives valent ses molaires, et toujours il est gourmand. Il ne se livre jamais, avec une ardeur relative, qu'à un seul travail, et c'est au travail de la mastication. Il y a des paresseux dans toutes les classes, dans tous les pays et dans tous les âges. La paresse est un mal — ou un bien — endémique chez l'espèce humaine, et l'homme le plus laborieux a ses instants de torpeur, où il se laisse mollement glisser sur la douce pente du *far niente*. J'entends souvent dire : « Cet écolier est un paresseux; il ne fera jamais rien; il n'aime qu'à jouer! » C'est un contre-sens : jouer est plus fatigant que de rester assis sur un thème ou sur une version, et celui qui joue n'est point un paresseux; or, tous les enfants se livrent au jeu avec le plus rare courage; donc, la paresse *absolue* n'existe pas : seulement, vous appliquez mal leur ardeur, et vous ne savez pas attendre que la raison vienne convenablement diriger l'emploi de leur courage. Laissez faire; le temps n'est pas loin, où l'âme, s'éveillant à de plus nobles aspirations, forcera l'esprit à de plus sérieux travaux. Quant à moi, j'ai remarqué que c'étaient précisément les paresseux du collége qui, dans le monde, arrivaient plus vite à faire quelque

chose d'utile. Les piocheurs deviennent communément des imbéciles, et les forts en thème, ne sont jamais forts en autre chose. M. Scribe l'affirme dans un joli couplet, qui est devenu proverbe.

PÊCHEUR.

Il y a plusieurs bêtes qui portent ce nom : le Martin, oiseau des marais; le Pêcheur du Sénégal, charmant braconnier des eaux, remarquable par ses vives couleurs; la Baudroie, — *Lophius piscatorius*, — qui attire les poissons avec une espèce d'amorce, et enfin le pêcheur.... à la ligne. C'est de cette dernière variété que nous allons nous occuper. — On a défini la ligne : une perche ayant un animal à une extrémité, et un imbécile à l'autre. La définition, pour être brutale, est rigoureusement juste dans le plus grand nombre de cas. L'immobilité forcée du corps implique celle de l'esprit, et il est malheureusement prouvé que la politique, les arts et les sciences n'eurent jamais rien à démêler avec les sectateurs engourdis de la pisciculture au bâton. Le pêcheur à la ligne est ordinairement marié; c'est lui qui fournit le ménage d'une accumulation de matelottes et de fritures, qui font le désespoir de sa couvée. Le poisson étant un puissant aphrodysiaque qui influe particulièrement sur le système sanguin de la femme, on comprend que les journalières absences du mari ne préjudicient en rien aux impérieuses exigences de son épouse. Elle favorise ses goûts au contraire, lui prépare ses hameçons, sa ligne et ses engins, et c'est un petit cousin qui lui fournit ses appâts, et participe aux fritures. Le pêcheur ne remplit aucune fonction administrative : le goujon le permettrait, qu'il

en serait incapable : son esprit ne quitte pas le bouchon, et son imagination ne dépasse point les barbes de la plume flottante. Il ne faut pas croire pourtant que l'âme du pêcheur soit dépourvue de toute sensibilité : elle a ses minutes d'enthousiasme et ses quarts d'heure d'exaltation : quand *ça mord*, quand le liége indicateur frémit, s'agite et plonge, oh ! alors, il y a, dans le cœur du guetteur, de rapides mouvements qui font refluer toutes les effluves de son sang à son visage : *Ça mord!* est le cri de victoire du pêcheur ; il se rassemble, tire la ligne, et, au bout du fil, apparaît souvent une grenouille, laquelle n'est pas plus bête que celui qu'elle désillusionne, et qui rêvait un brochet.... Du reste, rien des événements extérieurs n'émeut cet homme trop occupé des graves intérêts de sa matelotte ; l'univers s'écroulerait, que, comme le sage d'Horace, il resterait impassible : il pêcherait sur les ruines de la Seine !... On raconte qu'en 1814, au moment où l'ennemi entrait dans Paris, deux pêcheurs célèbres se rencontrèrent sous une arche du Pont-Neuf, tandis qu'au-dessus d'eux retentissait le défilé des troupes coalisées ; c'étaient le déshonneur et la défaite de la France qui passaient tambours battants sur leurs têtes. En s'apercevant, tous deux se regardent en amorçant leurs lignes ; puis le premier s'écrie : « Vous êtes M. C...? — « Et vous, vous devez être M. M...? » riposte le second. En effet, il n'y avait en France, ce jour-là, que deux hommes — deux pêcheurs — qui pussent penser à autre chose qu'à la France.

J'approuve donc la définition : Et vous ?...

PENDARD.

Le pendard à tête rousse est le nom populaire de la pie-grièche, à cause sans doute de l'habitude qu'elle a de s'accrocher par les pattes, la tête en bas. — Chez les hommes, un pendard est un coquin, un fripon destiné à la potence. Ce mot n'a pas gardé tout l'odieux de la signification radicale : on l'applique en riant à de braves gens qui n'ont rien à débattre avec la corde, et, parfois même, il sert à désigner de joyeux viveurs qui sont incapables de fréquenter le Code pénal. Voltaire, je crois, l'a de plus employé pour peindre des attraits, dont toute la fraîcheur résidait dans le souvenir; c'est lui qui, en parlant de la gorge par trop décolletée d'une marquise vieille et coquette, disait par allusion au peu de fermeté de ses flasques appas : « Vous avez là deux petits *pendards* qui voudraient bien relever la tête! » Les femmes ne détestent pas les hommes qui méritent ce nom : il est devenu synonyme de mauvais sujet, et en ce cas, *mauvais* veut dire *bon*, dans le vocabulaire des amours.

PENDEUR.

C'est encore le nom d'une pie-grièche, et on l'appliquait au bourreau qui pendait les condamnés. Il a été, depuis, l'épithète flétrissante qu'on a conservée à l'exécuteur des hautes œuvres.... Il n'est pas d'injure qui n'ait été faite au bourreau; de tout temps il a été le paria de la civilisation; on l'a, pour ainsi dire, mis hors la loi, et les lépreux du moyen âge

n'étaient pas plus repoussés que lui du cercle des agrégations sociales. Autrefois, le bourreau se tenait sous le porche des églises, et n'avait pas le droit de pénétrer dans le temple, que sa présence eût souillé; il ne pouvait faire cuire son pain dans le four banal de la commune, et chacun fuyait son contact impur.... Aujourd'hui, bien que le préjugé existe encore, le bourreau jouit de ses droits civiques tout comme un autre, et c'est, presque toujours, un excellent père de famille, adorant sa femme, et élevant ses enfants dans la crainte de Dieu, et dans l'amour de la guillotine. Il va, le dimanche, s'ébattre à Vincennes ou à Romainville, et n'en revient jamais que chargé de bottes de roses et de lilas. Sa fille, invariablement vêtue d'une robe blanche à ceinture bleue, et le front ombragé d'un chapeau de paille d'Italie, est le type de la grâce et de la candeur; il en est très-fier et très-heureux : elle élève des petits oiseaux, fait des fleurs artificielles, et épouse, à dix-neuf ans, un notaire de Passy ou un tambour-major retraité. Le bourreau cultive les tulipes et les dahlias dans son petit jardin de Ménilmontant; il est membre honoraire d'une foule de sociétés de bienfaisance; il va à la messe basse tous les dimanches et fêtes, a des cartes de visite et des amis, donne à dîner à ses voisins, fait le bésigue tous les soirs, et dit : « Mon collègue le procureur général. » Il est charitable et fait des aumônes; il a ses pauvres; il adore son chien, et gémit, chaque jour, sur le sort des innocentes poules qu'on tue pour servir sur sa table. Un jour, il renvoya sa cuisinière qui avait fait souffrir trop longtemps un pigeon, en l'égorgeant. Il paye exactement son terme et s'abonne à *la Patrie* et au *Musée des Familles*; il fait de la tapisserie le soir, lorsqu'il ne lit pas Berquin à ses petits-enfants, ou les

mémoires de M. Prud'homme à ses voisins, qui l'estiment un bon homme.... quand même.

PÉNÉLOPE.

Gallinacée qui vit en troupe dans les régions intertropicales de l'Amérique méridionale. On nomme ainsi cet oiseau, sans doute à cause de son amour de la famille, et parce qu'une fois accouplé, il reste constamment fidèle à sa moitié. La fille d'Icarius est citée aussi dans l'antiquité comme un modèle de constance et de fidélité. La longue absence d'Ulysse, qui fut le plus grand touriste des temps anciens, ne diminua en rien l'ardeur de sa tendresse conjugale; et on raconte à ce sujet, que pour se débarrasser des obsessions amoureuses de ses cent seize prétendants (que de femmes se contentent à moins!), elle jura de choisir un époux, lorsqu'elle aurait achevé une pièce de toile à laquelle elle travaillait. Mais n'ayant pas encore reçu l'extrait mortuaire du volage Ulysse, elle voulut lui garder sa foi, et à cet effet elle défaisait la nuit le travail du jour : c'était une ingénieuse façon de ne pas manquer à son serment, et les jésuites n'inventèrent rien de mieux en fait de *restriction*. C'était d'autant plus méritoire de la part de Pénélope, qu'il est prouvé que, tandis qu'elle se rendait digne de trois premiers prix Montyon, son ingrat mari se conduisait à la cour de Calypso de façon à perdre immédiatement le premier procès en séparation qu'on aurait voulu lui intenter. Voilà l'histoire véridique de Pénélope. On a donné depuis son nom à la femme chaste et vertueuse qui est restée fidèle à son mari absent. Toutefois, nous devons à la vérité d'ajouter que ces Pénélopes moder-

nes sont d'autant plus rares, qu'on a été obligé de faire une vertu de ce qui n'est rigoureusement qu'un devoir absolu. Le Code accorde dix mois et un jour au veuvage de la femme pour qui la mort du mari est de notoriété publique; il prolonge cet état à perpétuité, du moment que le trépas n'est pas constaté. Les enfants nés pendant l'absence appartiennent au voyageur, en vertu de cet axiome romain: *Is est pater quem nuptiæ demonstrant*. C'est ce qui fait que les Pénélopes ont disparu avec l'île d'Ithaque.

PERROQUET.

C'EST un charmant oiseau qui.... mais j'aime mieux vous le peindre en vers.... Du reste c'est sa couleur.... le vert!

Un perroquet à tête grise
— Ce sont, dit-on, les plus intelligents —
Était l'enfant gâté de certaine marquise
Et de ses gens :
On vantait, en tous lieux, son charmant bavardage,
Sa gaîté, son esprit, son air, ses à-propos;
On faisait, chaque jour, cercle autour de sa cage,
Pour applaudir à ses bons mots.
La marquise en était aux anges :
— Jacquot par ci, Jacquot par là! —
Ce n'étaient que baisers, caresses et louanges,
Et bonbons par-dessus cela.
Tous les gens de l'hôtel, pour plaire à leur maîtresse,
Déclaraient hautement qu'on chercherait en vain
Pour trouver autre part autant de gentillesse,
Et rencontrer surtout un esprit aussi fin....
Un jour, certain voisin, très-franc dans son langage,
Vint visiter le cher oiseau :
Il admira d'abord son élégant plumage,
Et le trouva fort beau....

Voulant juger de son savoir-faire,
« Comment vous portez-vous, lui dit-il, cher ami?
Et l'oiseau répondit, saluant jusqu'à terre :
« Très-bien... Et vous?... Merci! »
Et chacun d'applaudir... Et le voisin lui-même
De trouver le mot bien placé ;
Puis, voulant varier son thème,
Il crut l'avoir embarrassé
Quand il eut dit, pour le confondre :
« As-tu bien déjeuné, Jacquot, mon cher ami? »
Et le bel oiseau de répondre :
« Très-bien.... Et vous?... Merci! »
De mieux en mieux! La réplique était bonne,
A la demande elle s'appliquait bien :
Le voisin s'en étonne,
Et veut continuer cet entretien.
« Jacques, dit-il, quel est votre âge?
— Très-bien... Et vous?... Merci! »
Le cher habitant de la cage
Avait un peu moins réussi.
Mais le voisin lui dit encore :
« Sommes-nous aujourd'hui dimanche ou samedi?
L'oiseau dit, d'une voix sonore :
« Très-bien... Et vous?... Merci!
— Peste! fit le voisin en quittant la marquise,
Il est charmant, il est coquet;
Mais rien n'égale la sottise
Que nous montre ce perroquet :
Pour un bon mot placé par aventure
Et que sans comprendre il apprit,
Voici qu'on le proclame oiseau de grand esprit!
On s'aperçoit bientôt, pour peu que cela dure,
Qu'il ne sait même ce qu'il dit.
Du reste, nous avons ses pareils chez les nôtres ;
Ce n'est point parmi nous que ce type manquait;
Ne lui reprochons point les fautes qu'il commet.
Que d'hommes ont d'esprit,... avec l'esprit des autr
Et n'ont pas la beauté de votre perroquet! »

Je suis de l'avis du voisin... et vous?....

PHÉNIX.

Oiseau dont aucun naturaliste ne s'est donné la peine d'esquisser la monographie, sous prétexte que c'est un être fabuleux, inventé par les Égyptiens de la vieille époque. Il est si peu mythologique qu'il existe toujours, et qu'il n'est pas de si petite localité qui n'ait son phénix : c'est un personnage rare et unique dans son genre, et qui se place dans une position supérieure à tous. Chaque peuple, chaque petite ville, chaque famille ont leur phénix. Ici, c'est un poëte qui a en portefeuille trois tragédies et huit drames inédits qu'aucun théâtre n'a voulu accepter, mais qui ne peuvent manquer de renaître un jour de leurs cendres.... à supposer qu'on pense à les brûler; là, c'est un savant archéologue qui a collectionné toutes sortes de précieuses antiquités, sous forme de pots de chambre ébréchés, de centimes frustes et de vieux chenets dépareillés; c'est le phénix des antiquaires du département, et on parle de le nommer président de l'académie locale et conservateur des monuments du chef-lieu de canton : on attend qu'il y ait des monuments. Le phénix apparaît sous mille formes diverses : il croit à l'immortalité de ses œuvres qui vivront bien après lui; et ce sera justice, puisqu'elles sont mortes de son vivant. Il y en a en politique qui ruinent les empires; en administration qui bouleversent les idées reçues; en commerce qui font faillite; mais c'est égal, ils sèment pour l'avenir, et leur moisson n'est pas dans le présent : tout cela renaîtra de ses cendres. Aussi le phénix est-il fier de ses propres bévues et très-croyant à son étoile; il a pour lui l'espérance, que dis-je? la certitude de

revivre dans la postérité.... Mais en attendant il meurt généralement à l'hôpital, et s'il renaît de ses cendres, c'est que les garçons d'amphithéâtre ont fait du noir animal avec ses os, ou de la bougie avec son tissu cellulaire.

PIE.

On donne tous les défauts à cet oiseau : il est bavard, bruyànt, gourmand, sale et voleur; de sorte qu'à bien voir rien n'est pis que la pie.... Aussi a-t-on infligé son nom aux mâles et femelles de l'espèce humaine qui passent leur vie à jacasser sur ce qu'ils savent et ne savent pas; le voisinage d'une pie est intolérable, et l'on a vu des bourgeois paisibles être forcés de déménager pour se dérober au supplice des criailleries de cet oiseau tapageur. La pie n'articule pas positivement des sons significatifs : son langage n'en est pas un, et pourvu qu'elle babille, elle s'inquiète fort peu du sens de ses paroles. Lorsqu'on lui a appris à parler, elle ne retient presque toujours que les phrases qui peuvent compromettre ou être désagréables. Ainsi, sous la République, elle crie : « Vive le roi! » et sous l'Empire elle chante : — « Vive Henri IV! » Un mari revient d'un long voyage; la pie accrochée dans l'antichambre l'accueille en soupirant : « Arthur va venir ! » Ce sont trois mots mystérieux qu'elle a entendu murmurer si souvent à sa maîtresse qu'elle s'est bien gardée de les oublier, et il ne tient qu'au mari de rester convaincu qu'un jeune sous-lieutenant de la garnison, portant de brunes moustaches et le joli nom d'Arthur, s'est constitué le consolateur de la veuve. — Chez les Romains, la pie était classée

parmi les oiseaux de mauvais augure, comme la corneille :

Sæpe sinistra cava . . . .

On voit que les modernes n'y perdent rien.... Un grand nombre de papes ont porté son nom; il y en a eu jusqu'à neuf. Ce sont des oiseaux sacrés qui se montrent aussi prudents que leurs homonymes sont étourdis, et bien qu'on ait tenté de les chasser, on a reconnu qu'ils étaient invulnérables : les affûteurs y perdent leur plomb. — On prétend que la pie vole les couverts d'argent : c'est une calomnie de troisième acte de grand opéra, et c'est un bruit qu'a fait courir Rossini, sous prétexte de faire un chef-d'œuvre.

PIERRETTE.

C'est la femelle du Pierrot-oiseau, et la femme du Pierrot-homme. Et pourtant, voyez la différence! Rien n'est plus niais que ce dernier personnage enfariné, et rien n'est plus coquet, plus agaçant que la Pierrette. Son costume est à peu près le même, mais elle le porte avec cette grâce native qui n'abandonne jamais la femme, même lorsqu'elle s'affuble d'un accoutrement disgracieux. La pierrette est l'ornement et la joie des bals masqués ; elle s'y jette avec son entrain, sa verve, sa gaieté bruyante, et celle-là du moins ne déshonore pas les joyeux oiseaux dont elle porte le nom. Comme eux, elle est hardie, vous mange dans la main, et vous suivra partout et jusqu'où vous voudrez, pour peu que vous lui fassiez entrevoir les miettes d'un pâté de foie gras délayé dans un flacon de vin de Champagne. Entre deux et trois heures du matin, les

cabinets particuliers de Vachette et de la Maison-Dorée regorgent de volées de pierrettes qui viennent s'abattre sur les divans de tous les étages; leurs bruyants piaulements babillent sur tous les tons, et Dieu sait que de folles saillies jaillissent de ces saturnales nocturnes, où, dès le potage, on arbore l'étendard de la liberté !... Chose remarquable ! jamais la pierrette ne s'allie avec le pierrot; elle est évidemment de notre avis, elle le trouve trop bête, et elle lui préfère des natures plus tranchées; aussi, voyez-la sautiller une polka, glisser une mazourke, ou dévider une valse, et vous la trouverez infailliblement dans les bras d'Arlequin, de Polichinelle ou de Chicart. Par exemple ! je ne vous garantis pas sa danse, et le pudibond Municipal préposé *à la conserve* des mœurs, a fort à faire pour la contenir dans les bornes réglementaires. La pierrette s'en moque, — *s'en bat l'œil*, comme elle dit, — et elle sait l'art d'attendrir les gendarmes; elle est femme à faire polker le Commissaire, et chahuter le Préfet de police; et, du reste, elle n'attrape pas son monde, et elle déclare hautement qu'elle n'a jamais eu l'intention de concourir au prix Montyon.... Fi donc !

PIERROT.

C'EST un personnage de la comédie italienne descendu sur la place publique, et qui, pendant le carnaval, se promène dans les bals masqués et sur les boulevards, au grand ébahissement des badauds qui le suivent. Niais dans ses allures et dans ses vêtements, il porte une veste blanche très-large, ornée d'énormes boutons; son pantalon, ses bas et tout son accoutrement sont également blancs, et, pour que tout

soit d'accord dans son pâle déguisement, il se blanchit aussi le visage et se couvre la tête d'un bonnet blanc. Rien n'est plus écœurant que ce plat costume, si ce n'est l'air bête et abruti de celui qui le porte. Il existe à Paris certains théâtres où le pierrot compte comme personnage très-important; des auteurs assouplissent leur talent jusqu'à lui composer des rôles, et il s'est trouvé des écrivains justement célèbres qui n'ont pas craint d'ébarber leur plume brillante en prodiguant l'éloge à ces monstruosités de la scène. Il y a même des pierrots qui sont passés à l'immortalité tout comme Lekain, Talma et Fleury; nos pères les ont applaudis, nous vénérons leur mémoire; et leur nom, devenu illustre, est un héritage dont leurs successeurs se montrent très-fiers... Qui donc est le plus absurde? Est-ce le sot objet qu'on admire, ou bien les sots qui l'encouragent?... Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi on donnait, à un imbécile, le nom du plus spirituel et du plus civilisé des oiseaux; si j'avais l'honneur d'être petit pierrot des Tuileries ou du Palais-Royal, je déclare que je serais très-humilié du rapprochement. Du reste, il est injuste, et manque de logique.... C'est ce qui fait qu'il existera longtemps.

PIGEON.

Pigeon et Pigeonneau c'est tout un : ce sont deux dupes qu'on attire dans le piége, et qu'on plume jusqu'au duvet. Les loups, les renards, les vautours (*voy. ces mots*) ne vivent que de pigeons, et il n'y a aucun mérite à les tromper, car rien n'est plus facile que de les faire donner dans le panneau. Ces innocents volatiles arrivent généralement, par bandes, de

la province, et s'abattent sur les trottoirs de Paris ; on les reconnaît aisément à leur air gauche et embarrassé ; cependant, quelques-uns affectent des façons de ramiers expérimentés, et ce sont ceux-là qui deviennent plus accessibles à l'oiseleur. Celui-ci a mille moyens de les amadouer ; en expérimentateur rusé, il commence par étudier le moral de l'oiseau, il en analyse le fort et le faible, et, de la masse de ses observations, — toujours rapides, — il tire bien vite la connaissance générale de son sujet. S'il a le cœur sensible, il lui décoche une blonde tourterelle qui ne mettra pas plus de vingt-quatre heures à lui rogner les ailes ; s'il a de la vanité, il flattera son amour-propre ; si l'ambition le domine, il saura lui promettre toutes sortes de grandeurs futures, car il dispose, par son influence, de tous les honneurs et de toutes les richesses ; seulement, comme il dédaigne de porter sa bourse avec lui, il termine invariablement par lui emprunter un louis, qu'il oublie nécessairement de lui rendre : il a tant d'affaires !... C'est au jeu principalement que le pigeon voit son plumage se détériorer très-lestement. Dès qu'il est tombé dans un de ces trébuchets où l'attend le pipeur, il lui est impossible d'en sortir ; la trappe s'abat, il a beau chercher l'issue : il n'y en a qu'une, et elle est si petite, si étroite, qu'il n'y peut passer que lorsqu'on l'a complétement déplumé. Les supercheries dont on use pour le duper sont innombrables, et supposent un génie étonnant dans ceux qui les mettent en œuvre. Robert-Oudin, le célèbre prestidigitateur, a écrit sur cette matière un volume effrayant ; d'après lui, les grecs, les escrocs, les filous sont si nombreux, que c'est à ne plus oser s'aventurer sur le palier de son appartement. Que dis-je ? Il y en a jusque dans votre

antichambre et dans votre alcôve, et quelle que soit votre surveillance, vous ne pouvez éviter d'être plumé et déplumé sans bouger de place.

Tel est le pigeon; c'est un animal doux, mais bête, et on aura beau le prévenir, il se laissera toujours prendre au filet, aux lacets, au traque, à la flèche, au fusil et à la glu, car le sage a dit : « Il faut que tout le monde vive. »

On a donné son nom à la garde nationale, dont elle personnifie les éstimables membres ; je n'ai jamais su pourquoi d'une façon certaine. (*Voy.* Biset.)

PILOTE.

C'est un poisson d'un mètre de long, qui suit les vaisseaux pour en happer les morceaux et quelquefois les hommes qui tombent à la mer. On le nomme ainsi, parce que, précédant toujours le requin, il lui sert de guide et de pilote en lui montrant les bons endroits. L'humanité, qui a ses *requins*, ne pouvait se passer de son auxiliaire, et partout où vous rencontrerez un mortel à l'affût d'une fortune ou d'une réputation, vous êtes sûr de découvrir un Pilote qui quête pour lui et arrête le gibier. Bertrand ne marche jamais sans Raton, et Robert-Macaire a toujours son associé. Il arrive fréquemment que le pilote est pris dans les filets, tandis que le requin s'en échappe : c'est un léger inconvénient qui rentre dans la théorie générale des petites mouches, qui sont arrêtées dans les toiles d'araignée que les grosses traversent facilement, sans autre effort que leur force d'impulsion naturelle. Autrefois, les ministres responsables étaient les pilotes des rois ; quand ceux-ci commettaient quelque bévue un peu trop grossière, et qu'ils avaient oublié le sage

précepte du bon Machiavel : — « Plumez la poule sans la faire crier, » vite on sacrifiait le pilote ; sa destitution, et quelquefois sa mise en accusation, calmaient l'équipage, et le requin continuait à croquer tout ce qui tombait du navire. Aujourd'hui, nos rois sont assez courageux pour répondre eux-mêmes de leurs actes, et les pilotes vivent longtemps sans craindre les coups de filet. Il est vrai que les requins ont disparu pour faire place aux aigles qui planent courageusement là où les autres nageaient sournoisement entre deux eaux (*voy.* REQUIN). « J'estime, dit le P. Fournier, que le mot *pilote* vient de *pile*, qui, en ancienne langue gauloise, signifie *navire;* témoin notre vieille façon de jouer à croix ou pile, parce que l'ancienne monnaie portait une croix gravée d'un côté, et un navire — une *pile* — de l'autre. »

PION.

C'EST le nom vulgaire d'un bouvreuil, et je n'ai jamais compris que les collégiens l'appliquassent au malheureux maître d'études qui est le plus utile auxiliaire de leurs travaux. Ce *Pion* — puisqu'il faut l'appeler par son nom — est un mortel disgracié de la fortune qui, après avoir terminé d'excellentes études universitaires, où il a remporté tous les prix de thème grec et latin, se trouve, un beau jour, sur le pavé de Paris avec un diplôme de bachelier, une paire de bottes éculées, et le diable dans sa poche. Il a rêvé la médiocrité dorée et parfois la gloire; il se réveille avec la réalité qui exige d'abord au moins deux repas par jour, et ensuite un pantalon suffisant pour braver les sévérités du code de police municipale. Il n'a rien

qui puisse lui procurer les loisirs promis par Virgile dans sa première églogue; alors, dégoûté de la vie, avant d'y être entré, il est pris d'un classique désespoir, se dirige vers les quais, franchit les ponts et n'hésite pas à se jeter.... dans un collége de la rive gauche!... Là, commencent ses tribulations; abandonné seul au milieu d'une centaine de garnements dont l'âge et le cœur sont sans pitié, — le bon la Fontaine l'affirme, — l'infortuné a beau ruser, beau tourner et biaiser, il faut qu'infailliblement il devienne le jouet de ces petits tyrans que rien n'attendrira. S'il tente de les dominer par la peur, ils se mettront cent contre un, et, comme les mouches attaquant le cheval, ils le forceront de fuir; veut-il essayer de la douceur?... oh! alors, il est perdu : sa condescendance sera prise pour de la faiblesse.... Que faire?... s'en aller; mourir de faim ou mourir d'humiliations, c'est tout un : d'ailleurs, il n'a même plus à discuter avec ses perplexités : le proviseur a reconnu l'insuffisance de son énergie, et on lui enjoint la liberté. Le voici dehors! il respire du moins; mais son estomac réclame; son costume imite les pyramides d'Égypte que le temps finit par user, et, à moins qu'il découvre quelque gamin élevé sous les jupes de sa maman, à qui il puisse montrer le grec et le latin, le voilà exposé, grâce aux blessures que sa culotte a reçues sur les bancs universitaires, à montrer autre chose au public. Bref, cet homme qui a un cœur, qui a un esprit, du génie souvent et de l'érudition toujours, finit généralement par mourir à l'hôpital, quand il ne devient pas un Guizot, un Villemain, un ministre de l'instruction publique, ou un critique de grand journal.... Ça s'est vu!

PIPI.

Oiseau de l'ordre des passereaux, famille des dentirostres, tribu des becs-fins ; il constitue le genre mitoyen entre les bergeronnettes et les alouettes. La farlouse est un pipi très-connu. — Chez les Grecs, le même mot était le nom de l'Éternel, qu'ils écrivaient πιπι, et qu'ils formulaient ainsi dans leurs livres sacrés. — Chez les modernes, c'est le terme onomatopique, dont se sert l'enfant, pour imiter le bruit que fait certain liquide en tombant. Ainsi donc, voici un petit dissyllabe qui ne signifie rien du tout, et qui exprime l'idée d'un oiseau, d'un Dieu, et de l'enfant que vous savez.... Nos langues sont riches !

POLTRON.

Est l'épithète qui caractérise, en fauconnerie, les oiseaux chasseurs que l'on n'arrive ni à dresser, ni à affaiter. On emploie aussi ce terme pour désigner les faucons ou les gerfauts auxquels on a coupé l'ongle postérieur, afin de modérer leur force et leurs moyens d'attaque, et de les empêcher de piller le gibier. Les premiers sont poltrons par nature ; les autres ne le deviennent que parce qu'ils ont la conscience de leur faiblesse. — Chez les hommes, le poltron l'est toujours par tempérament, mais ne l'est pas invariablement dans toutes circonstances. On a vu un grand guerrier se trouver mal à l'aspect d'une araignée ; l'amiral Duquesne, qui avait monté sa frégate au milieu des plus horribles tempêtes, avouait qu'il n'était jamais monté en voiture sans être pris d'un

tremblement convulsif; et je connais un zouave qui a bravé vingt fois la mitraille, qui a gagné la croix pour avoir pris un canon, et à qui il est impossible de s'approcher d'une vache même attachée.... Ces gens-là sont-ils des lâches?... Vous ne le croyez pas.... Il existe pourtant une sorte de poltrons à qui tout fait peur, qui se sauvent au moindre bruit, et qui croient qu'un craquement de lambris annonce l'apparition d'une âme en peine. Ceux-là sont les Jocrisses du genre. La nation française qui passe, à bon droit, pour une nation de braves, est sans contredit celle qui compte le plus de poltrons : toutes les révolutions qui ont changé ses chartes et ses constitutions, ont été faites à l'aide des poltrons. Les bourgeois de France ont invariablement cédé au sentiment de la peur, et le règne de la fameuse Terreur ne les a pas gouvernés seulement en 93. Donnez un uniforme et des fusils à tous ces effarés qui se sauvent à l'aspect d'un lièvre; enrégimentez-les, et je vous défie de me trouver un poltron dans leurs rangs. La poltronnerie est pourtant une bonne chose en politique administrative. Sans elle, on ne craindrait ni le juge qui condamne, ni le gendarme qui applique la loi; la peur est le pivot sur lequel roulent les rouages de la machine sociale; elle est sœur du Code pénal et très-cousine germaine de la baïonnette; sans elle, le roi le plus puissant ne resterait pas quinze jours sur son trône, le propriétaire le mieux assis sur ses capitaux ne toucherait pas deux semestres de suite de ses rentes et de ses fermages; rien ne serait respecté, tout serait discuté, et il est évident que, sans la poltronnerie sociale, il n'y aurait pas de société possible.

POULET.

Bien des gens ont écrit des billets d'amour et ont passé des *poulets* plus ou moins bien tournés, sans se douter d'où venait l'étymologie du mot. Voici la chose : Il y a deux versions qui, toutes deux, sont vraies : la première roule sur ce qu'en général on plie les billets en forme triangulaire affectant la forme d'un de ces jouets en papier que les écoliers appellent poulets ou cocottes; la seconde s'explique ainsi : — Autrefois les entremetteurs qui se chargeaient de porter les lettres d'amour et billets doux, étaient des marchands de poulets qui, par état, avaient toutes facilités pour s'introduire dans les maisons; ils plaçaient le billet sous l'aile du plus gros, et la femme à qui s'adressaient les missives, ayant le mot d'ordre, ne manquait jamais de choisir et d'acheter la plus belle volaille; ce qui fit dire que nul n'est mieux nourri que le mari d'une poulette. Un jour, la ruse ayant été découverte, la police s'en méla, et le premier qui fut pris à passer des poulets, truffés de papier, fut condamné à l'estrapade avec deux poulets vivants attachés aux pieds.... Voilà l'origine du mot, et je pense qu'il est bon de la révéler à la jeunesse française, afin qu'elle ne continue pas à faire de la prose, comme M. Jourdain, sans le savoir.

POULETTE.

La poulette aime le coq, ce qui fait qu'elle est naturellement *coquette*, à ce que prétend le curé de Meudon. C'est ordinairement une jeune personne dans l'attente de la nubilité, et qui, dans l'impatience de ses dix-sept printemps, ne se contente pas toujours d'aspirer à la découverte des mystérieux secrets de l'avenir. La poule ne surveille pas tellement la poulette, qu'il n'arrive parfois certaines aventures, dont la basse-cour se scandalise : aussi, les fermières enregistrent-elles sous le nom d'*œufs de poulette*, le fruit clandestin qu'elles trouvent soigneusement caché sous le foin des meules. Ces œufs sont plus savoureux que les autres, et l'on voit que ce sont des enfants de l'Amour. La chair des poulettes est tendre, délicate et d'une digestion facile; toutefois, elle ne réussit pas à tout le monde, et on a vu des amateurs qui regrettaient vivement d'avoir cédé au désir d'en goûter. La loi pénale en France défend d'en tâter avant qu'elles aient atteint un certain âge; en Turquie, et dans tout l'Orient, on a le droit de les plumer bien plus tôt; ce qui prouve, comme dit Jean-Jacques, que la morale est une question de géographie. On trouve pas mal de vieilles poulettes; elles sont alors aussi coriaces qu'elles étaient tendres; elles ont beau singer la jeunesse : elles sont aussi ridicules que les enfants prodiges qu'on dresse à paraître vieux. Chaque chose a son temps, et Brillat-Savarin a dit : — Poulettes de mai, poules en septembre.... En janvier, on ne les mange qu'en daube.

POUSSIN.

C'est le petit de la poule, et le chef de l'ancienne école française de peinture; il fut attaqué par Vouet et Fouquier, qui n'étaient que des dindons; ce qui ne l'empêcha pas de rester le coq de l'art. Lesueur, Lebrun et Mignard lui doivent une partie de leur gloire, et la mère du Poussin fut surnommée la poule aux œufs d'or.

PRÊTRE.

En entomologie, c'est le nom vulgaire des *demoiselles* ou libellules, parce qu'elles portent leurs ailes étendues comme les prêtres portent leur surplis. En ichthyologie, on appelle ainsi une sorte d'éperlan assez commun; et enfin en ornithologie, c'est le sobriquet du bouvreuil, du coucou-piaye et du macareux.—Chez nous, c'est l'homme qui, ayant été oint par la main de l'évêque, a les pouvoirs nécessaires pour exercer les fonctions sacrées du sacerdoce. — La mission du prêtre ici-bas a quelque chose de magnifique et de sublime qui, même humainement, imprime à son caractère un cachet admirable de grandeur. Comme un pasteur marchant à la tête du troupeau, le prêtre avertit, enseigne, excite, modère ou encourage; il reçoit l'homme à son entrée dans la vie, l'accompagne et le soutient pendant son voyage à travers la vallée terrestre; et lorsqu'apparaît la mort, qu'elle soit calme ou terrible; qu'elle fauche sur un champ de bataille, ou qu'elle souffle sur l'homme paisible assis au milieu des douces consolations de la famille, ou bien

qu'elle le traîne tout pantelant sur les marches des sanglants échafauds, toujours le prêtre est là, le premier et le dernier, pour bénir nos repentirs et fortifier nos agonies.... Toute médaille a son revers, et il faut bien avouer que celui qui fait tant de bien avec la charité, a fait souvent bien du mal avec le fanatisme; heureusement, le prêtre moderne a su comprendre mieux sa mission, et, comme le dit Lamartine, il s'est fait le commentaire vivant du Nouveau Testament. Chez les anciens peuples, et aujourd'hui encore dans les religions indiennes, le prêtre était toujours choisi dans la caste aristocratique; il fallait faire ses preuves de noblesse pour être sacré; chez nous, au contraire, presque tous les prêtres sont nés sous le chaume et dans la plus basse classe de la société. Nous savons que, successeurs des apôtres, et premiers ministres d'un culte basé sur le dogme de l'égalité, leur élévation est conséquente avec leur origine; mais il y a là un mauvais côté : appelés à diriger les consciences mondaines, où ont-ils puisé la connaissance du monde? Confieriez-vous un navire au pilote qui jamais n'aurait vu la mer? peut-il éviter des écueils qu'il ne soupçonne pas?... Le vrai prêtre serait celui qui, ayant été homme du monde, ayant expérimenté les plaisirs comme les douleurs terrestres, viendrait, fort de son observation et de ses désillusions, nous signaler le bon et le mauvais de chaque chose. Loin de là : à dix ans un enfant est au collége; à dix-sept, il est claustré dans un séminaire, et à vingt-cinq, sans qu'il ait pu même entrevoir le monde à travers les sombres ogives du temple, on lui ouvre les portes et on lui dit : — Va diriger le monde!... Et pourtant — chose remarquable! — peu de prêtres se fourvoient et fourvoient les autres; le

clergé du dix-neuvième siècle, presqu'en entier recruté dans la classe du peuple, a toutes les qualités de l'expérience mondaine; il a l'instinct de ce qu'il ignore, il devine ce qu'on lui a caché; ou plutôt, comme les apôtres, ses prédécesseurs, un miracle renouvelé lui a donné le don des langues et le privilége de se faire entendre à tous.... — *Il faut qu'un prêtre vive de l'autel* est une locution proverbiale qui a quelque chose de blessant : non, je ne voudrais pas que le représentant de Dieu reçût son salaire comme un cocher ou un avocat. Que l'État lui-même crée un large budget, s'il le faut; mais que, rémunéré par la nation, le prêtre baptise, marie et enterre le peuple comme le prince; que tout ce qui ressort de la grande religion égalitaire soit marqué au sceau de l'égalité, et, supprimant les services de première et cinquième classe, ne donnons point à ce mort les honneurs de la croix d'argent, quand nous faisons à l'autre l'humiliante aumône de la croix de bois. C'est du reste l'opinion de Jésus-Christ, qui a dit : « Dans le royaume de mon père, il n'y a ni premier, ni dernier.... » Mais Jésus-Christ est mort !

PROTÉE.

Le protée est, dans l'ordre naturel, ce qu'il était dans la mythologie grecque : tantôt reptile batracien, tantôt singe; ici, anguillard de la Carniole; là, polype affectant mille formes diverses, il devient plante, arbuste et arbre en botanique. Ce nom de Protée, dont Ovide nous a si bien peint les métamorphoses, a été donné par les naturalistes à un grand nombre d'animaux qui le méritent plus ou moins, mais il n'en est aucun qui s'en montre plus digne que

l'homme. Le monde est plein de personnages qui changent de figure, de formes, de caractère et d'opinion, comme on change d'habit; ils s'offrent sans cesse aux yeux sous des aspects nouveaux, et Boiste a dit avec raison : « Le véritable protée, c'est l'homme : nul n'est plus différent de lui-même, selon les temps et les lieux. » Il est vrai que Pope prétend que c'est surtout à la femme qu'appartient ce titre : mettons que c'est à tous deux.

Il est pourtant, dans l'ordre social, une classe de Protées qui, de tout temps, se sont fait remarquer par leur aptitude au changement à vue : ce sont les courtisans, gens habiles, adroits, fins, rusés, souples, effrontés, et surtout insatiables, qui convoitent tout.... fors l'honneur. Rien ne leur coûte pour arriver à leur but : ils se font vertueux et cyniques, bigots ou athées, insolents ou rampants, selon le bon plaisir du maître; et, pour lui plaire, ils vont jusqu'à singer ses imperfections morales et ses défauts physiques. On a vu des courtisans boiter, parce que le prince avait une jambe plus courte que l'autre, et l'histoire nous atteste que toute la cour de Richard III avait une épaule protubérante, parce que le roi était un peu bossu. Albéric Second constate que le philosophe Diogène Laërce, ayant eu la jaunisse, une noble émulation s'empara de ses nombreux disciples, et que ce fut parmi eux à qui consommerait la plus grande quantité de cumin, dans l'espoir de se rendre encore plus jaune que le maître vénéré....

Du vivant du roi Charles le Chauve, les gens de la cour se faisaient épiler avec une conscience énergique. Aussi longtemps que régna S. M. Charles le Bègue, la cour ne fut peuplée que de Brid'oisons. Quant à la

subite invasion de la crinoline, elle est due uniquement à l'imitation que toutes nos femmes voulurent faire d'une élégante de haut parage, qui avait des raisons majeures pour dissimuler à tous les yeux la situation intéressante où elle se trouva, certain jour, à son grand regret et à son grand dam. — Pour faire acte de servilité, un Protée de cour n'hésitera pas à modifier la forme de tout ce qui le touche; et, de même qu'il copie le mauvais côté, il poussera la flatterie jusqu'à singer le bon. — « Madame (écrivait le duc de***, séparé de « sa femme depuis trois ans), le roi, qui se réforme, « vient, dit-on, de décider sa rupture avec Mlle de la « Vallière, qui entre aux Carmélites, et Sa Majesté a « passé, hier soir, une heure dans la chambre à cou-« cher de la reine. En présence d'un tel événement qui « doit changer complétement ce que la nature de nos « relations a d'irrégulier, vous comprendrez qu'il est « de la dernière urgence que vous arriviez au plus vite « à Versailles, et que Leurs Majestés sachent que nous « nous sommes rapprochés.... » Quelque temps après, Mme de Montespan paraissant à l'horizon, le duc renvoya la duchesse dans ses terres, jusqu'au jour où Mme de Maintenon, ramenant le bigotisme à la cour, il rappela sa femme, et se mit conjugalement à communier, tous les matins, à la chapelle royale. Ce protée fut nommé maréchal de France.... et il l'avait bien gagné. (*Voy.* CAMÉLÉON.)

PUCELLE,

Les ichthyologistes nomment ainsi un poisson du genre des aloses qui n'a pas encore d'œufs; les conchyliologistes désignent par ce mot une sorte de coquillage classé sous la gracieuse dénomination de conque de Vénus, *concha venerea.* Tout cela a bien quelques rapports avec la pucelle humaine, mais nous négligeons les observations physiques pour n'étudier que le côté moins matériel. L'antiquité comptait neuf pucelles, et Voltaire a dit :

Si les Muses sont pucelles
Les trois grâces ne le sont pas.

Orléans n'en cite qu'une; et Péronne doit ce nom à la virginité de ses murailles. C'est donc, en tout, onze pucelles officiellement reconnues depuis la création du monde. L'histoire n'agit qu'avec circonspection, et c'est avec la plus grande réserve qu'elle distribue ses brevets. — L'anatomie constate cette qualité par la présence d'une membrane qui, chez les fleurs, enveloppe les boutons. A ce point de vue, l'histoire se serait trompée matériellement, et elle doit amende honorable à l'immense majorité du sexe. Mais les austères moralistes se montrent plus exigeants que la médecine expérimentale : ils affirment qu'une pucelle cesse de l'être, du moment qu'elle éprouve le désir secret de perdre son titre. En effet, la virginité morale a de telles affinités avec l'intégrité physique, que les casuistes ont, avec raison, réputé l'intention pour le fait. On punissait de mort la vestale qui laissait éteindre sa lampe, et l'on n'attendait pas qu'elle eût brisé le vase.

Les hommes estiment si haut cette qualité de la femme, que bien peu se décident à épouser celle qui en est ostensiblement privée. Ils tiennent plus au côté physique qu'au côté immatériel, oubliant que le premier disparaît en une seconde et que l'autre peut durer toute la vie, même après les nécessités de la maternité. Dans certains pays au contraire, l'état prouvé de pucelle est un obstacle au mariage; le jeune homme en a horreur, et les usages de la forêt Noire sont là pour l'attester. Je demandais un jour à un charbonnier de Rutligen la raison de cette étrange aversion pour la virginité : « C'est tout simple, me dit-il : une jeune fille qui reste intacte jusqu'à vingt ans a évidemment quelque défaut caché qui a éloigné les entreprises; et puis d'ailleurs, quand vous achetez un cheval, vous avez tout profit à le prendre dressé. »

Nous l'avons dit : Tout ici-bas est une question de géographie.

R

RAMEUR.

C'EST le nom générique de tous les oiseaux qui rament en volant, et des matelots qui font sur les vaisseaux le service des rames. Autrefois il y eut, en France, une classe de *rameurs*, dont tous les travaux s'accomplissaient sur les galères du roi; c'est pour cela qu'on appelait ces hommes des galériens. Ces rameurs étaient tirés de la lie des condamnés; tous avaient commis des crimes qui méritaient la

mort, et ils étaient capables de tout. Cependant, c'est à eux que l'État confiait non-seulement les trésors à transporter, mais la vie de nombreux passagers; et jamais on n'eut à regretter cet excès de confiance. Les galères ont eu même leurs martyrs, et Jean Fabre a honoré le corps de ces rameurs en restant pendant sept ans sur une galère, pour éviter d'y faire aller son père. Vers la fin du règne de Louis XIV, les rameurs du roi furent attachés au service des hôpitaux, des arsenaux maritimes, et à certains travaux publics; et c'est l'Assemblée constituante qui supprima totalement les galères, pour y substituer les travaux forcés à temps et à vie, avec marque et flétrissure. Ce n'est qu'en 1832 que ces stigmates ignominieux furent abolis; et, aujourd'hui, les rameurs sont passés à l'état purement historique.... si tant est que leur histoire soit pure.

RAMIER.

Il n'y a pas de poëte qui n'ait fait roucouler les ramiers sous l'ombrage; on a fait, de ces pigeons sauvages, l'emblème de l'amour sentimental, et on a été jusqu'à les attacher au char de Vénus, en compagnie de ses colombes. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que ramiers et tourterelles sont ennemis jurés, et que, toutes les fois qu'ils se rencontrent, ils ne manquent pas de se donner des coups de bec. Qu'importe!... Les élégiaques n'y regardent pas de si près!... Par suite, on a appliqué ce nom à l'amant langoureux qui passe sa vie à soupirer, et qui, selon la méthode espagnole, irait volontiers chanter son martyre *sur* la guitare et *sous* les balcons. Ces nourrisseurs de pas-

sions temporisatrices n'existent que chez l'homme. Il n'y a pas un animal qui soit assez bête pour tourner en cercle autour d'une espérance; tous prennent la diagonale et vont droit au bonheur. Les ramiers ne méritent donc pas qu'on leur fasse l'injure de les comparer à l'imbécile humain qui s'amuse à rêver au pied de l'arbre, au lieu de grimper dessus pour en cueillir les fruits.

On appelait aussi *ramiers* les pèlerins qui, à leur retour d'Orient, portaient des palmes et des rameaux. Sur ceux-là, nous n'avons rien à dire : chacun son goût, et les voyages en Terre-Sainte valent les autres; seulement, ces voyageurs qui jamais n'emmenaient leurs femmes en pèlerinage, changeaient totalement de forme en rentrant chez eux : il se trouvait toujours que, de ramiers, ils passaient coucous.

RAT.

Ceci est un des plus jolis animaux qui vivent sous la latitude parisienne : il y en a de roses, de blancs, de bleus, de toutes les nuances, mais tous ont trente-deux petites dents fort aiguës, à l'aide desquelles ils rongent et dépècent leur proie le plus lestement possible. Un bon rat doit grignoter son homme en huit jours, quelquefois en une nuit; et ce qu'il y a de particulier, c'est que jamais il ne s'est vu que cet imprévoyant rongeur ait songé à faire des provisions pour l'avenir. Il vit au jour le jour, ou plutôt à la nuit la nuit, s'en remettant à la Providence du soin de pourvoir aux besoins de la situation. Il a l'art d'égratigner en caressant, d'écorcher en riant, et — chose qui accuse son mépris du danger! — il appelle toujours sa

victime : « Mon petit chat ! » Et c'est invariablement le chat qui, contrairement aux lois naturelles, est vaincu par le rat.... Où naît ce charmant animal? voilà ce que les naturalistes n'ont jamais bien su. Tout ce qu'on a pu découvrir, c'est que les rats sortent par bandes fort nombreuses des planches un peu pourries de l'Opéra ; ont-ils leur nid dans le quatrième dessous ou derrière les portants de coulisses? passent-ils par les trappes, par les praticables ou à travers le manteau d'arlequin? Nul ne le sait, et quand ils viennent chatoyer aux feux de la rampe, ils sont déjà tous grands et frétillants comme père et mère. Ils sautent, cabriolent et se lissent le poil jusqu'à minuit, après quoi on les retrouve dans tous les cabinets particuliers du boulevard, où ils s'insinuent on ne sait comment. Là, ils ravagent les pâtés de foie gras et les cœurs, boivent l'amour et le champagne, et — ce qu'il y a de remarquable — n'ont jamais d'indigestion ni d'enfants. Aussi n'a-t-on jamais connu les auteurs d'un rat : ils ne créent pas et ne sont pas créés. Lorsqu'ils vieillissent, qu'en fait-on?... Dame ! que fait-on des vieilles lunes?... On fait probablement de nouveaux rats qui prennent la place des vieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que la race ne s'éteint jamais. Le rat se nourrit particulièrement de diplomate ; il n'aime pas la chair trop jeune ; il trouve qu'il y a plus de gras à grignoter chez les vieilles bêtes. Un homme du monde, qui se pique de bon ton, doit avoir une LIONNE pour épouse, un TIGRE pour groom, une PANTHÈRE pour maîtresse, un COUCOU pour ami, et un RAT pour passe-temps. Pour peu qu'il se procure un RENARD pour notaire et un CROCODILE pour intendant, il est sûr d'arriver très-vite à l'état de BUSE. (*Voy. ces mots.*)

Nous aurions beaucoup à dire sur deux autres espèces de *rats :* le RAT DE CAVE et le RAT D'ÉGLISE ; nous ne manquerons pas de traiter leur double monographie dans la septième édition de cet ouvrage.

REINE.

SEULE et unique femelle qui se trouve dans une ruche d'abeilles, et qui a pour mission la reproduction des mouches. Elle possède un pouvoir absolu sur son peuple qui l'adore et lui obéit passivement. Mère de tout ce qui naîtra, ses sujets sont ses amants, et leur soumission est basée sur l'affection.... c'est ce qu'affirment MM. de Buffon et Michelet, qui tous deux ont écrit de charmantes histoires sur les insectes. Il est prouvé, dit Mayranx, l'apiculteur, que la reine abeille est l'épouse de toute la ruche, qui se compose de vingt mille travailleuses et de seize cents bourdons mâles : seize cents époux ! cela permet de supposer une grande capacité de cœur.... Dans les ruches humaines, les reines sont autrement bornées dans leurs amours. On en cite quelques-unes qui se sont permis un ou deux bourdons en sus de leur royal époux ; mais c'est une exception que les nécessités de position rendent aussi difficile que périlleuse. *Ne touchez pas à la reine*, est le premier article du contrat de mariage de ces pauvres victimes qui aiment sur portraits, donnent leur cœur par ambassadeur, et épousent par procuration. C'est l'histoire de toutes les Marie Stuart passées et futures; vierges déflorées par la raison d'État, et qui n'ont aucun dédommagement du cœur, ni même des sens ; car si l'on voit des rois épouser tous les soirs des bergères.... de l'Opéra, on ne rencontre

guère des reines qui puissent déposer leur diadème sur le pied du lit de n'importe qui. Fécondées par un ours comme Louis XI, par une buse comme Charles VI, par un satyre comme Louis XV, rarement par un aigle comme Napoléon, elles accouchent d'un poisson qui s'appelle dauphin, et qui presque toujours est une bécasse. Nos anciennes mœurs toléraient les maîtresses des rois; il est évident que le contraire eût été plus rationnel. Un prince choisit la femme qu'il force à entrer dans son lit; une princesse est un holocauste immolé à la politique paternelle; c'est presque toujours une Iphigénie qu'Agamemnon envoie au sacrifice. — L'homme qui gouverne aujourd'hui la France a merveilleusement compris et évité cette iniquité sociale. Fort de son bon sens et de sa probité, il n'a pas voulu jouer le bonheur d'une femme et le sien sur les hasards de la politique; et rompant avec tous les barbares errements de ses devanciers, il a choisi et a été choisi. Il a voulu être nommé époux comme il avait été nommé roi par l'élection; et, plutôt mari que prince, il a donné à la patrie une véritable reine, qui l'est doublement par son titre et par sa beauté.

RELIGIEUSE.

C'EST le nom donné à plusieurs espèces d'hirondelles, de corneilles et de pluviers à tête noire et à manteau sombre; la bernache, la sarcelle blanche et le merle moloxite d'Abyssinie sont aussi de la famille. — Rousseau, d'Alembert, d'Holbach, Voltaire, Grimm et Diderot ont peint à leur point de vue la *religieuse* humaine; nous ne les suivrons pas sur ce terrain; nous n'insulterons jamais à la femme qui, par

ses douces et gracieuses vertus, a su conquérir le titre de *mère* ou de *sœur*, et qui devient ainsi le chef ou l'auxiliaire de la grande famille chrétienne. La religieuse, qu'elle soit entraînée par les élans d'une irrésistible vocation ou par le désenchantement des illusions sociales, n'en est pas moins une individualité touchante que son courage et son dévouement rendent respectables. Qu'elle se livre à l'extase, à la prière et à la contemplation, ou bien qu'elle consacre ses veilles à l'éducation de l'enfance, qu'elle s'assoie au chevet du mourant, ou qu'héroïne intrépide, elle coure à travers la mitraille des combats pour soutenir l'âme et le corps du soldat expirant, toujours et partout elle gagne de plus en plus cet admirable titre de sœur et de mère, qui en fait la gloire et le soutien de l'humanité. Il est seulement regrettable que l'institution fondamentale de leurs ordres divers place trop souvent les congrégations en dehors des lois sociales et des intérêts communs de la nation; ils forment presque toujours un État dans un État, un gouvernement dans un gouvernement; leurs règles, invariables depuis des siècles, n'ayant pas marché avec le progrès, sont en désaccord avec les mœurs, et il en résulte un secret tiraillement qui, dans un temps donné, peut avoir de graves conséquences pour l'harmonie générale. Les religieuses sont comme les rousses : toutes bonnes ou toutes méchantes; bonnes, rien n'égale leur douceur, leur aménité et leur dévouement : voyez les sœurs de charité. Méchantes, elles rendraient quatre-vingt-dix-neuf points au diable. Elles sont jalouses, tracassières, médisantes, scrupuleuses et rapporteuses : voyez certaines tourières de bénédictines. Leur défaut général, c'est de se livrer aveuglément à une foule de petites

pratiques inutiles qui ne profitent ni à Dieu, ni aux hommes. Du moment qu'elles ont dit leur chapelet, entendu la messe et marmotté leurs litanies, elles se croient en règle avec le ciel; chez elles, la forme emporte le fond; aussi après leur directeur, ce qu'elles aiment et honorent le plus, c'est quelquefois le bon Dieu qu'elles invoquent, du reste moins souvent que la Vierge. — On demandait à Fénelon : « Y a-t-il de mauvaises religieuses? » Il répondit : « Y a-t-il de mauvais ananas? » (*Voy.* NONNETTES.)

RENARD.

PARIS — a dit un profond moraliste — est un grand terrier de renards. Il y en a de toutes les tailles, de toutes les couleurs; on les rencontre généralement à l'affût aux abords des ministères, dans les antichambres, dans les bureaux, guettant les *poules* à croquer, et les *pigeons* à plumer (*voy. ces mots*). On les reconnaît facilement à leur tournure humble et modeste, à leurs façons obséquieuses : ils portent la queue dans les jambes; ils vous offrent leurs services, se mettent à votre disposition, sont prêts à se sacrifier pour vous, et ont toujours quelque bonne affaire à vous proposer, si vous voulez être de moitié. La banque, l'industrie, la bourse, les sciences, la littérature et les arts ont leurs renards; ils vivent surtout de collaboration. Donnez-leur cent mille francs, ils se font forts de vous en rapporter trois cent mille au bout de quarante-huit heures; laissez-les fourrer un couplet dans votre vaudeville, et ils répondent du succès, dont ils toucheront moitié, si ce n'est trois quarts. Cauteleux, fiers et rusés, ils s'arrangeront toujours de façon à

plumer la volaille sans la faire crier; bien différents en ceci du loup (*voy. ce mot*), qui tue, assassine et déchire sans s'inquiéter des conséquences. La grande science du renard est de dépouiller ses victimes, sans bruit, tout doucettement, et en y mettant les formes. S'il est commerçant, il fera faillite, jamais banqueroute, et ses créanciers seront les premiers à s'apitoyer sur son malheur; le syndic s'apprivoisera, l'assemblée arrivera à composition, et, presque toujours, le renard tirera plume ou poil de la liquidation. S'il est propriétaire, sa maison peut s'écrouler : il trouvera inévitablement moyen de la faire relever aux frais de ses locataires. En littérature, que ses pièces soient sifflées, ou ses livres dédaignés, qu'importe! Il arrivera à se faire octroyer un secours de la société des auteurs, ou une indemnité de son libraire.... Un emploi est-il vacant? Il y a cent à parier que le renard l'obtiendra; et il faut qu'il ait bien peu de chance, pour ne pas accrocher la croix d'honneur. A force de marauder, il est des renards qui finissent par s'enrichir et devenir d'honnêtes animaux domestiques; ils conservent toujours néanmoins certaines marques indélébiles qui les trahissent. Leur plus intime ami a-t-il un besoin momentané d'argent? Ils s'empressent de mettre leur caisse à sa disposition; seulement, leur dévouement se cote quelquefois à 40 pour 100, plus la commission; au jeu, si les chances du piquet et de l'écarté ne sont pas favorables, ils savent le secret de les faire tourner à leur profit : c'est une vieille habitude qu'ils ont gardée par reconnaissance. Le renard vit longtemps; il est sujet à une maladie qui donne à son front un aspect vénérable : c'est l'alopécie (du mot ἀλώπηξ, renard). Avec un front chauve et des lunettes, le renard a tout l'air d'un

irréprochable vieillard jouissant paisiblement des fruits d'une carrière honorable. Il est quelquefois conseiller municipal, toujours marguillier de sa paroisse, et ami du curé, auquel il escroque des indulgences et des dîners. — On nomme encore *renard* le forçat qui se fait l'espion, le mouchard de ses compagnons de chaîne. Mêlé à toutes les intrigues et à tous les complots des condamnés, le renard — gagné par l'administration — prélude au rôle qu'il espère remplir dans la police, lors de sa libération.... Il meurt généralement assassiné dans un coin du bagne, sans qu'on sache par qui. (*Voy.* MOUTON.)

REQUIN.

C'EST le plus cruel et le plus vorace des poissons, et on le nommait primitivement *requiem*, parce que le nageur qui était pris par un requin pouvait se considérer comme mort et faire sa dernière prière à Dieu. Tous ne vivent pas dans la mer, et les requins de terre ne sont point les moins dangereux. Dirigés par le *pilote* (*voy. ce mot*), sorte de guide qui leur indique où ils doivent se mettre en embuscade, ils flairent le carnage partout où il y a une victime à faire, et si, comme leurs confrères de l'Océan, ils ne se montrent pas positivement avides de sang, ils se dédommagent amplement, en suçant leur proie jusqu'à la moelle des écus. Il y a mille sortes de requins : l'usurier suivant à la piste la barque fragile de ce pauvre père de famille qui va sombrer ; le coulissier, volant effrontément les titres qui lui sont confiés sans *récépissé* ; la femme éhontée, qui spécule sur les attendrissements de l'oreiller ; le maître de pension,

qui multiplie les jeûnes, les abstinences des malheureux enfants confiés à ses soins et auxquels il inflige le pain quotidiennement sec; le tuteur grappillant les revenus et ébréchant le capital de sa pupille, en lui faisant signer des engagements post-datés : tous ces impitoyables tyrans de l'humaine faiblesse sont autant de requins, dont il est impossible d'éviter l'adroite fureur lorsqu'on tombe dans le gouffre toujours béant de leur gueule insatiable. On a classé les juifs en tête de cette nombreuse famille des dévorants. Les enfants d'Isaac et de Jacob peuvent bien n'avoir pas volé leur réputation (c'est même, dit-on, la seule chose qu'ils ne volent pas); mais rendons justice à qui de droit, et confessons qu'en ceci, Rome vaut Israël. (*Voy.* CROCODILE.)

RIDE.

LES conchyliologistes nomment ainsi un coquillage bivalve, dont la robe est sillonnée de stries irrégulières. Cette dénomination s'applique également à une espèce de Cérithe, ou Cyprine, et au test d'une Portune.... Chez nous hélas! l'apparition de la première *ride* est le signal d'horribles catastrophes, et, s'il se trouve des hommes qui savent se roidir contre ses menaces, il est peu de femmes dans l'âme desquelles elle ne jette un sentiment de tristesse qui frise le désespoir. « Les rides sont le tombeau de l'amour, » a dit Sarrazin; et Boiste a beau ajouter « qu'elles embellissent les sages; » toujours est-il qu'elles sont le rocailleux sentier par où chemine sourdement la vieillesse. — Il fut un temps où les rides donnaient droit aux égards et à la vénération; les Grecs et les Romains honoraient

ceux dont le visage en portait l'empreinte ; et l'on sait qu'à Lacédémone, lorsqu'un vieillard entrait au théâtre, tous les jeunes gens se levaient et s'empressaient de lui céder la place. Essayez aujourd'hui de déranger les dandys imberbes qui lorgnent les avant-scènes : Nestor et Agamemnon entreraient à l'Opéra, que nul ne bougerait ; heureux encore s'ils n'étaient accueillis par des *chut!* s'opposant à leur introduction avant la fin de la cavatine.... Rien n'annonce la décadence morale d'une nation, comme ce mépris de la vieillesse. — La femme qui s'afflige de la naissance d'une ride, est celle qui, frivole et futile dans son passé, n'a jamais savouré, en expectative, l'avant-goût des vrais bonheurs que lui réserve l'avenir. Comme l'enfance, comme la jeunesse et l'âge mûr, la vieillesse a ses joies et ses félicités ; l'hiver n'est-il pas le signal de plaisirs que souvent le printemps lui envie?... Le cœur n'a pas de rides, l'esprit s'en affranchit longtemps, et si Dieu les grava sur le visage, c'est qu'il a voulu leur assigner la place qui valait le moins, en laissant toujours belle celle qui valait le plus. (*Voy.* OIE.)

ROBIN.

C'EST la grive erratique, ou litorne à la tête grise. Les Romains, si j'en crois Pline, faisaient grand cas de la chair de cet oiseau ; et le peuple de nos campagnes se sert de ce mot pour désigner un taureau destiné à la monte. Une fraîche et jeune fille picarde n'hésite pas à dire très-candidement : « J'ons mené hier nou vacque à ROBIN. » Dans l'ancienne acception humanitaire, le nom est tombé en désuétude. C'était, jadis, un terme de dédain, qui servait à qualifier les gens de

robe; on l'appliquait indistinctement à tout ce qui appartenait à la Justice : depuis le président jusqu'au greffier, tout ce qui touchait au palais était Robin, et les femmes même étaient Robines. La vieille aristocratie d'épée n'admettait guère ce qu'on nommait la noblesse de robe, et Voltaire résumait parfaitement cette opinion, quand il écrivait : « Si vous vouliez vous charger de marier la cadette avec quelque gros robin, je me chargerais de marier l'aînée à un homme *de condition*. » Dans son opinion, la cadette était sacrifiée, et elle faisait une mésalliance. Aujourd'hui, les hommes de robe ont le bon sens de croire que l'exercice de la justice honore et rend utile celui qui y consacre sa vie; mais ils n'ignorent pas qu'il n'y a rien qui anoblisse dans leurs modestes fonctions. La France est un peuple soldat; elle est assise sur ses conquêtes, et, à tort ou à raison, elle ne comprend de noblesse que celle qui a été conquise à la pointe de l'épée.

ROI.

Les naturalistes connaissent le roi des singes, le roi des cailles, le roi des brochets, le roi des fourmis, le roi des harengs, des papillons, des abeilles, et le *roi* proprement dit, qui est l'oiseau de paradis ou manucodiat. Les hommes en comptent un plus grand nombre encore : il y a les rois par la grâce de Dieu, les rois électifs, les autocrates, les constitutionnels, les absolus, les héréditaires, les usurpateurs, les légitimes, les très-chrétiens, les très-hérétiques, et une myriade que nous omettons. La plupart du temps, un roi est roi parce que son père l'était, *quia nominor leo*. Il est altesse en sortant du sein de sa

mère, et plus tard il devient majesté. Il gouverne des peuples qu'il n'a jamais aperçus qu'au télescope, car le premier principe de son éducation, c'est de se tenir constamment éloigné de ses sujets. Il ne les connaît pas plus que les habitants de la lune. Après sa maîtresse ou son valet de chambre, le roi est le plus puissant seigneur de ses États. Il édifie, détruit, élève, renverse, coupe, tranche à son caprice, jusqu'au jour où, s'il a une monarchie absolue, comme à Constantinople ou Pétersbourg, il est étranglé ou empoisonné ; ou bien s'il est monarque sage et honnête, il monte sur la guillotine, à la grande liesse de la nation. Plus généralement il meurt de gras fondu, dans les bras de sa maîtresse ou de son confesseur.... En France, *le roi ne meurt pas;* c'est un axiome qui a force de loi, et l'on dit : « Le roi est mort; vive le roi ! » Nos vaudevillistes du Palais-Royal n'ont jamais pu trouver une plus jolie pointe de couplet. Il fut un temps où ils guérissaient les écrouelles, ce qui n'a pas empêché trois ou quatre rois de mourir scrofuleux. Un vieux proverbe dit : « L'empereur d'Allemagne est le roi des rois; le roi d'Espagne, roi des hommes; le roi d'Angleterre, roi des diables, et le roi de France, roi des ânes. » Si notre écot n'est pas flatteur, il n'est guère plus à la louange de nos rois, qui disent : « L'État, c'est moi ! » Ce qui contredit l'opinion de Bernardin de Saint-Pierre, qui a écrit : « Les peuples ne sont pas faits pour les rois, mais les rois pour les peuples. » On dit : *heureux comme un roi;* c'est un bruit que les sujets font courir, afin de ménager leur propre réputation ; de même qu'un mauvais mari a toujours soin de vanter le bonheur de sa femme. Les dictons n'empêchent ni le divorce, ni les révolutions.... L'attribut des rois est un sceptre et

une couronne : on prétend que c'est lourd à porter, ce qui fait que tout le monde veut essayer sa force. Les temps modernes ont produit, chez nous, une variété de l'espèce, qui est plus en harmonie avec nos mœurs : élevés par la nation sur le pavois populaire, les rois nouveaux sont plus réellement les représentants de la patrie, et fils du progrès, ils sont forcés de marcher avec leur père. (*Voy.* EMPEREUR.)

ROITELET.

C'EST le plus petit de nos oiseaux sylvains, que le vulgaire confond avec le troglodyte; quoique, ou plutôt parce qu'il est petit, cet ambitieux animal est le plus tapageur et le plus hargneux des hôtes du bocage. Il est carnivore et insectivore, il dévore tout ce qu'il trouve et il cherche dispute à des oiseaux vingt fois gros comme lui; il les poursuit, les harcelle, les houspille,

Et dans son petit cœur s'allume un grand courage.

La civilisation compte de nombreux roitelets, à qui la naissance a octroyé la possession d'un petit Etat, et qui, dans les quelques kilomètres de leur omnipotence, se montrent toujours mille fois plus outrecuidants qu'un roi ou un empereur. La puissance de Louis XIV et de Charles-Quint leur semblerait mesquine, et c'est exprès pour eux que la faiblesse des peuples a laissé créer l'autocratie. Les roitelets d'Europe sont tristes à étudier ; mais ceux de l'Afrique et de l'Amérique forment une espèce toute particulière d'un type excessivement réjouissant. Nos navigateurs ne se font pas faute de les visiter, et c'est ordinairement avec le souverain

que les capitaines marchands traitent de leurs verroteries, de leurs vieilles tiges de bottes et des seringues avariées, qu'ils leur offrent comme instruments de musique européenne. Le costume officiel de ces potentats est aussi varié que pittoresque : leur garderobe, se recrutant de la défroque générale des nations civilisées, on conçoit qu'il doit en résulter une bigarrure assez désopilante. Un roitelet de la mer du Sud donne ordinairement ses audiences en ailes de pigeon poudrées à la chaux, en chapeau à plumes, en habit de maréchal de France, et n'ayant, du reste, ni chemise, ni bas, ni culotte. Lorsqu'il peut se faire teindre le bout du nez en rouge et les dents en noir, c'est le suprême indice de sa royauté. La nourriture des roitelets est simple comme leurs mœurs : ils boivent de l'acide sulfurique et mangent de la chair humaine.

Le prince de Joinville, — charmant homme, quoique absent, — partant pour un voyage lointain, promit à l'une de ses sœurs de lui rapporter un costume de roi nègre. A son retour, il lui remit une grande caisse qui contenait.... un lorgnon?... C'était le grand uniforme complet que portait le roitelet dans les réceptions diplomatiques internationales. Les préjugés de la civilisation n'existent point à la cour de ces Assuérus qui ne manquent pas d'Esther; sultans de la côte, leur royaume est un vaste sérail, et leur Parc aux Cerfs a trois ou quatre cents lieues de sables ou de buissons; à dix ans, leurs sujettes sont nubiles; aussi, dans leur empire, n'y a-t-il de vierges que les forêts, et, comme l'oiseau dont elles portent le nom, les roitelettes ne pondent jamais moins de quinze à vingt œufs.

On me demandera sans doute ce qu'ils font de toutes ces progénitures royales? « Rien de plus simple : ils

les mangent.... — Leurs enfants !... — Dame ! c'est si tendre !... et ils les aiment tant !.. »

ROQUET.

Il n'est ni gros ni fort, et pourtant il y a cent à parier que, vous qui me lisez, vous avez été mordu par un roquet. Rien n'est plus taquin, plus malicieux et plus persévérant que cette petite bête, qui met tout son bonheur à agacer et à harceler les grosses. Le roquet est insolent et provocateur; vexé d'être petit, il se dresse sur les pattes, se campe sur le jarret et relève le nez en se donnant des airs impertinents, absolument comme un homme de quatre pieds dix pouces. Il aboie après les passants, les poursuit de ses jappements opiniâtres, et, pour peu qu'ils aient l'air de le craindre, il leur saute aux mollets, et par suite au visage, si on n'y met bon ordre. Le roquet s'introduit partout : dans les salons, dans les académies, dans les assemblées politiques et même à la Cour, où il est encore plus vaniteux et insolent qu'ailleurs; c'est ce qui faisait dire au grand Frédéric : « Avec l'âge, je suis devenu bon cheval de poste; je fais ma route et ne m'embarrasse point des roquets qui aboient sur mon chemin. » Les roquets littéraires sont les plus dangereux : leur bonheur est de courir sus à tout ce qui s'élève et grandit; ils détestent particulièrement le bruit que fait la plume sur le papier; ils montrent les dents, grognent et aboient à tout individu qui s'avise d'écrire en leur présence; ils finissent par se jeter sur lui, sautent sur le bureau, mordillent la plume, déchiquètent le papier, et font si bien, qu'on a vu des hommes d'un véritable talent forcés de renoncer à leur

goût favori, pour s'être fatigués des incessantes persécutions de ces petits tyrans domestiques. Il y en avait déjà à Rome, et Juvénal les nommait : « les roquets de l'Hélicon. » Le roquet n'est jamais amoureux; mais il feint de l'être, pour taquiner les amours des autres; si vous avez un rendez-vous, il s'arrangera de façon à s'y trouver avant vous et à troubler ainsi, comme par hasard, tout le bonheur que vous vous promettiez. Il se perpétue par contrebande, et Buffon affirme que tous les roquets sont des métis. — Il y en a pas mal qui ont la croix d'honneur : ils n'en aboient que plus fort et n'en mordent que davantage.

ROSIÈRE.

C'est un des noms vulgaires du goujon, que les pêcheurs appellent encore véron ; c'est également le joli mot dont on se sert pour désigner celle des jeunes filles qui, dans certaines localités privilégiées, obtient la rose comme prix de sagesse et de vertu. Saint Médard, qui ne se contentait pas de prédire la pluie, fut le premier fondateur de cette gracieuse coutume, et c'est à Salency qu'il établit l'usage de consacrer vingt-cinq francs par an à la culture des bonnes mœurs rurales. A Paris, il n'est pas rare d'en donner le double par heure pour arriver au résultat contraire. Quoi qu'il en soit, plusieurs villages crurent devoir imiter Salency, et l'on sait que Nanterre, qui avait ses fromages et ses galettes, y a joint, depuis longtemps, l'entreprise des rosières. Autrefois, c'étaient les prud'hommes qui étaient les juges naturels du cas; aujourd'hui, ce sont les bourgeois du conseil municipal qui sont appelés à examiner la chose. Une

jeune fille étant donnée, qui, âgée de seize printemps au minimum, désire concourir au prix de vertu, le conseil s'assemble, M. le maire en tête, revêtu de son écharpe : on fait venir la petite qu'escorte le garde champêtre; là, on l'interroge sur ses relations avec les Colas et les Mathurins de la commune, et si l'enfant a bien retenu la leçon que sa maman lui a faite avant de se rendre à la mairie, elle a des chances pour la rose, et le secrétaire la catalogue dans la colonne des *à voir*. Quand la colonne est suffisamment remplie on procède au *tri*, comme à la poste aux lettres.... On met de côté les douteuses, on classe les bonnes à examiner, et on les étiquète par numéros. C'est alors que commence le grand mouvement électoral; les parents se remuent, les amis intriguent, les rivales ourdissent des trames; les révélations surgissent, les rapports arrivent, et il n'est pas rare que, de toutes les innocentes couchées sur le catalogue, pas une ne reste sans une écorniflure assez grave à sa vertu... Toutefois, il y en a toujours une qui triomphe, parce que le règlement est précis, et que, bon gré mal gré, il faut que M. le maire enregistre une vertu tous les ans, même dans les années bissextiles. Le dimanche suivant on couronne l'élue en grande cérémonie; M. le maire, toujours, lui remet la fameuse rose, qu'Anacréon appelle *le souffle de Vénus;* le percepteur lui compte vingt-cinq francs en demandant un reçu, et toutes les autres vertus sont vexées, se promettant bien de se faire venger par leurs amants respectifs. Ordinairement, le propriétaire de l'endroit qui veut jouer au seigneur d'autrefois, fournit quelques cents francs pour composer une dot à la rosière; il la fait venir au château afin de la complimenter; si elle est

jolie, elle y reste généralement comme femme de chambre; si (ce qui arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent) c'est une grosse pataude aux mains rouges et aux cheveux assortis, on lui donne trois mois pour choisir un époux parmi les gars du hameau.... Le gaillard est d'autant plus facile à trouver, que, depuis un an, elle le rencontre tous les soirs derrière les haies du village, et il n'est pas rare que M. le curé ait à procéder à la double célébration du mariage et du baptême, deux grands sacrements qui ne sont pas incompatibles avec l'état de rosière.... C'est donc une institution profitable sous tous les rapports : elle inculque l'amour de la vertu, met l'innocence aux voix, la candeur en prime, comme les veaux et les moutons du comice agricole, et force les jeunes filles à cacher leur jeu.

ROSSIGNOL.

C'EST le roi du bocage, car il a la royauté du talent, je pourrais même dire du génie, puisque ce n'est pas seulement la routine qui l'inspire. Tous les oiseaux voudraient être rossignols, et, si j'en crois le Fabuliste, on a même vu des grenouilles se figurer qu'elles gazouillaient au moins aussi bien que lui. Une pierrette naît dans une loge de portier, elle piaule dès l'aurore en balayant le devant du nid maternel; des voisines lui persuadent qu'elle est fauvette, et, un beau jour, un vieux naturaliste du quartier soupçonne qu'elle pourrait bien être rossignol. On l'encage au Conservatoire, qui est la grande volière où l'on donne la becquée à tous les moineaux trouvés sur le pavé parisien; là, pendant pas mal de printemps et d'hivers, on

lui fait une pâtée classique que peu digèrent ; on lui apprend à se gargariser avec les sept notes ; on lui compose des amalgames chromatiques, des salmis de tons, demi-tons, quarts et huitièmes de tons ; on lui inocule le germe de toutes les maladies théoriques ; on lui donne la petite vérole de la vanité et l'hydropisie de l'outrecuidance ; puis, quand on en a fait un oiseau savant, selon la méthode de M. Tréfeu, on rassemble les vieillards de l'endroit qui s'endorment dans leurs fauteuils, tandis que le prétendu rossignol, perché sur les bâtons d'une estrade, vient faire ses preuves. C'est alors que, la plupart du temps, ceux qui ne ronflent pas trop profondément s'aperçoivent que l'oiseau n'est pas un oiseau, qu'au lieu de chanter il coasse, et que le fameux rossignol n'est que la grenouille précitée.... Comme il est de principe que les aréopages ne se trompent jamais, on lui donne un brevet de talent, un diplôme d'immortalité, et on l'envoie à l'Opéra, infirmerie naturelle des oiseaux enrhumés ; là, comme le rossignol siffle mal, l'auditoire siffle à sa place ; ce concert dure quelque temps ; on finit par s'habituer l'un à l'autre ; quelques gros oiseaux de la presse, amadoués par un sac de chènevis ou de millet, finissent par proclamer la grâce, la beauté, la supériorité et l'incomparabilité du rossignol ; à force de le répéter, on finit par le faire croire : la grenouille disparaît, l'oiseau est fait, il triomphe, il règne, il commande, et, une belle nuit, la pierrette passée rossignol, épouse un ambassadeur, ou un graisseur de chemin de fer.... quand elle n'épouse pas tout le monde.

Bêtes. — Grand-Duché de Luxembourg. — Une troupe d'une vingtaine de sangliers a barré la route d'Outrange et Wormeldange, sur le passage de la diligence. — Seulement les sangliers sont gens honnêtes. Ce n'était dans la circonstance qu'une plaisanterie de leur part. Après s'être *amusés à effrayer* les voyageurs et les chevaux pendant *près d'une demi-heure*, les sangliers se sont dispersés et la *voiture a pu continuer* sa route. — Pareille aventure est *arrivée jadis au Courrier* de Lyon. Seulement, lui, le courrier, *il fut* assa[illegible] parce qu'il avait rencontré des

ROUSSE.

C'est le nom vulgaire d'une grenouille et d'une couleuvre, qui toutes deux sont fort méchantes. Le roux est une couleur néfaste, et l'on a remarqué que chez les hommes, comme chez les animaux, tous les individus qui en étaient stigmatisés, avaient plus de vices que de vertus. Un âne roux est une bête indisciplinable, et les paysans ne se risquent jamais à l'acheter à la foire. Chez les hommes, on a l'expérience que les rousses, c'est-à-dire les femelles, sont beaucoup plus mauvaises que les roux mâles ; et cela se conçoit : l'aigreur de caractère vient de ce que cette disgrâce naturelle leur a attiré les quolibets et les sarcasmes de ceux qui les entourent ; le miroir leur répète quotidiennement qu'elles sont laides, et la femme ne pardonne jamais ces reproches, dont l'homme parfois ne fait que rire. Aussi, le proverbe dit-il que les *roux* sont tout bons ou tout mauvais ; mais il n'applique pas aux *rousses* le bénéfice de cette supposition, car les rousses sont toujours mauvaises par un côté. On en cite quelques-unes qui ne sont pas trop laides ; c'est une très-rare exception, et la couleur que donnent à leurs femmes certains peintres, particulièrement Rubens, est une nuance de convention ; elle ne plaît que parce qu'on est habitué à la voir et à l'entendre préconiser. Les dramaturges et les romanciers le savent si bien, que lorsqu'ils ont à mettre en action une personnalité hideuse au physique et au moral, ils la font toujours rousse ; Mlle *de Cardoville* est une fiction, et l'auter [illegible] en a fait une charmante héroïne, a eu d'auta [illegible] de mérite qu'il a accompli un vrai tour

de force. Les rousses ont l'esprit étroit, elles sont têtues, rancunières, cancanières, quand elles sont dévotes; elles sont prêtes à tous les égarements lorsqu'elles jouent à l'esprit fort. Saint Lambert demandait comment il se fait que les rousses se perpétuent? Je fais la même question; car, où trouve-t-on des gens assez dépravés pour accepter une collaboration de ce poil?

S

SAGOUIN.

GENRE de mammifère de l'ordre des quadrumanes et de la division des singes d'Amérique. Il est assez dépravé dans ses habitudes pour qu'on l'ait comparé à l'homme qui porte son nom. Il diffère du COCHON (*voy. ce mot*) en ce que celui-ci a la saleté morale, et que lui, *brille* par la saleté physique. Il se couvre de vêtements sordides, mange, boit, dort et veille à la façon des animaux les plus immondes. Un seul mot va le peindre mieux qu'un chapitre. Dans une réunion, un individu, d'une mise plus que négligée, disait : « Étrange chose que les contradictions de la vie !... L'existence humaine en est pleine; ainsi, qui me dira pourquoi on se lave parfois les mains, et que jamais on ne se lave les pieds?... »

Voilà le Sagouin.

SANGSUE.

On a flétri de ce nom les exacteurs qui pressurent les peuples, et les usuriers qui sucent impudemment leurs victimes. Les sangsues ont été, de tout temps, le fléau des sociétés, et les codes sont restés impuissants contre leurs ténébreuses manœuvres. Cette bête hideuse est aussi féroce qu'insatiable; elle rit des plaintes de sa proie, et ne la lâche que lorsqu'elle en a complétement épuisé les dernières gouttes de son sang. Celle dont nous parlons doit s'entendre de la sangsue humaine; car l'autre, l'annélide médicinale, outre qu'elle rend d'immenses services en pathologie, ne pompe jamais plus de sang qu'elle n'en peut contenir, et un grain de sel sur la queue suffit pour lui faire lâcher prise. Quant au sang, dont est si friande la sangsue sociale, ce n'est pas non plus ce liquide rouge composé d'eau, d'albumine, de fibrine, et de différents sels; non : elle n'est pas positivement sanguinaire, bien que pourtant, en certains cas, elle n'hésite point à user de tous les moyens, pour satisfaire sa passion; mais, ce qu'elle aime à sucer avant tout, c'est le métal, — or ou argent, — lorsque le balancier de la Monnaie y a empreint l'image du prince; et contrairement au Crocodile et au Vautour (*voy. ces mots*) qui font des victimes pour les entasser les unes sur les autres, et pour le seul plaisir d'amasser des provisions, dont rarement ils jouissent, elle use largement de sa proie, et n'est point avare des trésors qu'elle a volés. — Il existe une grande variété de sangsues, qui se divisent en deux catégories principales : celles qui s'attachent à tout un peuple, et celles dont la fureur se contente de s'atta-

quer aux particuliers. Les annales du monde sont remplies du triste récit de leurs sourdes dévastations, et à lire l'histoire générale des nations, on pourrait croire que tous les Tacites anciens et modernes se sont appliqués à écrire l'histoire naturelle des annélides. Leur piqûre est d'autant plus dangereuse, qu'elle n'agit que progressivement, et ne procède que par une sorte de gamme chromatique ascendante, de façon à épuiser le malade, sans qu'il se doute même qu'il a été mordu. Une légère contribution précède un impôt plus lourd; puis viennent les appels de fonds extraordinaires, les centimes additionnels, et les décimes de guerre; si bien que lorsque le patient songe à s'opposer au mal, il s'aperçoit qu'il est sans force contre son tyran, et qu'il n'a plus une seule goutte de sang dans les veines. — Parmi les sangsues qui épuisent les particuliers, il y en a de charmantes : on en trouve de roses, de blanches, et de toutes les couleurs les plus gracieuses. Celles-là rentrent dans l'ordre des SIRÈNES (*voy. ce mot*), et leur piqûre commence par être d'autant plus agréable, qu'elle procède toujours sous forme de caresse. Paris surtout regorge de ces jolis petits animaux qui guettent et happent leur proie avec une adresse qu'on chercherait vainement ailleurs : ils l'enlacent, la charment et l'endorment avec tant de dextérité, qu'il est rare qu'au bout du mois, ils ne l'aient pas sucée jusqu'à la moelle des os. La spécialité de ces annélides femelles est de détériorer autant le moral que le physique, et l'on a vu des hommes, très-vigoureux de corps et d'esprit, devenir idiots et malingres, au souffle empoisonné de ces impurs vampires : Hercule filant aux pieds d'Omphale, Samson se laissant couper les cheveux par Dalila, Holopherne permettant à Judith de lui couper

quelque chose de mieux, sont autant de victimes vouées à d'adorables sangsues ; c'est l'histoire de tous les Renauds se laissant bêtement sucer par les Armides. — Il appert de tout ceci, que, depuis le commencement du monde, cet insatiable ennemi de l'homme se nourrit du plus pur de son essence, et je ne serais pas éloigné de croire que le serpent dont parle la Genèse, était tout bonnement une sangsue.

SAPAJOU.

Je ne sais pourquoi on a comparé un petit homme laid et ridicule à cet animal qui est le plus gracieux et le plus intelligent des singes : il adore sa femelle, idolâtre ses petits, et vit en paix avec ses voisins qui l'aiment. L'homme qui a conquis le sobriquet de *sapajou* est précisément le contraire : c'est, presque toujours, un individu dont la taille n'a pas atteint le développement normal ; et, à ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans l'espèce humaine, l'aménité du caractère est généralement développée en raison directe de la hauteur : les hommes petits sont rarement doux, patients et serviables ; mais, en revanche, ils se montrent taquins, rageurs et égoïstes. Le *sapajou* est le type du genre : rude avec les hommes, il ne s'apprivoise avec les femmes que pour leur mieux imposer le joug ; comme il est laid, il nourrit instinctivement une sourde aversion contre la beauté ; il s'en sert comme d'un instrument, qu'il n'hésite pas à briser, lorsqu'il s'en dégoûte. Il est avare, et il affiche ce vice jusque dans sa tenue ; aussi, ses habits sont sordides, sa barbe est inculte, et — chose inexpliquée — elle est toujours fort épaisse. C'est pour

cela, peut-être, qu'on lui a donné le nom d'un animal barbu (?). Lorsqu'une femme — quelque vertueuse qu'elle soit — a été entraînée à se dire tout bas : « Mon mari est un sapajou ! » comptez que ce mortel est bien près de passer Coucou (*voy. ce mot*).

SATYRE.

Les vieux auteurs prétendent que les satyres furent des singes et des orangs-outangs que Bacchus, revenant de sa conquête des Indes, ramena en grand nombre avec lui : ces animaux, types des passions brutes et des désirs charnels, tenaient du bouc par les pieds, et de l'homme par la tête : naturellement enclins à la luxure, ils passaient leur temps à poursuivre les nymphes qui ne se sauvaient pas toujours, et on les nommait Faunes ou Sylvains, selon qu'ils habitaient les campagnes, les bois et les prairies.... Nous n'avons pas besoin de remonter aux légendes mythologiques pour retrouver la race toujours florissante des satyres : tant qu'il y aura des nymphes, il se rencontrera des faunes et des sylvains, et ce n'est plus seulement dans l'ombre des bocages qu'on sera réduit à aller les observer. L'asphalte de nos trottoirs ne déplaît point à leurs pieds de bouc, dont la botte vernie déguise la native bifurcation, et, s'ils ont changé de costume, ils n'ont point dépouillé leurs primitives habitudes. Les satyres d'aujourd'hui sont généralement vieux : la jeunesse, quelque libidineuse qu'elle soit, mêle toujours un peu de son cœur à ses sens, et ce n'est guère qu'aux approches de l'hiver qu'on éprouve le besoin extrême de se chauffer artificiellement. Les caresses du satyre ont une âcreté qui, dit-on, ne déplaît pas à certaines natures

ardentes et dépravées ; Juvénal l'affirme, en parlant des Messalines de son époque, et il ajoute que l'intraduisible étymologie grecque du nom était pour beaucoup dans le succès des satyres romains.... Nos françaises, plus délicates sans doute, ou [illegible] dissimulées, si j'en crois Marot, semblent donner une juste préférence aux candides amours de l'adolescence, et il n'est pas sans exemple qu'Estelle et Némorin florissent autre part que dans les petits volumes du chevalier de Florian. Le satyre, lui, ne vit que par l'instinct grossier et matériel ; une conquête, à ses yeux, n'est complétée que par la possession, et son âme, constamment fermée, n'a pas une seule fenêtre ouverte vers le ciel. C'est ce qui rend ses attaques moins dangereuses. La femme — quoi qu'en disent ses injustes détracteurs — est un peu comme les monuments, qu'on démolit plutôt par le haut que par le bas ; c'est au cœur qu'est le défaut de sa cuirasse, et ce n'est que par surprise qu'on la blesse, en visant ailleurs. Les audaces du satyre sont une injure à l'amour. La passion n'a pas besoin d'auxiliaires, et paraître l'exciter, c'est douter de sa réalité. Les femmes sont des fleurs qu'on peut cueillir ; ce ne sont pas des arbres qu'on pousse, pour les faire choir.

SECRÉTAIRE.

Oiseau de proie diurne qui se trouve en Afrique, et Bernardin de Saint-Pierre assure qu'il détruit les serpents au cap de Bonne-Espérance. C'est ce même oiseau que Wosmaër nomma le sagittaire, — *sagittarius avis*, — et auquel la plupart des ornithologistes ont donné le nom de SECRÉTAIRE qui lui convient mieux, à cause des deux longues plumes qu'il porte à

la queue, comme s'il était toujours disposé à écrire. — Chez nous, le secrétaire porte la plume derrière l'oreille, quand il ne l'a pas à la main : c'est généralement un pauvre diable faisant presque partie de la domesticité d'un grand seigneur, et qui, moyennant quelques centaines de francs par an, renonce à son individualité pour endosser celle de son maître. Tout ce qu'il fait de bien appartient à l'homme qui le paye; tout ce qu'il fait de mal lui est impitoyablement attribué en propre. Il est pourtant prouvé qu'en politique surtout, la plupart de nos grands hommes doivent tout leur mérite à l'obscur ouvrier de leur gloire, et que, bien souvent, leur style et leurs pensées, le fond et la forme, étaient la propriété de leur secrétaire.

Que de gens qui ne savent rien
On fait croire à leur savoir-faire :
Et cela, pour avoir su bien
Choisir leur secrétaire!

Les secrétaires de mairie sont des hommes chargés de mettre un peu d'orthographe dans les délibérations présidées par un fonctionnaire qui n'est pas forcé d'avoir fait ses études : un bon secrétaire au village doit savoir écrire en fin, chanter au lutrin et boire ses deux litres sans broncher : un avec le maire, et l'autre avec l'adjoint; quand il est absent, le conseil suspend ses travaux. — Le secrétaire général est une sorte de lieutenant qui commande en l'absence du capitaine : c'est un rouage administratif qui fonctionne, presque toujours, en sens inverse du grand moteur; ce qui fait qu'il entrave, plus qu'il n'accélère le mouvement de la machine. Sancho Pansa fit deux bonnes choses, en prenant la souveraineté de son île : il décupla le nombre de ses cuisiniers, et supprima les secrétaires.

SERGENT.

Nom vulgaire donné à un insecte très-commun dans nos jardins, et que les entomologistes classent sous la dénomination de *carabe* ou *tachype*. Cet animal très-pacifique n'a rien qui l'assimile au belliqueux guerrier dont il a usurpé le titre, et nous ne pouvons expliquer son nom, qu'en admettant que, comme les jolies femmes, les naturalistes ont leurs caprices.—Napoléon Ier, qui s'y connaissait, avait coutume de dire que les sergents étaient les pivots de ses armées, et c'était vrai : en paix, comme en guerre, c'est lui, — le sergent, — qui mène le peloton, la compagnie, le bataillon, et, par suite, tout le régiment. Il montre le maniement des armes au conscrit, surveille l'exercice, la tenue et les mœurs du soldat, le conduit à la gamelle et au feu, se place au premier rang à la bataille, entraîne ses hommes dans la mêlée, et décide de la victoire. Pour tout cela, la patrie lui alloue quelques centimes par jour; les officiers le gratifient de salle de police fréquente, et, pour peu qu'il soit égratigné au service de l'État, on lui retire son sabre et sa giberne; et on lui donne une retraite honorable, mais c'est une retraite. L'histoire en cite pourtant quelques-uns qui, plus heureux, surent trouver leur bâton de maréchal dans le fond de cette giberne qu'on n'eut pas le temps de leur ravir, et plusieurs même y dénichèrent des sceptres et des couronnes en guise de cartouches. (*Voy.* MARÉCHAL.)

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,

devint une vérité, et c'est ce qui fait que la sardine d'or

ou d'argent est restée, en France, comme l'emblème des grandeurs futures. Aujourd'hui, la sollicitude paternelle du chef de l'État a beaucoup amélioré la condition du sous-officier et du soldat : le nouveau système des rengagements avec prime est non-seulement un encouragement et une récompense, mais encore et surtout un excellent moyen de recrutement utile. L'armée y gagne de bons soldats, et les vieux serviteurs y trouveront un profit augmenté en raison directe de leurs chevrons.

Les *sergents de ville* n'ont rien de commun avec ceux-là; leurs fonctions sont toutes différentes : bas officiers de la police municipale, ils n'ont de militaire que l'habit, et on les a assez bien caractérisés, en faisant dériver leur nom de *serre-gens*.... Ce sont eux en effet qui, dans certains moments donnés, poursuivent, traquent et serrent de près les perturbateurs de l'ordre public; et, en ceci, nous devons reconnaître qu'ils rendent de véritables services à la société. — Les savants en *us* trouvent l'étymologie de sergent dans le verbe latin *servire*, servir; comme je n'y découvre aucun rapport, j'aime mieux le faire venir du mot *serge;* et je trouve en effet, dans les *éphémérides* de Charles VII, que lorsque ce prince alla se faire couronner à Reims, il a été escorté par une compagnie d'hommes d'armes commandés par Dunois, et *tous vestus* DE SERGE de laine. — Cette origine est certainement la plus rationnelle; aussi est-elle la moins admise.

SERIN.

Voici encore une injustice. Quoi de plus gracieux que ce petit oiseau toujours joyeux, toujours fidèle, qu'un poëte aimable a surnommé l'orchestre de la mansarde?... Il a des chants pour toutes les heures, des caresses pour quiconque l'approche; un peu de sucre, un brin de mouron, un grain de millet le rendent heureux, et font éclater les plus vifs transports de son harmonieuse reconnaissance. Et pourtant, voilà que les hommes n'ont rien trouvé de mieux, pour peindre un imbécile et un sot, que de lui donner le nom de ce délicieux chanteur, dont le gosier résume tous les tours de force du rossignol et toutes les suaves fioritures de la fauvette. — *C'est un serin!* est une locution qui ridiculise un individu, des pieds à la tête; lorsqu'une fois ce jugement a été appliqué à quelqu'un, il est très-rare que le condamné s'en relève; il est caractérisé pour toute sa vie, et il a beau faire, le voici classé dans la catégorie des malheureux, que chacun se croit le droit de mystifier. J'ai compulsé plus de vingt in-folios pour arriver à découvrir la cause raisonnable de cette application; je n'ai rien trouvé qui la justifiât à peu près logiquement. Voici seulement ce que me dit mon jardinier, qui est philosophe, et surtout grand amateur de serins : « Il infeste mon potager de semis de chènevis, de millet et d'alpiste; de plus, il me vole tous mes échaudés, sous prétexte que sa volière fait l'ornement de ma grande pelouse. » — Il prétend qu'au printemps la serine s'accouple indéfiniment avec le pinson, le chardonneret, le verdier, et une foule d'autres oiseaux, et qu'alors rien n'est

plus sot que son mâle, qui baisse la tête, tire la patte, et regarde faire dans un coin de la cage. C'est même pour cela, ajoute-t-il, que le serin est jaune, et qu'il revêt, au mois de mai, des couleurs plus jonquille, qui sont la livrée des prédestinés.... L'explication, toute spécieuse qu'elle soit, a du vrai. L'épithète de serin s'applique surtout aux maris trompés, et, comme preuve de ce qu'avance mon philosophe, Buffon dit que la femelle du serin a très-peu de jaune, et qu'elle est d'un plumage beaucoup plus pâle que celui de son époux. Là est peut-être l'étymologie.... Contrairement à ce qui se passe dans la race humaine, la serine parle beaucoup moins que son conjoint; elle est douce, patiente et silencieuse; c'est ce qui a fait commettre ce quatrain à un poëte qui l'avait remarqué avant moi :

Par quel dessein caché la nature bizarre,
Prodigue de ses dons et de ses dons avares,
Voulut-elle priver les femmes de serins
Du caquet si commun aux femmes des humains?

Quoi qu'il en soit, si j'étais serin, je serais très-humilié qu'on me comparât à certains hommes, qui ne méritent pas l'honneur de l'être.

SERPENT.

On dit qu'il rampe, mord, et lance du venin.... Alors, voyez Homme et Vipère.

SIFFLEUR.

Genre de canard appelé aussi *Pénélope* ou *Vingeon;* il a le bec court, les ongles noirs et les pattes plombées; il niche particulièrement dans les parterres, non parce qu'il aime les fleurs, mais parce qu'il y passe beaucoup d'oiseaux chanteurs, et que son bonheur est d'interrompre leurs concerts en sifflant. Son bec cartilagineux est doué d'une grande élasticité; il le contracte, allonge un peu la langue, expire brusquement et fait entendre un bruit strident et prolongé. Les autres oiseaux ont tellement peur de ce sifflement, qu'ils cessent leurs chants et s'enfuient; les plus gracieux gazouilleurs n'échappent point à cette tyrannie, et le rossignol lui-même trouve rarement grâce devant sa persistance. Les *Siffleurs*, dit Buffon, arrivent en France au mois de novembre, pour repartir au printemps; ils craignent le froid et l'obscurité; aussi, se cantonnent-ils dans les lieux où ils espèrent trouver la chaleur et la lumière. On les voit voler par bandes, vers le soir, et se précipiter, comme des papillons, dans les édifices illuminés. Le gaz et les calorifères des théâtres ont de grands attraits pour eux, et c'est ordinairement dans ces salles chaudes et éclairées qu'ils vont passer les froides nuits d'hiver. Là, si un malheureux oiseau — rossignol ou fauvette — vient à risquer une de ses nocturnes mélodies, toute la bande se met à siffler : c'est un jeu qui lui réussit toujours, et il est rare que les plus forts y résistent. — Les hommes, qui, dit Salomon, sont des singes perfectionnés, n'ont pas manqué d'imiter ce genre de distraction, et ils ont même surpassé leurs modèles : les

sifflleurs se sont grandement multipliés dans le dix-neuvième siècle, et il n'est pas de chef-d'œuvre qu'ils n'aient tenté de huer à son apparition. Leur outrecuidance date de loin, puisqu'on lit, dans l'histoire, que les spectateurs du Péloponnèse eurent l'ingratitude de siffler Philippe roi de Macédoine qui entrait aux jeux olympiques. L'usage du sifflet paraît être systématique : on siffle un ouvrage, non parce qu'il est mauvais, mais parce qu'il est de tel auteur, ou de telle école. Le divin Racine fut sifflé toute sa vie, et la postérité a trouvé des détracteurs qui l'ont traité de *perruque* et même de *polisson*. Un de ses adversaires systématiques, embrigadé dans la bande des siffleurs, assistant à la touchante représentation d'Andromaque, dit à un de ses camarades placé à côté de lui : « Tiens ! mon cher, siffle à ma place, et pour deux, *pendant que j'essuierai mes larmes.* » Il y en a que le sifflet fait mourir. Nourrit, qui était un rossignol, fut tué à Naples d'un coup de ce vent empoisonné.... Il y a pourtant des siffleurs de bonne foi, et leur intervention sévère peut, parfois, être salutaire. Préville, le grand comique, qui cependant avait le défaut de sortir des bornes, disait : « Si, la première fois que je chargeai mes rôles, un connaisseur m'eût lâché deux bons coups de sifflet, il m'aurait fait rentrer en moi-même, et je serais meilleur acteur. » En résumé, les siffleurs — hommes ou oiseaux — sont des animaux plus nuisibles qu'utiles; ne pouvant créer, ils détruisent, et sont un peu de la famille du serpent, qui, désespérant d'atteindre l'aigle dans son aire, le siffle du fond des marais.



SINGE.

Nous sommes tous des singes : Dieu seul est lui, Dieu seul est original ; tout le reste imite, copie et répète plus ou moins bien la leçon qu'il a apprise. Les peintres, les poëtes, les statuaires, tous les artistes sont des singes copiant les œuvres du Créateur; et, dans l'ordre abstrait, les philosophes, les religionnaires, les moralistes ne sont pas autre chose que des singes modifiant de vieux systèmes, dont ils copient les grimaces. L'homme est essentiellement imitateur ; c'est à cette propension innée qu'il doit tous ses vices et toutes ses vertus : chez lui, le bien ou le mal dépendent positivement des exemples qu'on lui donne et des modèles qu'il copie. Il est à remarquer que plus ces exemples et ces modèles sont ridicules, et plus ils ont de chance pour s'imposer à l'imitation. Les variations de la mode ne sont point basées sur autre chose, et c'est ce qui fait qu'en matière de costume, plus un habillement est excentrique, plus il a de raison d'être adopté. Une femme paraît dans le monde avec une robe dont la taille est remontée jusque sous les aisselles : on commence par en rire; le lendemain, une autre femme l'imite involontairement; le surlendemain, trois, quatre, cinq ou six autres paraissent dans le même costume; et, au bout d'un mois, sans qu'on se soit donné le mot, toute la France est en fourreau étroit et à taille courte. Un beau jour, une autre se montre en robe à taille longue : la jupe a vingt-cinq mètres d'envergure; tout le monde se moque de cette résurrection des paniers et des vertugadins; huit jours plus tard, il n'est pas en Europe une fille d'Ève qui n'ajoute

à tout cela une armature de fer, de baleine et de caoutchouc, et la civilisation tout entière est vouée à la cage et à la crinoline.... Pour les usages, même entraînement à l'imitation. — Une maîtresse de maison a l'idée, après un grand dîner qu'elle donne, de se faire apporter une cuvette où elle se lave les mains; sans quitter la table, elle se rince la bouche avec de l'eau tiède, fait un haut-le-corps, se gargarise et vomit dans son vase.... tout cela devant la société, qui est grandement scandalisée.... Et, la semaine suivante, ce sont précisément les plus formalisés qui sont les premiers à mettre en vogue ce dégoûtant lavabo qui couronne encore tous les desserts de la fashion.... D'autres se fourrent dans le nez une poudre puante et vénéneuse; d'autres encore fument ou mâchent une feuille nauséabonde et renfermant un suc mortel.... Qu'importe? tous imitent ce qu'ils voient faire, et les singes se privent plus volontiers de pain que de tabac.... M. de Buffon s'est donc trompé, quand il a écrit que le singe est un animal quadrumane, couvert de poils, et qui habite les forêts.

SOLDAT.

En conchyliologie, c'est le nom vulgaire du Méléagre; en entomologie, c'est une espèce de Mante, insecte orthoptère; chez les oiseaux, on nomme *soldat* ou *combattant*, une sorte de bécasse. Tout cela n'a aucune analogie avec l'homme qui porte le même nom. Chez nous, c'est une machine qu'on fait tourner à droite, à gauche à volonté; qui marche et s'arrête au commandement; dort ou veille, boit, mange et digère à un signal donné; passe quelquefois dix ans à

fumer sa pipe et à courtiser les bonnes d'enfant; puis, tout à coup ceint son armure, quitte sa patrie, et va dans les pays lointains combattre de braves particuliers dont il n'a jamais entendu parler. Là, il envoie et reçoit des balles, laisse généralement un ou deux de ses membres sur le champ de bataille, quand il n'y laisse pas son corps tout entier, et plus il tue, plus il est content et honoré. — C'est donc un être méchant et cruel? — Lui!... C'est une bonne et simple nature, incapable de donner une chiquenaude à un enfant. — Il est donc magnifiquement payé pour agir si contrairement à ses instincts? — Dame! oui : on lui donne sept sous par jour.

SONNETTE.

C'est le nom vulgaire du crotale, sorte de serpent dont la queue garnie d'écailles a la propriété, en s'agitant, de rendre un bruit assez semblable à celui d'une sonnette. C'est un animal des plus dangereux, et les voyageurs doivent s'en méfier avec le plus grand soin.... Tous nos appartements sont infestés de ce genre d'hôtes auxquels il est prudent de ne pas toujours s'en rapporter. Les sonnettes de la civilisation, pour n'être pas des serpents, n'en constituent pas moins un voisinage perfide, et on ne saurait trop étudier l'art d'éviter leurs morsures.... On sonne à votre porte; vous ouvrez : c'est un importun qui vient vous arracher à vos paisibles méditations; c'est un créancier qui vous rappelle la date oubliée d'une échéance; c'est un intime ami, dont vous ne savez pas le nom, qui vient vous emprunter deux louis, ou une dame patronnesse qui vous présente des billets d'une loterie au profit des

femmes en couche de l'île de Tombouctou. Souvent, c'est mieux encore : c'est un mari, qu'on croyait à deux cents lieues, qui rentre sous prétexte qu'il a oublié son mouchoir. Vous voyez bien que, sans être serpent, on peut être d'un tempérament très-venimeux. — Un soupirant, se trouvant seul avec une femme délicieuse, hasarde quelques mots galants; on lui répond par ún sourire divin; il s'approche, veut joindre le geste à la parole; la dame se redresse, tire le cordon de la sonnette; un grand diable de valet paraît : « Reconduisez monsieur.... » lui dit la vertueuse offensée, en saluant le visiteur entreprenant.... Un autre, plus habile, a eu soin de couper le cordon, et la Lucrèce, qui comptait sur cet auxiliaire, doit sa défaite à la connivence de la sonnette. De quelque côté que vous la preniez, elle est perfide; du reste Vaugelas a dit : « Toute mignonne qui court à sa clochette pour invoquer secours, oncque n'est marrie, quand faut le cordonnet; elle ressemble un peu au soudard disposé à se rendre, et qui garde l'honneur sauf, s'il peut prouver que son mousquet s'est brisé entre ses mains. »

SONNEUR.

Courlis du genre des échassiers longirostres; il est oiseau de passage, fait beaucoup de bruit avec son chant qui a quelque chose de métallique, et se plaît au bord de l'eau, où il ne cesse de se désaltérer.... Ne dirait-on pas que l'histoire naturelle fait ici de la satire et qu'elle peint l'homme d'église qui porte le même nom?... Ce qui distingue en effet le *sonneur* de paroisse, c'est son amour du liquide, et, après le marchand de vin, ce qu'il préfère, c'est le marchand

d'eau-de-vie.... Préposé à la célébration de toutes les joies et de toutes les douleurs, il s'identifie tellement avec ceux dont il est l'organe officiel, qu'il agit absolument comme s'il était à leur place : s'il sonne un mariage, il boit pour se réjouir; s'il tinte un enterrement, il boit encore pour noyer sa douleur. Le *Te Deum* et le *De profundis* ont des droits égaux devant sa sensibilité. Maintenant, ne parlez de ses cloches qu'avec le plus grand respect; car si vous niez la divinité de Jésus-Christ ou l'immacuité de la sainte Vierge, il pourra bien n'en faire que rire; mais le caractère sacré de ses sonnettes, c'est autre chose : elles ont été bénites, baptisées, et il leur a donné dix noms à chacune, tout comme à une infante d'Espagne. Ce sont ses filles, ses compagnes, un peu bavardes, mais dont la voix lui annonce toujours un litre, et parfois, dans les bonnes occasions, une barrique de vin. Aussi, ce n'est pas lui qui se fait faute de les faire jaser, ces criardes qui

Pour honorer les morts font mourir les vivants;

et jamais il n'a refusé d'exciter leurs jacasseries, lorsque l'espoir de quelque bonne aubaine est venu réveiller son zèle. Dès lors, on comprend que le sonneur ne s'abaisse pas à se donner le ridicule luxueux d'une opinion politique : il sonne pour le roi, pour la ligue, pour la république et pour l'empire; un peu plus pour ce dernier, qui consomme pas mal de *Te Deum*, et, par suite, de *Requiem;* mais si vous lui demandez ce qu'il pense de la monarchie blanche ou tricolore, il vous répondra : « Pourvu que je tire ma corde, je ne tire la langue à aucun gouvernement. » Le sonneur est un sage.

SOUFFLEUR.

Nom général donné aux mammifères de l'ordre des cétacés qui sont pourvus d'évents et qui ont la faculté de rejeter en jet l'eau qui pénètre dans leur gueule, lorsqu'ils saisissent leur proie.... C'est ce que fait le souffleur de théâtre : il rejette sur la scène les vers ou la prose qu'il puise dans son trou, et qu'il lance plus ou moins adroitement en l'air. L'acteur, placé sur le plan supérieur, reçoit dans l'oreille cette pâture toute mâchée, qu'il n'a plus qu'à faire passer dans sa bouche pour la rejeter lui-même au public, qui la goûte ou la repousse. De sorte qu'on peut dire que, lorsque cette nourriture intellectuelle arrive à destination, elle a déjà subi plusieurs mastications préalables, et que les invités du banquet n'ont guère que les reliefs du festin. Le souffleur n'est pas, on le voit, la cheville la moins utile de cette grande machine qu'on nomme théâtre : c'est à son auxiliaire que plus d'une illustration scénique doit sa gloire ; et son concours est tellement indispensable, que jamais un grand acteur ne voyage sans son souffleur ordinaire. Ce modeste compagnon de la célébrité est presque toujours un ancien acteur lui-même ; le parterre lui ayant été inclément, il fut jadis obligé de céder à la bourrasque, et il n'a rien trouvé de mieux pour abriter sa philosophie, que le trou obscur, du fond duquel il participe encore aux triomphes, sans risquer le naufrage. Il est là dans ce port tranquille où vient s'abattre l'ouragan des sifflets; il y siége dans sa sécurité, et, impassible comme l'homme d'Horace, la pièce s'écroulerait, qu'il ne ferait qu'en rire. Vous comprenez bien que le souf-

fleur, à force de mâcher des chefs-d'œuvre, a dû s'en assimiler quelque chose. Il est devenu littéraire par frottement, et il n'est pas rare qu'il donne d'utiles conseils aux acteurs et même aux auteurs. En ma qualité d'auteur dramatique, j'ai eu de très-fréquents rapports avec cette classe intéressante, et je n'ai eu qu'à me louer des véritables services dus à l'expérience de ces vieux sacristains du temple.... Pourquoi faut-il ajouter hélas! que, presque toujours, payés par la plus inique ingratitude, ces pauvres diables soient généralement délaissés, lorsque l'âge les rend impropres à remplir leurs fonctions! « Je n'ai plus de dents, me disait un jour un de ces martyrs ignorés; et ne pouvant plus leur mâcher la besogne, ils me mettent à la porte de mon trou! » Tel est l'avenir de ces courageux ouvriers qui, pendant une longue vie, ont travaillé à bâtir notre gloire. Nous les expulsons du théâtre qui les vit naître; nous les jetons brutalement sur le pavé et ils meurent au coin d'une borne, en déclamant le récit de Téramène; à moins que l'hôpital ne leur permette d'expirer, en murmurant la déclamation d'Orosmane à un infirmier, qui déclare que le pauvre homme est mort fou, en parlant une langue étrangère!

SULTAN.

C'est une espèce de coq magnifique qui doit son nom à l'empire absolu qu'il exerce sur la troupe de poules qui forment son sérail.... Chez nous, on appelle ainsi l'homme qui a la prétention de commander dans son ménage, et il n'est pas de mari qui ne se figure être le maître, en raison de l'article 213 du Code civil. Son orgueil triomphe en songeant que la timide

poulette, dont M. le maire l'a rendu seigneur et roi, est forcée, de par la loi, de s'incliner devant sa toute-puissance conjugale; il marche dans la sécurité de son droit et de sa force; n'a-t-il pas la vigueur physique et la prédominance intellectuelle? Rien ne s'oppose à l'exercice de ses prérogatives, et s'il ne pousse point ses exigences jusqu'à la tyrannie, c'est par pure clémence, et parce que le sceptre n'a pas besoin d'être lourd, quand la couronne est brillante.... La poulette pendant ce temps-là simule d'abord l'obéissance passive; c'est une esclave plutôt qu'une compagne, et si elle implore la moindre faveur, c'est à titre de concession. Il est rare qu'on la lui refuse, car son sourire est si plein de charme, et ses larmes ont tant d'éloquence!... Puis, petit à petit, elle accapare un privilége, s'arroge une fraction du pouvoir, habitue le sultan à l'obéissance, et un beau jour, quand il veut mettre la main sur le sceptre et sur la couronne, il s'aperçoit que tout cela n'est plus à sa portée, et que la force a moins de puissance que l'adresse. L'usurpation est accomplie : le roi règne et ne gouverne plus; c'est un dictateur passé monarque constitutionnel; il est responsable des actes de son cabinet; on lui impose deux chambres comme dans les gouvernements représentatifs; il a ses rébellions, ses émeutes et ses conspirations; et il s'estime heureux, ce terrible sultan, quand la révolte au sérail ne dégénère pas en révolution, fatale conjoncture où les rois et les maris payent souvent de leur tête. Il n'en continue pas moins à porter la crête; mais sa compagne — en terme humain — persiste à porter les culottes.... En ménage, on porte toujours quelque chose.

SIRÈNE.

C'ÉTAIT, selon la fable, un charmant animal moitié femme, moitié poisson ; il était délicieux en buste, si j'en crois Orphée et Ulysse, qui eurent bien du mal à échapper à ses séductions. L'antiquité ne comptait que trois sirènes ; c'est peu, comparativement à notre époque qui, sous ce point de vue, a fait d'incommensurables progrès, et bien que les naturalistes ne fassent aucune mention de ce mammifère dangereux à plus d'un titre, nous sommes obligés de reconnaître qu'il existe en très-grand nombre sur la surface du globe. Les sirènes ont reçu de la nature des armes offensives et défensives, à la puissance desquelles il est difficile de se dérober ; leur arsenal est complet : les grâces du visage, les charmes de l'esprit, la perfection des formes, l'irrésistibilité du sourire et l'infaillible don des larmes sont autant d'épées flamboyantes qu'elles savent manier en venant au monde, et dont aucun bouclier ne peut parer les coups. Expéditives dans leurs combats, c'est toujours au cœur qu'elles s'attaquent, à la victoire qu'elles visent, et nul mieux qu'elles ne sait trouver le défaut d'une cuirasse, quelque bien trempée qu'elle puisse être. Contrairement aux rigoureux usages de la guerre, loin de menacer l'ennemi de leurs fureurs, elles lui promettent tout leur amour, et se déclarent d'avance les esclaves du vaincu ; de sorte que le jeu qu'on joue avec elles ressemble beaucoup à qui perd gagne. Vous comprenez que ces adroites charmeresses se gardent bien de montrer leur queue de poisson. Resplendissantes d'attraits jusqu'à la ceinture, elles mettent tous leurs soins à laisser soupçonner des

charmes cachés, et des appas d'autant plus précieux, qu'on est toujours disposé à poétiser ce qu'on ne connaît pas. Leur continuelle attention à voiler ces trésors supposés est un accessoire de plus qu'elles donnent à leur puissance, et elles trouvent moyen d'intituler pudeur ce qui n'est que coquetterie et besoin de la cause. Vous tremblez à mesure qu'elles approchent; mais c'est moins de peur que de plaisir, et leurs yeux sont si limpides que toujours l'espérance y reflète ses rayons; près de vous, elles se font humbles et timides; elles ont un langage plein de moelleuses modulations, des mouvements langoureux qui vous bercent voluptueusement; vous les touchez, et tout votre être a frémi d'un indicible frisson; votre âme s'exalte, votre cœur se fend aux brûlants rayons de ce regard de flamme; et quand enivré du souffle parfumé qui sourit à leurs lèvres roses, vous vous penchez pour y mordre un premier baiser; quand vos mains égarées veulent dévoiler les mystérieux secrets qu'on semble vous abandonner, vous reculez épouvanté; la femme est un monstre; elle n'a montré qu'une partie d'elle-même, et son amour, comme son corps, finit en queue de poisson. — Voilà les sirènes de la fable. Heureusement celles d'aujourd'hui n'agissent pas de même; et c'est peut-être pour cela que Buffon les classe dans les êtres mythologiques. Aussi, je me demande pourquoi nous appelons certaines femmes des sirènes????

T

TAMBOUR.

Il y a un poisson du genre labre ainsi nommé, parce qu'au moyen d'une taie tendue, il fait entendre sous l'eau un bruit tout à fait semblable à celui du tambour. — Tout le monde connaît cette caisse ronde exactement fermée en dessus et en dessous par un épais parchemin de mouton tendu sur une corde à boyau; cet instrument militaire inconnu aux Romains, nous est venu des Arabes et des Maures; il fut évidemment créé d'abord pour servir d'épouvantail et pour effrayer l'ennemi; depuis, et dans nos mains, le tambour est devenu un moyen de commandement téléphonique, et surtout une sorte de métronome battant la mesure et forçant les réunions de soldats à marcher au pas; le nom, passant de l'instrument à l'instrumentiste, a fini par personnifier l'homme lui-même. Ainsi, le tambour est généralement un guerrier qui n'a pas atteint la taille exigée pour faire les héros, et dont on utilise les services en le pendant à une caisse, à la tête du régiment. Comme tous les hommes petits, le tambour est rageur, tapageur et querelleur; en revanche, et en raison de sa taille, le tambour-major qui le conduit est doux comme un colimaçon, et de même qu'on dit : « Crâne comme un tapin! » on dit aussi : « Bon comme un tambour-major! » Je ne m'explique pas cette distinction, mais elle existe. Le tambour est un personnage important dans un régiment. D'abord, il marche en tête des bataillons; il fait incontestablement plus de tapage que les autres; en paix, il transmet les

ordres réglementaires; en guerre, c'est lui qui bat la charge et le ralliement, lui qui, par ses ra-fla-fla, chante le premier *Te Deum* de la victoire. Aussi s'est-il arrogé le droit du seigneur sur toutes les blanchisseuses de la garnison, et malheur à qui se permettrait de lorgner le sexe d'une nouvelle localité, avant qu'il ait fait son choix dans la fleur du panier! Il manie dextrement le briquet et le coupe-choux; n'ayant rien à faire, il passe sa journée à la salle d'armes et se met en mesure de soutenir ses prétentions. Tant qu'il est jeune, il joue le rôle de papillon et voltige de blanchisseuse en repasseuse; mais lorsque les chevrons s'accumulent sur la manche de son humérus, il songe aux éventualités de l'avenir. Alors, plein de gratitude pour les bachiques souvenances de son passé, il dépose son cœur aux pieds d'une cantinière hors d'âge; il trouve dans son ménage le double avantage de boire et de battre. Fidèle aux habitudes de sa longue carrière, il boit le fond de boutique de son épouse, et peut encore se croire à la tête du régiment en tapant à bras raccourcis sur la peau de sa trop légitime compagne. Il nomme son épouse : Ma générale.... pour pouvoir dire qu'il continue à la battre.... la générale!...

TAUPE.

C'EST un traître qui agit sournoisement, et ne marche à son but que par des voies détournées. Sixte-Quint simulant pendant dix ans, la vieillesse et la maladie, puis se redressant tout à coup jeune et vigoureux, en s'écriant d'une voix mâle et retentissante : « *Ego sum papa!* » Sixte-Quint fut une des plus illustres taupes de l'histoire ecclésiastique. Bru-

tus, feignant l'idiotisme pour arriver au renversement de la tyrannie tarquienne, est encore une taupe assez remarquable en politique. Du reste, nous sommes tous plus ou moins taupes, et le monde est positivement percé à jour par les milliers de tranchées souterraines qu'y creuse, chaque jour, la dissimulation sociale. En amour, rien ne se fait à ciel ouvert; on biaise, on ruse, on creuse, on mine de part et d'autre, on se trompe mutuellement, et celui qui a le plus de chance de parvenir au bonheur ou au plaisir, est précisément celui qui sait le mieux cacher le secret de ses feintes.... Pour arriver à la fortune et aux honneurs, le système est absolument le même. La taupe a certainement plus d'avenir, même que la chenille ; celle-ci rampe, il est vrai, mais on la voit; l'autre, plus adroite, rampe aussi, mais tout en se livrant à cette utile gymnastique, elle a soin de cacher son point de départ et son but, et elle arrive toujours, sans crainte d'être écrasée. Le succès ici-bas est donc une question de mine et de contre-mine, et si j'avais le malheur de posséder un fils, je n'hésiterais pas à le faire entrer à l'école des ponts et chaussées.... Tout est là.... Dans les mines!

TAUPIN.

Nom qui fut donné autrefois à un corps d'armée de Charles VII, et dont les soldats étaient employés à creuser la terre et à faire les tranchées ; c'étaient des mineurs enrégimentés, et qui tiraient ce nom de celui du *taupin*, petite espèce de taupe qui passe sa vie à se frayer des passages souterrains. Ce fut principalement au quinzième siècle qu'on organisa ces compagnies de pionniers, et de là date, en

France, la création de milices régulières. Pour encourager le recrutement, on commença par exempter de subside tous ceux qui s'enrôlaient dans l'arme, et de là encore leur vint la dénomination de *Francs-Taupins*, qui exprimait leur franchise de tout impôt. Aujourd'hui, dans certaines provinces, le mot est devenu une injure, et par Franc-Taupin, le peuple entend un poltron et un lâche, par allusion au peu de bravoure que montrèrent ces mineurs, lorsqu'un jour on eut besoin de les faire sortir de terre et de les exposer au feu de la mousqueterie. Telles sont les vicissitudes humaines: voici un nom qui fut, il y a à peine trois siècles, un titre d'honneur fort ambitionné, et qui, de nos jours, est dégénéré en insulte !... *Vanitas vanitatum !*

TIGRE.

C'EST ce que les Anglais nomment *groom* et les Italiens *fante;* les Latins disaient : — PUER, *abige muscas :* tigre, chasse les mouches. C'est donc un petit laquais qui n'est bon qu'à cela; il suit le *lion* dont il porte les *poulets* aux *biches*, *agneaux*, *colombes* et *tigresses;* il vernit les bottes de son maître, vole ses confitures, use ses chaussettes, et lui chippe sa brosse à dents pour se nettoyer les ongles des pieds : il la lui remet en place tous les matins. A douze ans, il commence à fumer les cigares de monsieur et à lorgner les femmes de chambre; à seize, il fait des emprunts secrets à la caisse du logis et à toutes les vertus domestiques du quartier. Il est rare qu'à vingt ans il ne soit pas orné de toutes les qualités qui font les Mascarilles, les Frontins, les Cartouches et les Mandrins. C'est un mélange de Ruy-Blas et de Chérubin; il y en

a qui épousent les galères, et d'autres qui finissent par se marier avec leur maîtresse, ou à peu près. (*Voy. l'histoire d'Angleterre et d'Espagne.*)

TIGRESSE.

JE vais voir, dit un amoureux de Molière, si je ne pourrai point adoucir ma *tigresse* par une sérénade. — Le sage ajoute : « La dame n'était pas *tigresse ;* elle prêta volontiers l'oreille aux conseils de la vieille.... » Il appert, de ces autorités, qu'une tigresse est une vigilante matrone fortement retranchée dans les casemates de sa vertu, et, si j'en crois la rude étymologie de cette qualification, cette vertu féroce a dents et griffes pour se défendre... Eh bien ! si nous nous en rapportons à Tallemant des Réaux et à tous les chroniqueurs qui l'ont suivi, rien n'est plus facile à apprivoiser que ce terrible animal qui tient de la lionne, de la chatte et de la panthère (*voy. ces mots*). Une tigresse n'est jamais très-jeune ; le printemps ne lui est pas favorable, et ce n'est que pendant les tropicales chaleurs de l'été qu'elle se plaît à livrer des combats ; on n'est tigresse qu'à trente ans; avant, on est *agneau* ou *colombe*, et quelquefois *chameau* (*voir toujours ces mots*) La chasse de ce gibier ne présente pas autant de périls qu'on le pense généralement : à vingt pas, il montre les dents ; à quinze, il rugit ; à dix, il ouvre une large gueule ; quelques enjambées de plus, et le voilà qui s'élance et s'apprête à vous dévorer ; mais, par une réaction inexpliquée, si vous touchez la tigresse, vous la voyez lisser son poil, agiter mollement sa queue, se coucher à vos pieds, et rentrer ses ongles ; passez lui la main sur le dos, sa gueule rose s'ouvrira bien vite,

non pour vous montrer les dents, mais afin de permettre à sa langue de lécher le vainqueur. Hercule, dit-on, passa sa vie à tuer des tigresses; Orphée faisait mieux, il les apprivoisait... L'expérience a prouvé que la lyre et la massue étaient armes superflues dans ce genre d'exploits : on prend ce gibier sans être fils de Jupiter ou d'Apollon.

TITI.

Dénomination populaire donnée à l'alouette de buissons, sans doute à cause de son cri qui rend très-exactement ces deux syllabes onomatopiques. Ce petit oiseau voltige étourdiment le long des haies, musarde sur le bord des chemins et passe ses journées à faire tapage et à se chamailler autour des meules de blé. Le voisinage d'une bande de titis est toujours gênant.—Paris est un immense bocage rempli de *titis* qu'on n'est jamais parvenu à enfermer dans les volières de l'école mutuelle ou de la classe des frères de la Doctrine; comme les moineaux familiers des Tuileries, ils mangent dans la main de tout le monde, sautillent sur les trottoirs, gaminent le long des rues et aux encoignures des carrefours, cassent les vitres avec leurs billes, croquent les pommes vertes qu'ils chipent aux étalages, font des caricatures sur tous les murs, houspillent le bourgeois, font des niches aux passants, et ont un chant particulier qui se termine invariablement par *Ohé! ohé!...* Leur geste familier consiste à placer le pouce de la main droite sur le bout de leur nez, à étendre les quatre doigts auxquels ils juxtaposent ceux de la main gauche, et à agiter le tout d'une certaine façon, en répétant leur ohé! ohé!... Ils

naissent généralement dans les mansardes des faubourgs, sous les toits, comme les pierrots, vivent des miettes qu'ils picorent le long des boulevards, et sont les ennemis irréconciliables du sergent de ville. Ils passent leurs journées à jouer aux gobilles, et, le soir, ils vont percher au paradis des théâtres du boulevard du Temple. Ils se passionnent pour le mélodrame, et n'hésitent pas à jeter des pommes cuites à l'acteur assez peu vertueux pour accepter le rôle d'un tyran. Le titi est un gamin qui n'appartient qu'à la latitude parisienne : ôtez le titi, Paris perd sa couleur et son originalité. Le titi est le type en germe du caractère français : c'est l'homme futur, développant son indépendance et semant la liberté, qu'il ferait pousser sur les rochers. Lorsqu'éclate une émeute, c'est lui qui, l'on ne sait comment, se trouve au premier rang des combattants populaires; il possède l'art de construire et d'improviser les barricades; il chante au milieu des balles, se glisse sous les chevaux des cuirassiers et leur perce le ventre avec son petit couteau, escalade les murailles et les grilles, force la porte des palais, prend les Tuileries et va s'asseoir sur le trône, en criant ohé! ohé! et agitant les doigts au bout de son nez. Pas une révolution ne s'est accomplie sans le titi : il était au Serment du Jeu de Paume; au 18 brumaire, il narguait les canonniers de Saint-Roch; en 1830, il cabriolait sur le Carrousel, et en 1848, ce fut lui qui désarma la garnison de Paris. Quand il grandit, il disparaît : où va-t-il? Nul ne le sait; on en retrouve sur les sommets de l'Atlas, sur les crêtes de Malakoff, dans les plaines d'Italie, partout où il y a du tapage à faire, et de la gloire à moissonner; ils sont partis zouaves, zéphirs ou pioupious, et il y en a qui re-

viennent maréchaux de France. (*Voy. Thiers et Marco de Saint-Hilaire.*)

TORTICOLIS.

On nomme ainsi, en Lorraine, le torcol, oiseau de la famille des grimpants, qui a l'étrange habitude de tourner la tête de façon à paraître avoir le cou tordu; et on a étendu cette dénomination pittoresque aux cagots qui affectent des airs penchés et tordus, pour faire croire, dit le Dictionnaire de Trévoux, qu'ils sont ensevelis dans une profonde méditation, ou dans une espèce d'extase. « Méfiez-vous des Torticolis! » dit un vieux dicton populaire; et, en effet, rien n'est plus dangereux qu'un faux dévot, puisque se couvrant du masque de la vertu, il lui devient plus facile de se livrer sournoisement à la fougue de ses vices hypocrites. Ce n'est pas seulement la religion qui a des torticolis : il y en a en morale, en politique, en amour et en amitié; car — chose horrible à avouer ! — les sociétés humaines ne peuvent guère subsister que par la feinte et la dissimulation : la franchise y passe pour rudesse, la droiture pour simplicité, et, généralement, l'homme qui montre son cœur à nu, est exposé à être traité comme le sont, par la police, ceux qui se promènent sur la voie publique, dans un costume trop naturel. Ce sont les exigences de la civilisation qui ont créé les torticolis, et il n'y a de tartufes, que là où les religions sont érigées, en pratiques démonstratives et obligatoires. A Rome, les augures étaient des torticolis qui dupèrent le peuple, en lui vendant des prières et des aruspices; aussi, s'étonnait-on de voir qu'ils pussent se regarder sans rire. La patrie de Romulus est

restée la terre classique des torticolis : « Ce sont — comme dit l'ancien Balzac — oiseaux d'Italie; mais nous cuidons pouvoir confesser que moult d'entre eux se sont abattus sur le sol des Gaules. » Disons pourtant, à notre justification, que la France est encore le pays où il y ait plus de profit à lever la tête, qu'à la pencher : la franchise a, chez nous, droit de bourgeoisie, et on arrive plus sûrement au but, quand on regarde droit devant soi.

TORTUE.

Chi *va piano va lontano, e chi va lontano va sano*, est un proverbe plus vieux que la langue italienne; mais, comme la plupart des proverbes, il exprime une idée fausse. Dans la vie réelle, la Tortue a beau aller lentement et longtemps; rarement elle arrive en temps utile, et l'homme à qui on donne ce nom caractéristique, est toujours devancé par ses concurrents. La vie moderne est un grand *steeple-chase* où le prix appartient à qui arrive premier; c'est donc folie de s'amuser aux bagatelles de la route; les chenilles et les serpents touchent parfois le but, parce qu'ils rampent et qu'on ne se méfie pas du chemin qu'on ne leur voit point faire. Mais la tortue qui marche en plein jour et à ciel ouvert fera toujours rire ses compétiteurs, et je suis de ceux qui pensent qu'il vaut mieux se reposer au terme de la course, que de perdre son temps, le long des fossés du chemin. Toutefois, c'est à la condition qu'on suivra la ligne droite, et qu'on marchera la tête haute, en évitant la boue.

TOURTEREAU.

Les véritables ne se voient guère que dans les opéras-comiques; les compositeurs s'appliquent à leur mettre dans le larynx une musique de soupirs et de gargarismes qui leur donne l'air bête au possible. Ce sont eux qui reçoivent en perspective les baisers lointains de la Dugazon, et les coups de bâton à bout portant des paysans-choristes. Ils tombent quelquefois aux genoux des bergères, et y restent si longtemps, qu'ils n'attrapent jamais, au rez-de-chaussée, le bonheur qui les attend au premier étage, où est le cœur; aussi, est-il rare qu'au dénoûment et quand la toile tombe, ils aient ramassé autre chose que de l'espoir et de la poussière.— Le monde a aussi ses tourtereaux : ce sont les eunuques de la société française; ils roulent les yeux, poussent des hélas! et se morfondent sous les fenêtres de leurs belles, sans jamais escalader les balcons. Autrefois, ils avaient des guitares : ils pinçaient du moins quelque chose; aujourd'hui, ils ne pincent rien, vivent d'espérance, et meurent vierges et martyrs : ce sont de pauvres diables affairés, qui se nourrissent à l'air du rôti, en rêvant l'indigestion.

TOURTERELLE.

Oiseau consacré à Vénus, comme symbole de la fidélité. Il niche dans les mystérieux bosquets de Paphos et de Cythère; et il s'y cache si bien, dit Chamfort, qu'on ne le voit plus depuis longtemps; cette fidélité, à l'entendre, est l'oiseau bleu, l'oiseau rare, *rara avis*, dont parlent les anciens... Il y a là forte

exagération : la tourterelle est une gracieuse compagne qui s'attache *irrévocablement* à l'ami qu'elle aime; c'est pour lui qu'elle fait chatoyer au soleil toutes les couleurs d'arc-en-ciel de sa gorge de pigeon; pour lui qu'elle soupire amoureusement son chant mélancolique; comme Orphée pensant à Eurydice, elle roucoule nuit et jour :

Te veniente Die, te decedente canebat!

Malheureusement, les grandes passions sont escortées des grandes jalousies, et toutes les tourterelles sont affreusement gênantes pour leurs maris. Elles les accablent de leur amour, exigent un retour constant, et des preuves de fidélité dont l'importance surpasserait les douze travaux d'Hercule. S'ils partent en voyage, elles les gorgent de représentations, de conseils, de recommandations, de serments, et de menaces en cas de forfaiture; comme le pigeon du bon la Fontaine, elles s'inquiètent de savoir si le volage aura

Bon souper, bon gîte,... et le reste!

Le reste!... ah! c'est là ce qui les tourmente : qu'il trouve le souper et le gîte, passe!... mais le reste!... c'est le reste qui tue les tourterelles; c'est une horrible idée sur laquelle roule leur bonheur; mais hélas! comme la tourterelle n'a que deux notes pour varier son chant, et que l'époux ne serait pas fâché de faire diversion à l'uniformité de ses amours, il advient fréquemment qu'il s'oublie avec d'autres colombes; alors il s'éloigne, quoi qu'en disent les naturalistes, et sa veuve n'en pond pas moins ses deux œufs, en roucoulant près d'un autre. — J'ignore pourquoi on nomme

certaines femmes des tourterelles : il ne se passe rien de pareil dans la vie humaine.

TROMPETTE.

La Condamine, dans son voyage des Amazones, dit que le trompette est l'Agamie de la Guyane; il est remarquable par la beauté de son plumage et par la facilité avec laquelle on l'apprivoise; dans les colonies, on en a fait un animal domestique, et, si l'on en croit les voyageurs, il se rend fort utile dans les basses-cours, où, le matin et le soir, il rassemble les oies, les canards, les poules et les dindons, absolument comme ferait le chien du berger surveillant ses moutons. Il émet des sons cuivrés qui lui ont conquis le nom belliqueux sous lequel le connaissent les ornithologistes. — Notre trompette militaire ne fait pas autre chose que l'oiseau en question : amoureux de sa tenue toujours plus brillamment galonnée que celle même de son colonel, il s'apprivoise d'autant plus facilement, qu'il est obligé par état de se trouver partout où il y a tapage. Il est le premier au combat; son numéro d'ordre l'oblige à la témérité, et il est toujours en tête des rixes de garnison, lorsque le cabaret est substitué au champ de bataille. L'oiseau-trompette, dit Linnée, aime à s'abreuver fréquemment dans les cours d'eau : nous sommes forcés de déclarer qu'ici le rapprochement éprouve quelque difficulté : l'homme trompette s'abreuve plus fréquemment encore; mais il a horreur de l'eau, et il fuira tous les murmures de la fontaine la plus pure, pour le moindre glou-glou de la bouteille. — « Boire comme un trompette, » est une expression consacrée, et Bacchus n'a pas de plus fervent

sectateur. Du reste, il a le vin bon, et, quand il est ivre, il ne cherche dispute qu'à ceux qui lui déplaisent. Il a le plus profond mépris du bourgeois, du *péquin*, comme il le nomme, et il affirme, de très-bonne foi, que son cheval a rang de sous-préfet dans la hiérarchie civile.... — Le poëte Martin a dit :

La flûte et le hautbois, à l'écho tour à tour
Rediront les secrets de la jeune bergère,
Tandis que la trompette appellera la guerre
Et que son bruit terrible éloignera l'amour.

Les poëtes n'en font pas d'autres, et ils sacrifieraient leur père pour une rime; c'est tout le contraire qui est la vérité : si, dans une garnison, vous apercevez une joyeuse grisette au bras de quelque sémillant cavalier à la moustache retroussée et au képi crânement incliné, dites hardiment : c'est la fiancée du trompette; car, une des spécialités de ce Lowelace de caserne, c'est de ne procéder que par promesses de mariage : il appelle cela « sonner le boute-selle, » et cette sonnerie n'a jamais effarouché l'Amour. Au départ d'un régiment, départ qui produit tant d'Andromaques délaissées par Hector, que viennent faire toutes ces couturières éplorées, ces blanchisseuses qui sanglotent, et ces piqueuses de bottines tenant leurs petits par la main ?... Elles viennent pleurer sur la rapidité des bonheurs régimentaires; et c'est le trompette qui les console toutes, en ayant l'air de n'en consoler qu'une, et en s'arrangeant de façon à paraître fidèle dans le passé et dans l'avenir; il embouche son instrument, dit au revoir aux fiancées, adieu aux créanciers, et part en tête de son escadron , pour d'autres fiançailles qui ne verront jamais M. le maire.... Il appelle cela : « sonner l'acquit.... » et il recommencera ainsi, jusqu'à ce que

le bon Dieu lui sonne la retraite. — Voilà le vrai trompette : il n'y en a pas d'autres...:. Ah! si!... Il en existe un qui a su modifier les usages de l'embouchure militaire : c'est l'apothicaire, que les soldats de cavalerie ne manquent jamais d'appeler : « Trompette d'arrière-garde... » On sent pourquoi. (*Voy.* TAMBOUR.)

TYRAN.

SORTE de Faucon propre à l'Amérique. Les Tyrans habitent les forêts, où ils sont en guerre perpétuelle avec tous les autres oiseaux; leur cruauté native en fait des agresseurs très-redoutables qui n'hésitent pas à attaquer des animaux d'une force bien supérieure à la leur. — Est-ce pour cela qu'Eschyle et Archiloque ont appliqué aux princes cruels cette dénomination qui, pendant longtemps, servit à désigner la dignité de roi?... Depuis lors, tout le monde, poëtes et prosateurs, grands et petits, ont donné le nom odieux de *Tyran* à tout gouvernant qui n'a pas été le très-humble valet de ses sujets. Je défie le plus patient investigateur de me citer un roi — ancien ou moderne — qui n'ait pas été gratifié de cette commode épithète; comme il y a toujours deux partis dans un État : les contents et les malcontents, il est évident que tandis que l'on crie : — Vive le roi!... l'autre ne peut se dispenser de hurler : — A bas le roi!... D'où il suit que, aux yeux de l'un ou de l'autre, le chef qui commande est inévitablement un tyran. Louis XVI fut un tyran au dire de la Convention; Bonaparte fut un tyran, si nous en croyons Coblentz; et Louis XVIII l'était bien davantage, selon les grognards de l'armée de la Loire. Je me figure que ces tyrans ne sont pas ceux que l'on

pense : les nations sont un peu comme les intérieurs de ménage, où les femmes font courir le bruit que leurs maris sont des tyrans domestiques; regardez de près : vous verrez que c'est l'opprimée qui règne, et l'esclave qui tyrannise. En matière gouvernementale, les rois qui tiennent la queue de la poêle sont fort embarrassés; car s'ils font trop de feu, les peuples trouvent qu'ils brûlent la friture; s'ils n'en font pas assez, ils se plaignent que le poisson n'est pas cuit.

TYRANNEAU.

Oiseau sylvain qui n'existe qu'à la Guyanne, à ce que disent les ornithologistes; ceux qui ont étudié l'histoire des peuples prétendent qu'il y en eut et qu'il y en aura toujours partout. Ils n'ont rien de commun avec les *Tyrans*, dont ils sont les diminutifs par le nom, mais les augmentatifs par le fait; ils sont à ceux-ci, ce que les hommes petits sont aux grands, et l'on sait que si les géants sont bons enfants, les nains sont généralement rageurs. Un ministre peut être un tyran; un mauvais sous-préfet n'est jamais qu'un tyranneau. A la Guyane, tout le monde attrape les Tyranneaux au filet; en France, ce sont les tyranneaux qui attrapent tout le monde, avec la glue administrative. Trop de zèle! tel est le principe de toutes les tyrannoteries passées, présentes et futures signalées par M. de Talleyrand.

V

VACHE.

C'est sans contredit l'un des animaux les plus utiles à l'homme : elle lui donne sa viande et son lait pour le nourrir, son poil pour le vêtir, sa peau pour le chausser, et il n'est pas une seule des parties de son corps qui ne soit lucrativement exploitée par l'industrie : elle a rendu le plus grand des services à l'humanité, en lui livrant le seul remède qui pût l'affranchir d'une maladie regardée comme incurable, et qui, lorsqu'elle n'était pas mortelle, défigurait complétement le plus beau type de la création. D'où vient donc qu'on a fait, de son nom, une grossière injure, et que le peuple, dans son rude langage, l'emploie pour peindre la femme grasse, sale et mal bâtie?... — « C'est une Vache ! » dit-il en désignant celle qu'il veut stigmatiser; et cette expression veut dire plus encore que celle de *Chameau*, dont nous avons parlé à son endroit. Ce dernier mot s'applique aux défectuosités morales; tandis que l'autre implique l'assemblage des monstruosités physiques, unies aux laideurs qui distinguent l'animal à bosse.... Et pourtant, c'est une excellente bête que la vache; et la preuve, c'est que, lorsqu'on veut exprimer l'idée d'un homme simple, droit et probe qui est exploité par un fripon, on dit : « C'est une vache à lait ! » Les gens de loi ne manquent jamais d'employer cette expression, pour bien caractériser une affaire qui doit leur procurer de gros bénéfices : ainsi un bon procès, bien embrouillé (*bien engagé*, comme disent les praticiens), est une vache à lait pour

l'avoué qui sait la ménager convenablement. Un malade, que le docteur s'arrange de façon à arrêter longtemps sur le bord de la tombe, est une excellente vache à lait, pour le médecin qui a le talent d'exploiter le système des prolongations. Une dévote, qui ne se lasse pas de fournir des nappes d'autel, des agnus, des pains de sucre, des ornements d'église et des confitures à son directeur, est une des plus précieuses vaches à lait que le bon Dieu ait accordées à ceux qui font vœu d'être siens. Tout le monde a sa vache plus ou moins, et la moitié de l'humanité se laisse traire par l'autre. Ne calomnions donc pas la vache, dont les Indiens, plus justes que nous, ont fait un animal sacré. On s'est fort moqué des Brahmes qui assurent la vie éternelle à toutes les bonnes femmes qui meurent en tenant une queue de vache à la main : pourquoi ?... Ce n'est pas plus déraisonnable que beaucoup d'autres pratiques qui sont en honneur chez des dévotes plus civilisées. J'ai souvent entendu dire : « Ce jeune homme a besoin d'être corrigé : il faut lui faire manger un peu de *vache enragée.* » C'est encore une calomnie : il n'y a pas plus de vaches attaquées de la rage, que de vaches qui parlent espagnol ; et, parmi les animaux, je ne vois guère que le chien et l'homme qui puissent véritablement être enragés, dans le sens abolu du mot pathologique.

VAMPIRE.

Voila un horrible animal ! c'est une énorme chauve-souris d'Amérique , ainsi nommée à cause de ses habitudes sanguinaires ; il est en effet prouvé que le vampire suce le sang des bestiaux, après avoir

entamé leurs veines, au moyen de papilles cornées et aiguës qui garnissent sa langue. C'est un chéroptère du genre phyllostome. Autrefois, et notamment en Pologne, en Hongrie, en Autriche et en Moravie, on croyait à une sorte de revenant qui sortait la nuit de son cercueil et venait sucer le sang des hommes pendant leur sommeil; les victimes du vampire pâlissaient, maigrissaient et finissaient par mourir de consomption. Les vampires existent toujours, si j'en crois une jeune fille de village qui, surprise, l'été dernier, en tête-à-tête nocturne avec un grand et vigoureux gaillard, poussa de grands cris, et déclara que le personnage qu'on venait de voir sauter en chemise par la fenêtre n'était autre qu'un vampire, qui apparaissait toutes les nuits, pour lui sucer le sang. Les parents effrayés firent dire des messes et allèrent en pèlerinage. La fille engraissa à vue d'œil, et — chose surnaturelle! — au bout de neuf mois, elle accoucha d'un gros garçon qui ressemblait comme deux gouttes d'eau (se ressemblent) au fils du meunier de l'endroit. Le Magister n'a jamais pu expliquer cette coïncidence. — Au figuré le mot *Vampire* est parfaitement défini par Bescherelle: il l'applique à l'exacteur, à l'usurier, au marchand insatiable, au fabricant qui abuse de la sueur de ses ouvriers, au tuteur qui mange le pain de son pupille, à l'héritier qui se jette sans pudeur sur l'héritage d'un mort encore chaud dans sa couche. Raspail a écrit de belles pages sur le vampirisme appliqué au prolétariat. Mais le premier de tous les vampires, c'est le cœur humain, qui semble avoir été créé avec toutes ses passions, pour se dévorer lui-même.

VAUTOUR.

PHIDIAS, en sa qualité d'artiste, ne payait pas ses dettes ; un jour qu'il était dans son atelier, travaillant à finir une statue de Minerve, l'exécuteur des arrêts, sorte d'huissier athénien, se présenta suivi des esclaves du crieur public, pour procéder à l'enlèvement des meubles : il s'agissait de trouver, dans la vente à l'encan, de quoi payer le propriétaire de la maison, auquel le sculpteur devait mille drachmes de loyer. Comme il y avait jugement, l'artiste laissa faire ; seulement lorsqu'on s'approcha de la statue pour l'enlever, il supplia qu'on la lui laissât, promettant d'en consacrer le prix à l'acquittement de sa dette. L'exécuteur, très-poli du reste, répondit qu'il ne doutait pas plus de son talent que de sa loyauté ; mais qu'un tien valant mieux que deux tu l'auras, il était de son devoir de saisir d'abord ce morceau de marbre qui avait sa valeur vénale. Phidias, qui alors n'était pas encore célèbre, eut beau prier, menacer et parlementer, la Minerve fut chargée sur une civière et envoyée au crieur des enchères. L'artiste courut au temple de Jupiter, et supplia le maître des dieux de ne point permettre que l'image de sa fille fût profanée dans une vente publique ; puis il alla à l'Agora où les archontes étaient réunis pour rendre la justice. Touchés de ses larmes, les juges ordonnèrent qu'on apportât le marbre au tribunal. Lorsque la Minerve fut déposée dans le prétoire et qu'on eut enlevé la toile qui la couvrait, tous se levèrent avec respect, croyant voir la déesse elle-même qui était descendue de l'Olympe. Immédiatement et dans leur enthousiasme, ils décrétèrent que Phidias

était le plus grand sculpteur d'Athènes, et que le propriétaire, pour avoir osé porter la main sur son œuvre divine, était condamné à laisser faire son buste par l'artiste, qui le représenterait sous la figure d'un VAUTOUR. — Telle est l'origine de cette appellation qui a été appliquée aux propriétaires rigides, et tout ce qu'on a dit ou écrit sur *M. Vautour* est trop connu pour que nous nous livrions ici au facile travail du pléonasme.

La porte où vous voyez un âne
Est celle de monsieur Vautour.

VER.

C'EST le plus faible et le plus puissant animal de la création ; il est écrasé par le pied du passant ; mais il creuse la terre, ronge le chêne, perce les édifices et renverse les murailles des cités. — « Peuples, vous êtes des vers que peut broyer la colère des rois ! » s'écrie Bossuet ; c'est vrai, mais depuis la dernière oraison funèbre de cet éloquent aristocrate, ces pauvres petits vers de terre ont dévoré bien des trônes et miné bien des fureurs royales !... Le ver se redresse toujours sous le talon qui le broie, et parfois il le pique jusqu'au sang. L'histoire générale des princes est un long panégyrique des vers qui, après avoir été longtemps écrasés par leurs oppresseurs, ont toujours fini par les dévorer. — Boiste a dit un mot très-juste : « Peuples, éclairez-vous : on n'écrase jamais les vers luisants. » C'est en effet la lumière qui fait la force des nations, comme elle est la sauvegarde des vers.

VERDET.

Ce nom s'applique à trois choses fort distinctes : à un poisson du genre lépisosté; à un insecte coléoptère appelé encore Trictie-noble; et enfin à des volontaires royalistes du midi de la France, qui, pendant la Révolution et après le 9 thermidor, se livrèrent à une foule de désordres; on les nommait *Verdets*, à cause d'un ruban vert qu'ils portaient au bras, et qui est resté longtemps la couleur légitimiste. Ils essayèrent de reparaître en 1815; mais le gouvernement royal fut le premier à comprendre tout le mal que de pareils auxiliaires feraient à sa cause, et il les dispersa.... Nous n'en parlons donc que pour mémoire.

VERDIER.

Sorte de bruant qui vit dans les bois et fait son nid dans les arbres ; c'est probablement à ces divers rapprochements qu'il faut attribuer le nom de *Verdier* que portait autrefois un officier des eaux et forêts, commandant aux gardes éloignés des maîtrises; il jugeait les délits dont l'amende n'excédait pas cinquante sous. Il était habillé de vert, comme l'oiseau son homonyme. Cette couleur est toujours restée celle de nos forestiers modernes, qui pouvant ainsi confondre leur individualité avec la verdure du feuillage, surprennent plus facilement les délinquants. Il y a cependant un côté désavantageux dans la question ; c'est qu'il est parfois, arrivé qu'un braconnier, traduit en cour d'assises pour avoir tué un garde, ait tenté de se justifier, en disant qu'il avait cru tirer sur un

buisson ; ce qui lui valait des circonstances atténuantes. Le jury est logique.

VEUVE.

Nom donné à une section fort nombreuse d'oiseaux appartenant à l'ancien continent, mais plus particulièrement à l'Afrique ; Brisson et Mauduyt les ont classés dans le genre moineau. Une spécialité particulière à cette famille, c'est que les femelles pondent très-régulièrement sans accouplement. Leur plumage leur a valu leur nom : ils sont d'une grande gaieté, gazouillent du matin au soir, et portent leur titre comme s'ils étaient femmes. La société compte un grand nombre de ces charmants oiseaux qui, récemment échappés aux orages de l'hymen, semblent d'autant plus joyeux, que leur plumage est plus triste. Le veuvage imprime à ses favorites un cachet qui les fait reconnaître immédiatement : c'est un mélange de candeur et de finesse, de timidité et d'assurance, d'innocence et d'expérience, qui tient de la jeune fille et de la femme, et l'on dirait que les veuves récupèrent une seconde virginité. Leurs joues reprennent leur velouté de l'adolescence, leurs yeux brillent plus diamantés, leurs formes s'arrondissent plus moelleusement, et leur coquetterie, longtemps endormie, se réveille comme aux anciens jours. Cette métamorphose est générale, inévitable, quelqu'adoré qu'ait été le cher défunt ; et elle est toute naturelle : mariée, la femme ne s'appartient plus ; elle est l'esclave de son devoir, ou de son affection ; mais elle est toujours esclave, et elle doit renfermer toutes ses féminines ambitions dans le cercle, très-restreint, tracé par le code ou par le cœur.

Veuve, au contraire, elle rentre soudain dans les vastes horizons de la liberté : de nouveaux soleils resplendissent dans le ciel bleu, de vagues mystères apparaissent dans le lointain, de douces possibilités sourient là-bas ; et toujours une espérance chante son *Gloria*, un instant après le *De profundis*.... Et puis le deuil va si bien à la jeunesse ! le noir se fond si gracieusement avec les roses et l'albâtre ! Aussi, quelqu'un demandant à une femme ce qu'il y avait de meilleur dans le mariage ?... elle répondit sans hésiter : « C'est que, là seulement, on a l'espoir de devenir veuve. » Du reste, l'homme le rend bien à la femme, et Alphonse Karr a formulé ainsi son éloignement pour le mariage :

A son réveil, d'Éden le premier hôte
A ses côtés, en place de sa côte,
Vit la chair de sa chair, et les os de ses os,
Et son premier sommeil fut son dernier repos.

Il est vrai qu'Alphonse est célibataire, et qu'il n'aura jamais l'espoir de devenir veuf.

VIEILLE.

Après la Saint-Denis,
Les perdreaux sont perdrix.

Et lorsque, l'année suivante après l'ouverture, les chasseurs rencontrent ces privilégiées qui ont survécu au massacre général, ils les désignent sous le nom de *Vieilles;* loin d'en faire une injure, et de mépriser celles qui ont conquis ce titre, ils regardent comme un beau coup celui qui démonte une Vieille ; car, si les perdreaux se mettent à la broche, leurs mères se mangent parfaitement aux choux, ou

en salmis.... Je ne sais pas jusqu'à quel point nous avons raison de dédaigner les femmes qui sont passées à l'état de perdrix : l'éloignement physique qu'on éprouve pour la vieillesse n'est certainement pas naturel ; et la preuve, c'est que, chez les animaux, et notamment dans l'espèce ovine, on a remarqué que les mâles préféraient les femelles âgées, et négligeaient les jeunes, pour aller chercher les autres. Ninon, à soixante ans passés, inspira de violentes passions, où le cœur seul n'était pas en jeu. Qui nous dit que toutes les femmes ne seraient pas des Ninons, si nous étions pour elles des la Châtre et des Villarceaux?... Une vieille femme, qui a l'esprit de se faire une parure de ses cheveux blancs, est un charmant tableau, dont la peinture est d'autant plus brillante, que le temps en a doré les reflets ; non-seulement, elle peut plaire aux yeux, mais elle a le droit de séduire le cœur, et de le bercer encore d'illusions plus faciles qu'on ne le pense. Je n'ai jamais méprisé le jeune homme qui a épousé une femme plus âgée que lui : il est certain qu'il peut l'aimer d'amour, et que ce sentiment fortifié par l'habitude, doit sans beaucoup d'efforts, se changer en une tendresse tout à fait semblable à celle qu'inspire la jeunesse unie à la beauté. Les femmes sont en ceci plus rationnelles que nous : il n'est pas rare de les voir aimer passionnément des hommes qui ont le double de leur âge, et généralement les grandes folies se font dans cette condition. Pourquoi n'en est-il pas de même de notre côté?... Ne serait-ce point parce que les femmes ne savent pas aussi bien vieillir que les hommes, et que les efforts qu'elles font pour se roidir contre le temps impriment à tout leur être un cachet de lutte et de violence, qui ne leur

laisse pas leur véritable expression? Cela est si vrai qu'en province, où la femme ignore l'art de vieillir, rien n'est plus rare que de trouver une gracieuse individualité après quarante ans, tandis que les salons de Paris n'ont pas de plus attrayantes parures que le cercle des mamans regardant leurs jeunes filles danser. Il n'est pas un homme d'un peu d'esprit et d'intelligence qui ne préfère la conversation et le commerce de ces femmes, à tous les faux plaisirs que lui procure la jeunesse; c'est dans ce cas qu'on est de l'avis de Voltaire, qui met toujours les roses d'automne bien au-dessus de celles du printemps. Je pense également comme les chasseurs, et je ne rejette pas la perdrix, fût-elle aux choux.

VIPÈRE.

Ce n'est pas seulement un reptile sans pattes et sans bras, qui glisse sous l'herbe des buissons, et qui mord le talon du passant, au moment où il s'y attend le moins; c'est bien plus souvent un bipède, dont la langue gorgée de venin, pique, déchire et tue beaucoup plus sûrement que la bête venimeuse elle-même. Ce bipède est d'autant plus redoutable, que rien ne dénote ses appétits nuisibles. Il a les façons doucereuses, ses manières sont souples, insinuantes, gracieuses parfois, mielleuses toujours; il affecte un langage innocent, et, comme ce bon M. Tartufe, il ne fait et ne dit le mal qu'avec une bienveillance marquée. Rien n'est prudent comme sa méthode; s'il médit, il a soin de plaindre sa victime, et lorsqu'il calomnie,—ce qui lui arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, —il ne manque jamais de pous-

ser un gros soupir, qui atteste sa commisération pour celui dont il assassine la réputation. Sa spécialité consiste surtout à faire faire le mal par les autres, car alors il n'y a pas de danger pour lui, et il peut jouir en paix du spectacle qu'il s'est préparé à lui-même. Il arrive ainsi à jeter la discorde dans les familles, à diviser les amis et à brouiller les ménages; blotti dans son coin, il s'applaudit de son ouvrage, se frotte les mains, rit de la douleur des autres, et si quelqu'un vient à le surprendre dans cette jubilation secrète, vite notre vipère contracte ses traits, prend le masque de la tristesse, verse des larmes, et déplore sincèrement le malheur qui afflige son prochain. Elle aime le mal pour le mal lui-même; elle le fait en artiste, avec amour, et par entraînement; le profit qu'elle y doit trouver n'entre pour rien dans ses combinaisons : la poésie de la chose lui suffit, et, pourvu qu'elle morde, pique et déchire, le reste n'est rien. Toutes ses blessures sont mortelles, et on ne peut en guérir, même en écrasant l'animal sur la plaie; il est d'autant plus dangereux, qu'il s'introduit dans les lieux où on soupçonne le moins sa présence; les salons, les boudoirs en sont infestés; deux fauteuils qui se rapprochent recèlent nécessairement une vipère, quand ce n'est pas deux, et la plupart se cachent sous les fleurs, comme l'aspic de Cléopatre. Il en est qui se glissent dans les livres, ou rampent au rez-de-chaussée des journaux; d'autres se perchent à la tribune, ou sifflent à la barre des tribunaux; on en a vu qui grimpaient dans la chaire, et qui buvaient leur venin sur les têtes courbées d'un auditoire componctionné. — Bref, la vipère humaine est mille fois plus à craindre que l'autre : avec celle-ci la chimie compose des remèdes,

et avec celle-là, jamais on ne parviendra à faire de la thériaque.. . Dans les pays où pullulent ces reptiles affreux, l'autorité, pour en diminuer le nombre, paye une prime par chaque tête de vipère; pourquoi n'agit-on pas de même envers les ophidiens humains?... Leur trancher la tête serait peut-être un peu bien expéditif; eh bien! coupons leur la langue, et n'en parlons plus.

Z

ZOÉ.

On nomme ainsi une sorte de crustacé fort petit, et pour ainsi dire microscopique de l'ordre des branchiopodes. Lorsqu'on veut le saisir, il glisse entre les doigts et échappe à qui tente de s'en emparer. Est-ce pour cela qu'on donne son nom à beaucoup de femmes?... Il y eut une marquise célèbre sous la Restauration, qui s'appelait ainsi, et on raconte une anecdote à ce sujet. La marquise était assez bien avec Louis XVIII, pour avoir le droit d'entrer à toute heure, sans se faire annoncer, dans les petits appartements. Un jour que son royal amant lui avait donné rendez-vous, et qu'elle tardait à venir, le roi, ennuyé d'attendre, allait quitter son fauteuil, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et qu'un frollement de robe de soie se fit ouïr aux oreilles de Sa Majesté. — « O ma Zoé, que tu t'es fait attendre! » dit galamment le monarque; et, comme il se levait pour accueillir la

charmante retardataire, il vit devant lui un personnage en simarre de soie, qui le saluait profondément : c'était le Ministre de la justice, qui, depuis, fut surnommé monseigneur Cru Zoé.

Je suis fort heureux de cette histoire, sans laquelle je n'eusse rien eu à mettre à la lettre Z, pour clore dignement ce très-instructif dictionnaire, que je recommande à tous les pères de famille désireux d'initier sérieusement leurs fils aux secrets de la philosophie humaine.

Sur ce, je tire une révérence au lecteur, le priant de me pardonner mes paradoxes, qui peut-être le sont moins qu'on ne pense ; et, en fermant ce livre, je me plais à espérer qu'on ne trouvera point nécessaire de supprimer la dernière lettre du mot *Fin*, qui va le clore, en y substituant un point d'exclamation, selon la maligne modification de Voltaire.

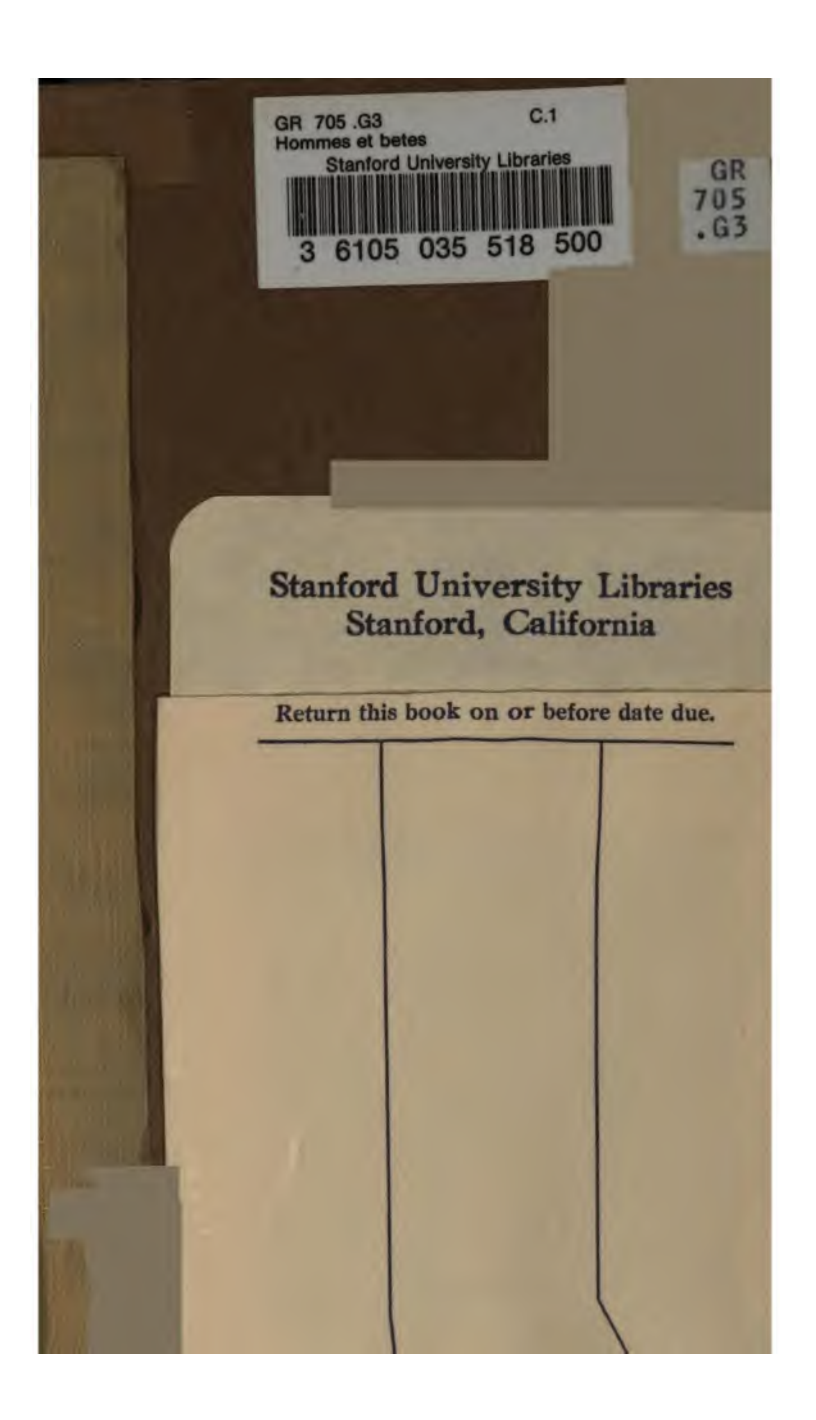
FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9




GR 705 .G3 C.1
Hommes et betes
Stanford University Libraries
3 6105 035 518 500
GR
705
.G3
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

